

Une triste méfiance désunit les femmes, alors que toutes leurs faiblesses tressées pourraient être au-dessus de la vie comme une couronne de force, d'amour et de beauté...

L'effort que tenta l'une d'entre nous pour libérer son amie malheureuse, les discours qu'elle lui tint, les exemples qu'elle lui proposa, les bonheurs qu'elle lui offrit : voilà ce que j'ai voulu noter dans ces pages.

## **Le Choix de la vie**

### **Première partie**

#### **I**

Assise au jardin, près de la maison paisible, je songe à la rencontre que je fis dans le village. Un merle chante à intervalles réguliers une phrase invariable, d'autres la reprennent dans le lointain. Le calice des lys éclate sous le soleil brûlant, et les fleurs plus faibles s'inclinent vers la terre. Sur toutes les choses, des papillons blancs papillotent éperdument.

La splendeur du jour est si cruelle que mon regard ne peut monter jusqu'à la cime des arbres, et mes paupières qui tremblent me font voir tout le ciel au travers de mes cils.

Alors, il me semble que l'émotion qui jaillit de mon cœur, de même qu'une lumière trop vive, m'oblige également à clore un peu ma pensée. Ainsi dans mon esprit comme dans mes yeux les distances se rapprochent et le but, plus ou moins illusoire, m'apparaît tout entier dans les volontés nobles que nous tendons vers lui.

Cette idée m'apaise, car en ma hâte d'agir, je suis lasse de réclamer à ma raison, des raisons qu'elle ne saurait m'accorder.

Où trouver un appui dans l'obscurité de ces tentatives, de ces élans inexplicables qui, tant de fois déjà, et depuis le premier éveil de ma conscience, m'ont portée vers d'autres femmes? Qu'ai-je voulu jusqu'ici? Qu'ai-je espéré en leur tendant la main, en me penchant sur leur existence, en interrogeant leur cœur, en détournant parfois leurs efforts? Je l'ignorais, et maintenant encore je ne parviens pas à m'expliquer la fièvre qui active et passionne mes pensées. Je ne comprends pas, je ne sais pas. Comment ce rêve a-t-il résisté dans la destruction totale des illusions inutiles? Y a-t-il donc là un élément réel, une juste vérité qui m'encourage, bien que je ne la discerne point?

Je me vois marcher à l'aventure comme un voyageur qui sait qu'il y a quelque part un but et qui va vers lui au hasard, avec autant d'assurance que si le but se dressait au sommet d'une montagne, clair et lumineux.

Ma seule excuse, en renouvelant ces expériences, est de ne prétendre à rien de précis, et j'aurais presque honte d'offrir à celles que j'entraîne avec moi des principes et des certitudes.

Alors pourquoi déranger le cours de leur destin? pourquoi appeler leur sympathie et leur confiance? quelle amélioration puis-je leur proposer et que dois-je attendre de leur bonne volonté? - Certes je les souhaite plus belles et plus parfaites, libérées de la crainte puérile du jugement d'autrui, armées d'une conception de l'honneur plus personnelle et plus fière que celle qui leur est imposée, respectueuses de leur vie et l'enveloppant aussi d'une indulgence et d'une bonté infinie. Mais n'est-ce pas une folle ambition? Et combien ils en sourient encore dans mon souvenir, les jolis visages clairs qui ne voulurent point s'assombrir à mes discours ennuyeux, ou qui, s'efforçant vainement de les comprendre, ne m'en réfléchirent jamais que les aspects

enfantins et chimériques!

Est-ce enfin la nouvelle venue au visage grave, la nouvelle âme pressentie à travers une beauté qui m'agrée ; est-ce elle enfin qui m'apprendra ce qu'il y a de possible et de réalisable dans cet idéal confus auquel je me sou mets, sans le pouvoir définir encore... ?

Je n'ose espérer.

Jusqu'ici je n'ai point trouvé de sanction dans les événements plus que dans ma raison.

L'être actif marche seul sur la route; ce n'est jamais que son ombre qui le suit.

Je sais combien notre faiblesse nous apparaît, quand nous voulons mettre nos énergies en action, et je sais que mon orgueil souffrira, car je n'ai point vu l'emprise de mon pied sur le sable sans avoir pitié de moi...

Ceux qui sont proches de notre âme n'ont pas besoin de nos discours pour la comprendre et ceux qui sont loin d'elle n'entendent point nos paroles. Pour qui donc, hélas! pour qui donc parlons-nous ?

Le chant du merle décrit des lignes précieuses dans l'air immobile; des perles se répandent sur le ciel bleu.

La pureté des lys monte comme une prière fervente, les abeilles se hâtent, les papillons insouciant s profitent de leur courte existence. Près de moi une petite fourmi s'épuise à une tâche trop lourde. Humbles et vertueux conseillers! Chacun d'eux ne m'offre-t-il pas en exemple son modeste effort?

## II

C'était hier. A mon réveil, le champ de blé qui, sous mes fenêtres, semblait une lourde mer immobile et dorée avait déjà disparu à demi. Les faux brillaient dans le soleil, et par grandes masses résignées le blé mûr tombait.

Les moindres détails de cette rencontre sont présents à ma mémoire et je ne me lasse point d'en revivre chaque minute. L'air était frais. Je sens encore la caresse de mes manches que le vent faisait trembler sur mes bras. Je buvais la brise à pleines gorgées. Elle m'emplissait, me renouvelait tout entière. J'avançais lentement, les jambes entravées par mes jupes, tenant mon chapeau des deux mains devant ma figure, et vaguement guidée par les petits morceaux de paysage qui m'apparaissaient au travers de sa large paille: un peu de ciel bleu, des têtes d'arbres qui s'inclinent, des toits qui fument et un horizon pâle.

Je suis arrivée à l'extrémité du champ, auprès des moissonneurs. C'est l'heure du premier repas. Les hommes ont posé leur faux, les filles ont cessé de lier les gerbes, et tous se sont assis sur le talus qui borde la route.

Curieuse, je m'approche encore. Une jeune femme, que les autres appellent « Mademoiselle », est agenouillée à quelques pas de moi, devant le panier de provisions; elle me tourne le dos, et distribue aux gens des tartines de pain et de fromage blanc; au plus voisin elle tend la cruche remplie de cidre, et l'on boit à la ronde.

Une seconde son geste a passé entre le ciel et mon regard, que l'éclat du jour fait hésiter un peu; et ce bras perlé de sueur m'a paru d'une matière admirable, d'une ligne franche et pure.

Elle est vêtue comme ses compagnes, d'un jupon de grosse toile dont les plis épais embarrassent les hanches, et d'une chemise de calicot emprisonnée dans un corset noir, sorte de cuirasse informe et barbare. Un large chapeau de paille orné d'un ruban déteint projette son ombre sur ses épaules mais, quand elle incline la tête, je vois luire ses cheveux, dont les masses brutalement serrées et tordues s'enroulent comme des cordes d'or.

Le cou un peu fort est d'un joli modelé. Il se creuse délicatement à la nuque, et une chaînette d'argent en précise l'ondulation légère. Sous ses vêtements maladroits, je ne sais presque rien du corps; cependant ses proportions me paraissent justes et plutôt élancées.

J'ai envie de m'en aller sans rien dire, la gourmandise de mes yeux me rend craintive. Le premier goût est bon, pourquoi risquer le second?

Mais un des paysans m'a vue. Il m'adresse un bonjour amical, et, avait que j'aie le temps de répondre, elle s'est retournée.

Il est si rare dans nos campagnes de rencontrer une beauté de femme qu'au premier instant j'accuse le charme de l'heure, et rends complice la lumière bienveillante. Mais peu à peu sa perfection force mes doutes, et plus je l'observe, plus je la trouve belle.

Par la lenteur presque immobile de ses gestes, par la ligne robuste de son corps, l'allégresse des couleurs qui fleurissent sa bouche, ses joues et

ses bras nus, elle semble participer de la santé de la terre. La jolie gerbe humaine est liée à la nature comme les gerbes d'or qui l'entourent.

Sans bouger, l'une en face de l'autre, nous nous regardons.

O miracle de la beauté qui commande le bonheur et attache les yeux distraits! Ce jour-là tu as brillé dans le soleil de midi comme une étoile fidèle au front de cette vie malheureuse, et c'est toi, c'est toi qui arrêtas mes pas!

Sans toi, aurais-je songé, auprès de cette humble fille, à l'une de ces tentatives qui sourient à nos cœurs de femme, cœurs nourris d'éternelles chimères? Sans toi, aurais-je pressenti au fond de ces yeux limpides une âme douloureuse? et à l'heure présente demanderais-je à ma faiblesse la force qui entraîne, à mes doutes la foi qui sauve, à ma pitié la tendresse qui console et guérit?

Je m'étais éloignée, heureuse sans savoir pourquoi ; je hâtais le pas. L'âme plus lourde, les pieds plus légers, j'allais orgueilleuse de ma rencontre comme d'une victoire sur le hasard, sur les mille riens, sur les mille volontés aveugles qui nous éloignent sans cesse de ce que nous cherchons et de ce qui nous recherche inconsciemment.

J'aurais voulu rire, et quand je passai le seuil du jardin, il m'eût été doux de crier mon plaisir. Mais la paix des choses m'imposa le silence. Je suivis lentement les allées bordées de soucis et de balsamines qui mènent vers la maison, et quand j'arrivai sous les persiennes, qu'une main amie venait d'écarter doucement, j'entendis ma voix habituelle qui racontait d'un ton sage ma découverte et ma joie.

Cependant la minute d'exaltation précipitait encore ma vie, elle me paraissait plus claire, plus sonore, et je pensai en cet instant que l'enthousiasme est en nous comme une coupe trop pleine que le plus léger mouvement d'âme fait déborder.

Le soir même je me suis informée, et tout ce que j'ai appris m'encourage.

Elle habite à l'extrémité de notre village de Sainte-Colombe. Elevée au couvent de la ville voisine, elle en est sortie à l'âge de dix-huit ans. Depuis, elle n'est pas heureuse. Aux fêtes du dimanche, on ne l'a jamais vue. A l'église, elle n'a jamais paru. Elle ne prie point, elle ne danse point.

### III

J'ai pris le chemin qui mène à la ferme où elle demeure. La cour est vaste, les arbres qui l'enserrent sont vieux et tassés. C'est à peine si, du chemin, l'on distingue de longs bâtiments couverts de chaume, et je tourne autour sans pouvoir satisfaire ma curiosité. Elle vit là avec une vieille femme, sa marraine, m'a-t-on dit, sur qui les gens du pays racontent des histoires de crimes et de débauches. Je l'ai parfois rencontrée. Elle impressionne désagréablement. C'est une grande femme maigre, dont le visage est entouré de flammes blanches. Ses bras agités, ses mains nerveuses sont des menaces perpétuelles et vagues. Dans la face d'ivoire, les yeux noirs, très enfoncés, brillent méchamment, et la bouche qui s'entrouvre d'un seul trait dur, chantonne souvent, d'une voix fêlée, des chansons grossières.

Sa mise singulière achève le désarroi de son aspect. Sur ses rudes habits de campagnarde, quelque défroque de marchande à la toilette apparaît étrange et lamentable : matinée de mousseline qui fut blanche et garnie de dentelles légères, longs rubans passés qui rattachent dans le dos un prétentieux pli Watteau, et dont les bouts effilochés s'étaient sur la grosse jupe de coton rouge, vieux souliers de satin cerise dont les talons aigus enfoncent dans la boue. En vérité, je pourrais dire combien de fois je la vis et pourquoi je la remarquai, tant il est vrai que son apparition me fut toujours cruelle dans la bonne campagne et la tendre paix des sentiers.

Longtemps j'ai erré autour de la ferme. Je m'éloignais en cueillant des fleurs lorsque tout à coup, au détour du chemin, j'avisai la jeune fille qui occupait ma pensée. Elle était assise sur un tas de pierres, et deux grands seaux pleins de lait étaient posés près d'elle. Son attitude révélait une grande fatigue, et ses bras tombants semblaient jouir du repos.

Je m'attardai un peu en face d'elle. Son visage me parut plus beau que la première fois, quoique sa tête découverte me laissât vois sa magnifique chevelure tyranniquement aplatie et pommadée de façon à ne lui permettre aucune liberté. En rougissant elle répondit à mon sourire, et comme je regardais ses mains épaisses et déformées, elle les noua d'un air embarrassé.

Tantôt, à la fin du jour, je chantais au salon, les fenêtres ouvertes. J'aperçus dans la glace le ciel tout rouge et quittai le piano brusquement pour voir le soleil descendre dans la mer... Près du jardin, derrière la haie, je surpris la jeune fille qui cherchait à se dissimuler.

\* \*  
\*

Je ne l'avais jamais vue, mais à présent, parce que je l'ai vu un jour, je l'aperçois sans cesse.

On ne voit donc que ce que l'on cherche? C'est triste à penser. Il faudra

mourir sans avoir tout vu, tout compris, tout aimé, tout enlacé. Les plis de nos jupes auront frôlé des joies que nous n'aurons pas senties, nos longs cheveux auront flotté dans des parfums que nous n'aurons point respirés, notre bouche aura baisé des fleurs que notre main n'a pas su cueillir, et bien souvent nos yeux auront contemplé sans avertir notre intelligence. Nous n'aurons pas été attentives continuellement.

C'est dommage que les choses n'aient d'autre vie que celle que nous leur prêtons. Il me déplaît de constater que, pour moi, tout est subordonné à mon attention et à ma connaissance. La première est extrême, mais la seconde est si petite...

\* \*  
\*

Il y a quelques années, un matin, à quatre heures, le curé se rendant à l'église pour célébrer la messe des moissons vit flotter quelque chose d'étrange à la surface de l'eau qui baigne les marches du Calvaire. S'approchant, il reconnut que c'était une longue chevelure. Un instant après, on tirait sur la berge le corps d'une belle jeune fille. Simplement vêtue de sa chemise, elle semblait, paraît-il, avoir couru directement de son lit à la mare. Sur ce détail qui avait infligé à l'abbé l'horrible spectacle d'une nudité de femme, les commères ne tariront jamais, et, quoiqu'il n'y ait point d'autre mare dans le village, on reprochera éternellement à la pauvre fille d'avoir choisi celle du « Bon Dieu ».

Ne me suffit-il point de savoir qu'elle n'est pas à sa place dans ce milieu grossier et qu'elle ne s'y trouve pas heureuse ?

\* \*  
\*

Depuis une semaine je l'attends. De toutes mes forces je veux qu'elle vienne, je l'attire par mes regards, par mon sourire, par mon air et par ma volonté. Cependant je ne lui dis rien. Il faut qu'elle puisse attribuer à elle seule le mérite de ce premier acte d'indépendance. J'y trouverai d'ailleurs une preuve de sympathie qui m'est nécessaire.

En apparence, j'obéis à un principe juste. Au fond, je cède à une crainte : ne vais-je pas accomplir un acte dangereux et un peu fou, en prenant une fois de plus la responsabilité d'une vie ?

Nous n'ignorons point toujours les sottises que nous allons commettre, mais il est naturel que les joies immédiates effacent à nos yeux les malheurs probables et nous aident à passer outre.

Au reste, les curieux sont inlassables. Ils vont au-devant des événements et les favorisent, sans souci de multiplier les chances de douleur, puisqu'ils y trouvent toujours en revanche un élément qui satisfait leur inquiétude. Ne les blâmons pas. En regardant le résultat bon ou

mauvais d'une action, nous n'en voyons que les grandes lignes; nous ne discernons pas les mille petits traits brisés qui en composent le détail. C'est cela qui fait la somme de nos jours, et c'est cela qu'il importe de vivre.

#### IV

Une large allée de hêtres s'étend devant notre jardin et s'ouvre sur la plaine. Au bout de l'avenue nous avons placé un banc qui domine l'espace. Rien que des champs, des champs à perte de vue. Rien que le ciel et la terre. Nous aimons la sécurité de ce paysage essentiel où les changements du jour se succèdent inflexiblement. Les midis sont éblouissants et cruels. Les matins irisés, tièdes et légers, ont des odeurs de plaisir et d'amour. Mais les couchants surtout nous attirent par leur variété inlassable, parfois sages, tendres, infinis de subtilités, quelquefois saignants, chimériques et barbares...

Celui que je contemplais aujourd'hui était gris, et la terre obéissante en épousait humblement la douceur. De mes deux mains unies sur mes genoux, il me semblait apprendre la paix de mon cœur, et mes yeux qui s'attachaient inconsciemment à elles, y tenaient pour un instant toute ma vie enclose.

Ainsi j'entendis confusément que des pas s'approchaient de moi. Une femme prit place sur le banc. Le coin de son tablier ayant frôlé mes genoux, je levai la tête et vis la jeune fille assise à mon côté.

Elle dit simplement :

- C'est moi.

Et par ce seul mot, toute mon âme est mise en désordre, mes idées se soulèvent et s'agitent sans que j'en puisse suivre une seule... Je presse ses mains, je la regarde, je ris et des acclamations ravies s'échappent de mes lèvres.

- Enfin, c'est toi! je t'attendais! sais-tu que tu es belle... Et tu as l'air doux et bon... Dis-moi vite ce que tu fais ce que tu penses...

Mais elle ne répond rien. Ses yeux agrandis me contemplent, et mes élans se heurtent si violemment à sa stupeur que chacun d'eux me semble peu à peu retomber sur moi-même, et voilà qu'à mon tour, j'en demeure toute interdite,

sa gêne m'intimide, son étonnement me rend confuse, je raille tout bas ma déconvenue, et finalement balbutie :

- Comment t'appelles-tu ?

- Rose.

- Rose... Roseline... moi, je m'appelle...

J'éclatai de rire. En vérité, nous avons l'air d'enfants qui, par des mots insignifiants, cherchent à s'approprier. J'entourai sa taille de mon bras et j'appuyai mes lèvres sur sa joue. J'en aimai le parfum de laitage. Mon baiser y fit une petite tache blanche que le sang rougit à nouveau.

Elle raconta qu'elle m'avait aperçue de loin, et qu'elle était venue en courant tout d'un trait. Je me gardai bien de lui demander ce qu'elle avait à me dire, sachant qu'elle avait obéi à mes désirs plus qu'aux siens et je l'entraînai vers la maison.

- Rose, ma petite Rose... Je sais que tu es malheureuse.

Elle s'arrête, me regarde vivement, puis elle devient rouge et baisse les

yeux. Alors, pour ne point l'effaroucher, je la questionne sur ses occupations, sur la ferme, les bêtes et la terre.

Rose répond avec embarras, par petites phrases, et nous marchons ensemble dans le jardin. De temps en temps, elle se baisse pour arracher une mauvaise herbe; d'un geste ordonné, elle casse les fleurs fanées sur leur tige; parfois elle fait une juste remarque sur les soins à donner aux plantes et aux légumes. Mais par-dessus tout ce que nous faisons, tout ce que nous disons, comme un trait qui efface, ma volonté passe, et, tandis que Rose cherche avidement à occuper le silence, moi, je guette, j'attends, je veux un mot, une plainte, une expression de visage qui me permette d'aller au cœur même de cette âme; j'ai hâte de la saisir, comme on tient dans sa main un objet mystérieux dont on cherche le secret.

Hélas! les ténèbres sont profondes entre nous et, seule, la lueur de ses beaux yeux tristes et résignés, oriente ma pitié! Notre causerie est plutôt pénible, la jeune fille se dérobe à toute question directe, et ce n'est qu'à des jugements bien incertains que je puis me hasarder.

Le caractère me paraît faible et inquiet, mais raisonnable. Son intelligence? Je l'ignore. Nous voyons quelquefois une raison active diriger des facultés médiocres, tout comme le bon chien mène sagement le troupeau niais et docile. Chez elle les idées les plus ordinaires sont charpentées si logiquement que l'on est tenté de les accepter alors même que l'on hésite à les approuver. Son âme doit être sans bassesse, car durant notre entretien elle n'a eu aucun souci de me plaire. Ne faut-il pas un discernement bien prompt, une finesse bien rare, pour avoir connu si vite qu'elle me plairait mieux de la sorte?

C'est ainsi que je m'encourageais, tellement j'avais hâte de lui faire entendre les paroles d'espoir et d'indépendance qu'il était naturel de dire. Et qu'elles fussent prématurées ou tardives, stériles ou fécondes, je ne pus me défendre de les prononcer.

Mais brusquement elle se dégage, l'heure de traire les vaches est déjà passée, on doit l'attendre ; pourtant elle fait un mouvement d'épaules qui signifie qu'elle se soucie peu d'être en retard, et me criant : « à demain! » elle part lourdement, en frappant le sol du choc régulier de ses sabots.

Un instant je restai immobile dans le verger. Sa voix criarde résonnait encore à mes oreilles, et le malaise de son attitude m'oppressait. Le chemin par lequel elle venait de s'en aller n'était presque plus visible. De la mer un grand brouillard montait et absorbait peu à peu toutes choses. Les plaines, les collines, les chaumières s'évanouissaient une à une, et déjà autour de moi des écharpes de vapeur se nouaient aux branches des pommiers. A intervalles réguliers le cri de la sirène inquiétait l'espace.

Ceux qui passent dans notre vie et qui, simplement, y joueront un rôle, se forment en images successives. La première, belle mais illusoire, s'efface à mesure qu'une autre s'impose tristement ; et une autre, plus pâle encore, vient à son tour, et toutes ainsi vont en diminuant jusqu'à la fin, jusqu'au

jour où une dernière et vague silhouette se fixe dans notre souvenir.

Combien l'évolution est différente pour ceux qui doivent demeurer dans notre existence et s'y mêler pour toujours! Alors on dirait que du premier coup, la réalité vivante crève l'image que notre admiration s'était formée et en prend la place victorieusement. En vérité elle l'anime et plus tard l'augmente, la colore, l'enrichit sans cesse de tout le bienfait qu'apporte aux âmes saines la monotonie des jours ordinaires. Ces êtres-là, quoiqu'il arrive, resteront toujours à nos côtés ; dans l'absence ils seront plus présents que les choses présentes, et le goût, la couleur, la vie de la vie ne nous parviendra jamais qu'à travers eux.

Je songeais à tout cela vaguement. Deux femmes étaient devant moi; l'une grossière et maladroite effaçait l'autre, si belle dans les blés mûrs. Hélas! la reverrais-je jamais celle-ci? N'était-elle pas une de ces images qui s'oublie dans le souvenir, toujours plus pâles et plus illusoires?

Je me sentais un peu découragée. Mais peut-être la tristesse de l'heure m'influçait-elle? Mes nerfs de femme devaient être affectés par ce brouillard humide et chaud. Je m'en allai vers la maison en m'efforçant de penser simplement que j'allais entreprendre une tâche « un peu difficile ».

Sous la lampe, que la mort du jour avait fait allumer plus tôt que de coutume, et dans la gaîté de la salle à manger, blanche, rouge, et toute parée de fleurs éclatantes, j'aperçus une autre face de mon entrevue. Tandis que je la racontais en riant, ma déception me parut naturelle, et la pitié augmentant encore mes désirs, une nouvelle ardeur activa ma curiosité.

Chez les êtres sensibles et forcément inquiets, l'excès même de la sensation fait basculer violemment l'impression reçue. Elle va de bas en haut, de haut en bas, et ce n'est que lorsqu'elle se ralentit un peu, que la raison intervenant la peut mettre à son cran d'arrêt.

## V

J'ai sous les yeux, un de ces petits cahiers d'écolier dont la couverture s'illustre de dessins patriotiques ou d'images champêtres. C'est le journal de Rose. Je l'ai reçu ce matin, je viens de le lire, et j'en suis à la fois joyeuse et tout émue.

Récit très simple, assez banal, mais qui prend à mes yeux le relief incomparable du vrai. Pour moi, il s'agit là d'un être vivant, d'une femme que j'ai vue hier, que je verrai demain, et dont la souffrance est à deux pas de mon bonheur. Les moindres détails de cette histoire ont une voix, un visage qui me sont familiers...

Pauvre fille! Ne dirait-on pas qu'un mauvais ange a pris plaisir à jouer avec son destin, comme un enfant joue à la balle? Elle est née de pauvres gens. Son père, charpentier, était alcoolique et ne travaillait point régulièrement. Parfois il retrait ivre, le soir, battait sa femme et menaçait de la tuer. Des scènes grossières, des visions de meurtre, des cris, des injures et des pleurs dans l'ombre, voilà les premiers sons et les premières images qui s'imposent à la mémoire de Rose. On songe avec angoisse à ces âmes d'enfants qui s'ouvrent en même temps à la lumière et à l'horreur, et qui apprennent la vie en tremblant de la perdre. On les voit tournoyer dans un vent de folie comme de petites feuilles brusquement arrachées par la tempête, et elles doivent en garder pour toujours un frisson d'épouvante.

A l'âge de six ans, elle devint orpheline. Un voisin la recueillit, un vieillard pieux et riche qui la fit entrer aux « Dames de la Visitation » à X...

De ces années de couvent, douces et monotones, il ne ressort rien de particulier. La fillette est parfaitement heureuse, sa nature sensée l'y engage et la préserve d'oublier la clémence de son destin, elle imagine ce qui aurait pu être, elle voit ce qui est. Cela suffit à répandre sur cette âme sage une allégresse continue.

En janvier 18... Rose a dix-sept ans. L'été prochain, elle passera ses examens. Son journal témoigne ici d'un espoir constant et absolu; elle regarde l'avenir d'un œil joyeux, ou plutôt elle ne le voit point, ce qui est la plus sûre façon de lui sourire sans inquiétude. Rose a encore ses yeux d'enfant, pour qui le jardin du couvent est un monde, et l'heure présente une éternité.

Par le malheur elle devait être brusquement éveillée à la vie. Le vieillard qui l'avait adoptée, meurt en quelques jours, sans avoir le temps d'ordonner son avenir. Aussitôt les bonnes sœurs écrivent à sa marraine, et le lendemain Rose est expédiée à Sainte-Colombe avec un paquet d'indulgences, quelques médailles bénies, et un scapulaire sur la poitrine. N'y a-t-il pas là de quoi soutenir une jeune vie qui chancelle?

\* \*  
\*

A partir de ce moment, je vois son fin profil se détacher sur un fond de

tristesse et de douleur, comme une jolie médaille dont le temps efface la délicatesse. La douleur morale peut affiner et préciser le caractère d'un beau visage, elle lui est presque toujours favorable. Mais ici le chagrin de l'âme ne fut que l'ombre très vague d'une peine matérielle écrasante et abrutissante. Le soir, quand venait enfin l'heure du repos, Rose, épuisée, l'accueillait sans conscience, tout son corps lui conseillait l'oubli, ses paupières lourdes tombaient sur ses yeux, et sa misère ensevelie n'avait pas le loisir de pleurer.

Comment la pauvre fille eût-elle pu réagir? Le milieu était trop hostile, sa nature trop douce, et trop pénible la tâche qui l'accablait.

L'aspect seul de son journal, aux jours datés de Sainte-Colombe, suffit à nous raconter son histoire bien mieux que les mots qu'il renferme.

Les premières pages sont remplies de phrases incohérentes et folles. Il y a des passages illisibles, et d'autres effacés par les larmes. La douleur n'y est pas assez bien exprimée, pour qu'on puisse la comprendre et en saisir à peu près le contour, mais on la sent et on la devine; c'est un paysage de souffrance, c'est le spectacle d'une vie intérieure profondément blessée dont tout le sang s'épanche à flots.

Puis l'espoir meurt goutte à goutte, et avec lui s'en vont la colère et la résistance. Tout se courbe, tout s'apaise et se tait. Pendant des mois, Rose ne touchera presque plus à son cahier; ça et là, sans ordre et sans date, quelques réflexions tristes, dernières lueurs d'une conscience qui s'éteint...

C'est alors, sans doute, qu'un jour elle s'enfuit vers la mort. On la sauve, mais elle reste longtemps malade et affaiblie. Quand elle retrouve la santé, son âme est définitivement soumise. Toujours sombre et silencieuse, elle s'abîme dans un travail trop lourd pour une femme.

\* \*  
\*

Dans le pays, on blâme cette jeune fille qui, instruite et bien élevée, accepta de vivre si misérablement. Pourtant je trouve mille raisons d'expliquer cette conduite et n'en trouve point pour la condamner. L'âme de Rose est encore en chrysalide; ignorante de ses forces et de ses qualités, elle ne pouvait en faire usage.

N'en est-il pas ainsi de la plupart des jeunes filles? Si nos transformations morales pouvaient donner lieu à des changements physiques, si la femme devait passer, comme le papillon, par des phases différentes, avant d'atteindre son état parfait, on la verrait presque toujours s'arrêter à la première, et mourir sans avoir même approché la seconde.

Il nous est déjà bien difficile de simplement concevoir qu'il y a d'autres chemins à suivre que celui qui nous fut tracé par le hasard ou par des parents trop souvent aveugles, et quand nous en prenons connaissance, nos premiers rêves de liberté nous paraissent si graves, si dangereux à réaliser! N'est-il point juste dès lors qu'il nous faille du temps pour oser les actes les plus légitimes, puisque nous n'avons point le sens de leur véritable

proportion?

On dirait qu'un mur sépare la vie qui nous est imposée, de celle que nous ignorons. Peu à peu, lentement, par instinct autant que par volonté, on s'écarte du mur et il semble s'abaisser. Sur nos têtes le ciel s'élargit, devant nos yeux l'horizon se dévoile, et nous distinguons enfin ce qui se passe de l'autre côté.

Ah! quel spectacle vaudrait celui-là, si notre vue en était soudain frappée, si nous pouvions apercevoir la vie tout d'un coup, comme on voit un pays, en arrivant au dernier degré d'une tour! Tous nos sens également atteints donneraient à notre volonté une force active que détruit au contraire la lenteur de notre petite connaissance.

Oui, il vient un âge où nous voyons clair et juste; mais souvent il est trop tard pour sortir du cercle où l'on se trouve emprisonné. C'est le drame intime de bien des vies de femme.

Combien on voudrait pouvoir leur dire, aux femmes qui tremblent et qui pleurent, d'élever leur esprit assez haut pour distinguer l'autre côté de leur misère! Qu'elles se développent et se fortifient sous le joug, afin de le secouer un jour comme un vêtement léger, que l'on rejette sans même y penser!...

## VI

Je suis heureuse. Des fleurs admirables sont arrachées et se fanent à mes pieds, je les ramasserai toutes! Je les prendrai pêle-mêle dans mes bras, et leur odeur me grisera! Une à une, je les soignerai pour qu'elles se redressent, je les harmoniserai suivant leur couleur et, quand la belle gerbe sera nouée, qu'importe ce qui arrivera!

Il ne s'agit plus maintenant de savoir si ma tentative est absurde ou raisonnable, si je suis folle ou sage. Il y a là un acte juste à accomplir, et cette fois les circonstances favorisent mes désirs.

Dans sa détresse, dans l'horreur de sa vie présente, toutes les possibilités de délivrance pouvaient s'offrir à la jeune fille: elle ne les voyait pas, elle devait même les fuir d'instinct, peureuse comme l'animal trop longtemps enfermé.

Pour la sauver il faut donc que le hasard prenne un visage et un nom. Ne puis-je être ce hasard?

Elle souffre, je lui donnerai la joie. Elle est tourmentée, je lui rendrai la paix. Elle ignore la liberté, par moi elle en connaîtra l'ivresse. Une fois déjà, tandis qu'on portait Rose au presbytère, sa longue chevelure d'or pleurait le long des chemins. Moi, je l'emporterai où elle voudra. Elle sera libre, heureuse, et ses cheveux riront autour de son visage. Ils m'aideront à éclairer son destin, car la beauté est un phare dans la nuit des cœurs. Beaucoup chercheront à s'orienter vers ma Roseline. Il lui sera facile de choisir son bonheur.

Certes je n'ignore pas les dangers et les incertitudes de l'épreuve. Pourra-t-elle effacer la mauvaise empreinte que cet esprit et ce corps ont subie? Jusqu'à quel point retrouverons-nous sa première grâce, sa première énergie? Toutes ses forces qui devaient être encore à dix-sept ans, fragiles comme des promesses, tendres comme les petites pousses vertes d'un premier jour de printemps, que seront-elles devenues?

Mais qu'importe! Que rien ne m'arrête dans mon élan vers toi, Rose! Ne t'inquiète pas, traversons ensemble les dangers et les incertitudes. Accepte l'espoir que je t'offre : je le réaliserai. Ne t'étonne point: tout ce qui se passe entre nous aujourd'hui est naturel. Tu partiras, parce que c'est juste de le faire, et tu le feras par ta seule volonté. Ce n'est pas tant mon cœur qui te soulagera que le tien qui s'épanouira. C'est en toi que je trouverai tout le bien que tu recevras de moi.

\* \*  
\*

Sans plus tarder, j'ai fait venir la jeune fille. Deux semaines se sont écoulées. Je suis très anxieuse de connaître l'effet de nos premières causeries.

Je la regarde. Une autre femme est là, devant moi.

Est-ce une erreur? Est-ce une illusion? Non, tout est simple, et mes

paroles n'ont pas eu besoin d'être puissantes ou brillantes. Le mot qui fait entrevoir la paix au souffrant ne vaut-il point par lui-même?

Elle ne dit rien et je n'ose l'interroger. La sagesse qui lui a fait comprendre la portée grave de mes intentions doit lui en faire craindre la légèreté possible.

Je l'ai amenée dans la salle à manger. Assise devant la fenêtre, les deux mains appliquées aux genoux, le visage incliné, elle reste là, immobile, insoucieuse du soleil qui brûle sa nuque. Ses yeux agrandis errent sur des choses qu'ils ne voient point, sa bouche à demi souriante trahit l'indécision de son âme. Enfin, toute rougissante, elle balbutie :

- J'ai peur, vous avez réveillé mes désirs, mes rêves... J'ai peur, je voudrais me retrouver comme j'étais avant de vous connaître, je ne voulais plus que mourir; quand on est venu de votre part me chercher à la ferme, je me suis juré de ne point obéir, et cependant... me voilà.

Je passai mon bras autour de son cou.

- Il est trop tard, murmurai-je en l'embrassant. Discuter une idée de révolte, c'est déjà s'y livrer. Ne résiste plus, abandonne-toi, Roseline.

Son regard incrédule ne quittait pas le mien, elle dit lentement:

- Il y a une chose qui m'étonne, comment vous la dire?... je voudrais savoir pourquoi vous me voulez tant de bien... je ne suis ni votre amie, ni votre parente...

Et d'un air fin elle ajouta :

- Voyez-vous, ça ne me paraît pas très naturel ce que vous faites là!...

Mon cœur se serra. La paysanne, la fille simple et fruste, savait donc les lois du monde!... Elle savait qu'il y a jusqu'en la manière de faire du bien, des coutumes à suivre, « des habitudes à observer »!... Ah! pauvre Rose! si ta raison instinctive est semblable à une grande étoffe blanche que les circonstances n'ont point encore chiffonnée, ton caractère a déjà de mauvais plis; par ta belle bouche la voix de tous les gens a parlé, et, durant une seconde, elle s'est déformée à mes yeux!... Hélas! si j'avais une étrange coiffure sur la tête, un voile sur le dos, un chapelet au côté, et que je dise : « Mon enfant, je veux sauver votre âme » ne trouverais-tu point mon appui simple et naturel ?

Prenant entre mes mains ses pauvres mains déformées, je m'agenouillai près d'elle.

- Rose, dans le bonheur que j'éprouve à te venir en aide je puise suffisamment de raisons et ne veux pas t'en fournir d'autres... Je te donne ma confiance aveuglément, car on ne peut pas agir sans foi... Je te donne ma confiance et te demande la tienne... Veux-tu me l'accorder?

Nos visages rapprochés baignent dans le soleil, mon sourire appelle son sourire, mon regard pèse sur son regard, et je répète ma prière.

Alors, timidement, elle murmure:

- C'est que... j'ai été trompée une fois, vous ne savez peut-être pas...

Je l'interrompis...

- Je sais qu'il faut avoir été trompé vingt fois pour apprendre à donner sa confiance, au hasard, comme les enfants!... Je sais qu'il faut être trompé

sans cesse pour comprendre que rien ne prouve rien, que tout est imprévu, contradictoire, inattendu, et qu'il faut « croire » tout simplement, parce que c'est bon, et parce qu'il est doux d'offrir aux autres ce que nous déplorons de ne pas avoir

Elle dit encore :

– Mais que voulez-vous de moi?

– Je veux que tu partes...

– Parce que tu souffres...

– On vous a raconté?...

– Qu'importe ce que l'on dit!... Il m'a suffi de te voir et d'apprendre que tu n'es pas heureuse. Ah! je t'en prie, ne cherche pas ici une œuvre de charité, je n'oserais même parler de bonté. L'intérêt qui m'entraîne est d'une sorte que tu ne connais pas encore, il n'attend sa récompense de personne, il la porte en soi... C'est la seule joie, le seul plaisir de connaître. Comprends-tu ?

Elle fit signe que non, et je me mis à rire.

– Je crois, en effet, que je suis plutôt obscure!... Mais pourquoi veux-tu m'obliger à m'expliquer maintenant? Peu à peu tu me comprendras... Je te mène par la main pour aller vers un but que j'ignore presque autant que toi-même, et je fais le geste du guide qui se borne à présenter les chemins qu'il a parcourus, sans jamais savoir ce que le voyageur verra et ressentira profondément.

Elle allait parler, je posai ma main sur ses lèvres.

– Tais-toi! Je ne te demande plus rien. Je saurai gagner ta confiance.

Je l'ai sentie tranquilisée mais non convaincue. Ce n'est point un caractère que l'on persuade ainsi; elle attendra les actes pour juger de la vérité des mots. Je sens très bien qu'elle me cherche et me juge, tandis que moi-même suis occupée à la découvrir, et ce n'est pas sans curiosité que je me pencherai sur cette âme neuve afin d'y voir mon image, dès qu'elle sera assez éclaircie pour me réfléchir librement.

## VII

Rose est déjà presque heureuse. L'espoir pénètre dans sa vie, et les instants de repos s'infiltrèrent dans ses jours de fatigue comme l'eau fraîche entre les rochers.

Dès qu'elle se peut libérer par quelque ruse, elle accourt vers moi. Rouge et rieuse, elle s'abat dans mes bras avec la violence d'une catastrophe, elle écrase ma joue d'un baiser sans réplique, et mes cheveux s'accrochent aux mains rudes qui pressent ma tête. Malgré moi, en souriant, je tâche de parer les coups, tandis qu'à pleine gorge et tout essoufflée elle m'éclabousse hâtivement de paroles sans suite...

Pendant nos premières causeries, j'ai en vain parlé très bas pour l'inviter à faire de même. Elle ébranlait la maison du bruit de ses plus intimes confidences, selon l'habitude des paysans qui entretiennent une conversation d'un bout à l'autre du champ. N'obtenant aucun résultat, j'ai dû l'en avertir, et, comme j'y mettais quelque forme, craignant de la blesser, elle partit d'un éclat de rire qui me prouva que sa vie rustique l'a dépouillée de toute susceptibilité.

Autorisée donc à la reprendre continuellement sur ses gestes, sa voix et son accent, je lui fais répéter souvent la même phrase, et quand j'entends enfin sa voix naturelle, sa première voix sympathique et douce dont la sonorité convalescente tremble timidement, le plaisir emplît mon cœur. Mais, deux minutes après, elle crie de nouveau ses moindres paroles avec une insouciance qui me désarme...

Alors je lui demande le silence comme une grâce, j'incline sa taille sur mes genoux, sa tête dans mes bras, et je la berce tendrement.

\* \*  
\*

Le calme est si profond dans le bosquet où nous sommes assises toutes deux l'une près de l'autre, je voudrais tant qu'elle le sentît, que mes nerfs s'exaspèrent. Je suis avec elle en état d'émotion continue. Sa beauté et sa grossièreté me font mal, comme deux couleurs ennemies qui attirent et blessent le regard. Je m'apaise en laissant tomber sur elle toutes mes pensées en désordre, et bien que la brise en emporte la plupart, je crois les semer sur sa vie pour la faire reflourir.

- Je te berce pour t'éveiller, ma Roseline, comme on berce les enfants pour les endormir... Vois comme nous sommes misérables! D'ordinaire, c'est la contrainte, les usages, les mensonges et tout l'artificiel de l'éducation, qui nous séparent les uns des autres. Aujourd'hui c'est le contraire qui s'élève entre nous et opprime notre joie! J'ai souhaité souvent de rencontrer une femme qui fût presque sauvage, à force d'être simple, et maintenant que tu es là, je redoute tes gestes qui me froissent et ta voix qui m'afflige!

- Mais ne suis-je pas simple? me dit Rose ingénument.

- On confond généralement la simplicité avec l'innocence, trop souvent

aussi avec la niaiserie – ce qui n'est pas ton cas – ajoutai-je en riant. La simplicité véritable, c'est-à-dire consciente, n'est pas même reconnue, et, quand elle devient active, elle apparaît aux esprits vulgaires, comme un danger qu'il est nécessaire d'écarter. Pour mieux la combattre ils la défigurent. C'est cette grâce fière et noble qu'il te faut acquérir. Regarde! Elle peut se comparer au « solitaire » que tu vois briller à mon doigt. Il est simple, lui! et cependant par combien de mains a-t-il passé avant d'en arriver là ! Combien de transformations a-t-il subies ! et comme sa nudité s'accroît du cercle d'or qui le maintient!

« Il en est ainsi de nous. Pour que la simplicité soit belle dans une créature, il faut encore que celle-ci ait taillé, poli et repoli son âme et sa personne. Il faut surtout qu'elle prenne conscience de l'harmonie et qu'elle se tienne enchâssée dans ce sentiment, comme tu vois cette pierre dans ces griffes d'or.

Elle dit, s'appliquant à parler bas:

– N'est-ce pas sur vous qu'il me faut prendre modèle?

– Non, Rose! Tu me fais peur en disant cela ! Je ne veux pas que tu le penses. Ecoute, s'il nous est jamais permis d'imiter quelqu'un, ce n'est que dans le soin qu'il prend lui-même à s'améliorer. Pour moi, j'ai voulu la simplicité et l'ai recherchée comme on cherche un point difficile à atteindre, facile à dépasser. Pendant longtemps j'ai erré au-delà. Plutôt que de me plier à des habitudes fausses, à des usages meneurs, j'ai obéi aux fantaisies les plus étranges... Maintenant cela me fait rire !

– Cela vous fait rire?

– Oui... les erreurs passées sont des branches mortes qui font mieux flamber la vie présente. Mais quand je vois de quelle façon je juge mes défuntes personnes, je me défie de ce que je penserai bientôt de ma personne actuelle, et c'est pourquoi je ne veux pas que tu me prennes comme exemple.

Rose était demeurée dans mes bras, et ses beaux yeux montaient vers moi. Je soulevai sa tête dans mes mains et murmurai tendrement :

Il me semble que tu me comprends, que mes paroles te touchent, que tu me crois, et que tu m'aimes dans le fond de ton âme; il me semble que toi aussi tu sauras bientôt t'exprimer et t'épancher sans contrainte, être silencieuse avec le silence et paisible dans la paix des choses...

La jeune fille se lève, un peu d'émotion anime ses traits, et, comme pour échapper à mon regard, elle fait quelques pas dans le jardin. Tandis qu'elle disparaît au tournant du petit chemin gardé par les hauts soleils d'or, une inquiétude me serre le cœur: son pas est si lourd, si maladroit! pourrat-elle jamais embellir sa démarche ? A la pesante cadence de ses hanches, on dirait toujours qu'elle porte d'invisibles charges au bout de ses deux bras tombants...

Mais elle revient bientôt, et son visage pur est si adorable dans la gloire éclatante des grandes fleurs qui se penchent vers lui que je ne puis

m'empêcher de crier mon admiration.

Elle s'avance en souriant, et pour se préserver un peu du jour qui l'aveugle, elle maintient ses deux mains au-dessus de sa tête. Est-ce le simple geste de ses bras levés qui transfigure ainsi l'allure entière de son corps? qui allège son buste et dégage ses lignes?

C'est cela sans doute, mais c'est aussi la brise qui s'élève contre elle et qui précise le mouvement de ses jambes, en collant à sa chair la mince toile du jupon. Et la marche lourde paraît noble, et l'écart trop grand des pas semble viril et hardi... Je contemple l'humble fille des champs, la pauvre servante de ferme, et je songe à l'orgueilleuse « Victoire » qui, dans mon souvenir, enveloppe de ses grandes ailes toutes les beautés du Louvre!

### VIII

Couchées toutes deux sur l'herbe épaisse, nous regardions passer les nuages à travers les branches des pommiers.

Le jour baissait doucement, les feuilles perdaient leur transparence, les oiseaux se taisaient.

– Rose, je ne cesse de penser à toi. Qui es-tu? Que deviendras-tu? Je voudrais tout prévoir pour t'épargner tous les tourments. Si tu avais été heureuse et bien entourée je te souhaiterais des chagrins et des peines. Mais déjà fortifiée par tant d'épreuves, tu sauras prendre dans les douleurs évitées et seulement signalées tout le bien qu'on en retire d'ordinaire en les épuisant.

– Je n'ai pas peur, je m'attends à souffrir.

– J'espère que tu ne souffriras pas. L'acte du départ sera très simple s'il est sagement amené; tu te détacheras de ta vie actuelle comme un fruit mûr se détache de sa tige.

– Comment me préparer?

– Jusqu'ici ton mérite fut la patience. A présent, éveille-toi, regarde, juge, cherche tes faiblesses et tes qualités.

– Rose m'interrompt.

– Des qualités ! j'en ai donc?

– Certes, un grand sens pratique, une bonne force passive, de la finesse. Tu as su par là réduire la tyrannie des autres, ne sauras-tu échapper à celle de tes faiblesses ? Ta vie s'est accommodée à des contacts mauvais et stupides, qu'elle s'accommode maintenant à ton seul contact.

Des fermes voisines s'élevait l'appel monotone qui invite les bêtes à rentrer. Le ciel qui s'endormait devenait uniforme, tandis que la vapeur du soir mettait de légers nuages sur la terre...

– Je m'étonne que dans la misère la solitude ne te soit pas apparue comme un rêve merveilleux.

La voix de Rose, timide et étonnée, reprit mes derniers mots:

– Un rêve merveilleux! Vous aimez donc la solitude ?

– Ah ! Rose, c'est à elle que je dois les plus grandes, les seules joies de mon enfance ! C'est pour la conquérir que j'ai voulu, plus tard, gagner mon indépendance, sachant que, si je ne rencontrais pas l'amour que je souhaitais, je serais encore plus heureuse seule que parmi les autres.

– Mais, vous ne vivez pas seule, cependant ?

Je me tais un instant, émue par cette question qui reporte ma pensée entière vers mon bonheur; puis je lui dis tout bas, comme si je parlais à moi-même :

– Rose, ma vie actuelle est la forme la plus adorable de l'indépendance et de la solitude.

Et je reprends :

– Ah ! savoir être seule, ma Rose! C'est la plus belle conquête que puisse faire une femme ! Tu n'imagines pas mon ivresse, lorsque je me suis

trouvée seule pour la première fois chez moi, entourée de toutes les choses acquises par mon travail. Quand je rentrais à la fin du jour, mon cœur battait d'allégresse. Jamais aucun plaisir ne m'a paru valoir cette bonne entente qui régnait et qui règne encore en mon âme, et cette paix assurée que rien ne saurait m'enlever puisqu'elle ne dépend que de mon humeur.

- Enseignez-moi cette joie.

- Ce n'est qu'une lumière plus vive de notre conscience, une manière plus détachée et plus haute d'envisager ce qui nous touche, une plus juste façon de voir et de comprendre...

La jeune fille murmura :

- Quand pourrai-je y atteindre?

- Plus tard, quand tu seras partie...

Et comme elle soupirait avec inquiétude, j'affirmai encore :

- Et tu partiras quand tu le voudras autant que moi-même, quand tu auras pour but, moins de fuir le malheur que de gagner le bonheur, car, si tu deviens telle que je te désire tu considèreras les choses d'une façon si différente ! Tu plaindras ton entourage tu ne le jugeras pas. Les devoirs ennuyeux que l'on t'impose ne te pèseront point. Tu comprendras, pour la première fois la beauté de la campagne, et l'idée de la quitter t'en révélera la douceur.

« Mais par contre, heureusement, de nouvelles raisons de partir solliciteront ta conscience : d'abord le juste orgueil de ce que tu es et de ce que tu peux devenir, le sentiment de ton indépendance, et la compréhension d'une existence plus large et plus digne. Et, de la sorte, tu partiras, non point pour échapper à l'ennui ou pour me plaire, mais par devoir envers toi-même.

C'était l'heure immobile où la nature semble attendre la nuit. Pas un souffle, pas un bruit; les couleurs du jour s'en vont une à une ; la vie du soir ne palpite point encore...

Je me tournai vers ma compagne.

Armée d'un grand couteau de paysan elle achevait gravement de tailler un morceau de bois. Elle répondit à mon regard.

- C'est pour attacher aux cornes de la Rousse, elle prend de mauvaises habitudes...

Puis, aussitôt, craignant de m'avoir peinée, elle ajouta :

- Cela ne m'empêchait point de vous entendre!...

\* \*  
\*

Debout sur le seuil de la porte nous respirons la senteur des rosiers lourds de roses. Il a plu abondamment. Des gouttelettes tombent de feuille en feuille, les fleurs un instant résignées se redressent, les oiseaux reprennent leur chanson, et dans le soleil qui paraît, oblique et un peu

menteur, les petits cailloux du chemin brillent comme des bijoux.

Pendant l'orage nous nous sommes réfugiées dans la maison. Tout en goûtant des friandises nous avons ri et causé avec abandon... Maintenant la jeune fille est inquiète, elle me regarde et m'interroge brusquement:

– M'aimez-vous ?

– Je ne peux pas te le dire encore.

Gentillement elle insiste :

– Dites-le tout de même ?

– Chérie, je suis devenue d'une grande prudence envers ces mots-là, car je sais combien l'on peut faire souffrir, quand, après que nos lèvres les ont prononcés tous nos actes, par la suite, ne les justifient point. A mesure que nous devenons plus conscients, je crois qu'il nous est plus difficile de distinguer la valeur exacte de l'amitié que nous donnons.

– Pourquoi ?

– Par cela même que nous devenons aussi plus incapables de haine, de mépris ou d'indifférence. Qu'un être soit naturel, il nous intéressera par le seul fait de la vie qu'il représente, et si les circonstances nous le font rencontrer souvent, il nous sera malaisé de définir si nous lui prodiguons déjà notre amitié ou seulement notre intérêt.

Comme elle paraissait m'écouter avec plaisir, je continuai ma pensée :

– Il arrive donc un moment où la compréhension est en nous comme un second cœur un cœur qui semble précéder et compléter l'autre, en donnant à ses mouvements une sécurité parfaite...

Un souffle passa effeuillant une rose qui se balançait dans le cadre de la porte. Et nos épaules furent couvertes de petites ailes embaumées.

## IX

Sur le côté de la maison, dans le jardin si clair et si vert, de vieux cyprès mettent de grandes larmes d'ombre. Immobiles et pieux ils gardent jalousement la fontaine de pierre dont la vasque semble s'arrondir pour eux en un miroir complaisant.

Là, dans la paix et la fraîcheur, une eau vive murmure sa prière éternelle.

J'ai fait asseoir Roseline au bord de la fontaine et je commence lentement à délivrer sa chevelure.

Oh! la beauté des ondes, couleur de miel, se déroulant sur les épaules et entourant le visage de leur douceur! Je ne me lassais point de soulever, d'étendre, de faire vivre enfin ces cheveux si longtemps prisonniers, que Rose, chaque matin, suivant la mode ancienne des paysannes normandes, divise en petites masses tordues, tressées et fortement tirées, de façon à leur interdire tout mouvement naturel.

Pour mieux effacer l'empreinte de leur passé tyrannique, je dus les plonger dans l'eau. Ils s'ouvrirent en éventail comme des algues marines.

J'avais apporté des étoffes, des bijoux et des fleurs pour parer la jeune fille. Toute sa beauté si longtemps ensevelie allait donc se lever enfin! J'en connaissais déjà la puissance, j'en pressentais l'éclat, mais je ne pouvais, sous les vêtements grossiers et la coiffure barbare, en déchiffrer le caractère et en préciser la noblesse.

Rose, toujours souriante, maintenant sagement sa tête renversée, et, les yeux clos, s'abandonnait à ma fantaisie... Alors, une autre image semblable, mais tragique et déjà voilée d'ombre, se leva dans ma pensée et, presque malgré moi je dis :

- Ils flottaient sans doute ainsi, tes longs cheveux, le jour où tu voulus mourir? et c'est leur splendeur qui n'a point permis qu'un tel malheur advînt. Je m'étonne, chérie, que tu aies voulu cela, toi si faible devant la vie!

Son front doré par les étés se colora plus chaudement, comme un abricot mûr; les veines de ses tempes se gonflèrent un peu, et elle balbutia :

-Je ne sais pas... je ne sais pas...

J'insistai en vain pour connaître la cause de son trouble; elle prit un air boudeur, et ne parla plus. Alors, ayant relevé ses cheveux, je commençai à disposer une étoffe sur elle. Je souriais d'amusement. Rose s'en aperçut et me demanda pourquoi.

- Pourquoi ? m'écriai-je, pourquoi ? Ah! c'est vrai! tu ne peux comprendre encore le plaisir que je ressens! Et combien d'ailleurs en distingueraient la qualité véritable ? On admire la fleur qui s'épanouit, on s'attendrit au premier sourire de l'enfant, on voyage des jours et des nuits pour voir au sommet d'une montagne l'aurore triompher des ombres de la terre, et il est naturel que, durant ces instants, nos cœurs de femmes, toujours en offrande soient comblés d'amour et d'adoration!... Mais il paraît étrange que l'une de nous reconnaisse et salue la réunion de toutes les grâces, dans la plus belle de ses sœurs! Ne faut-il pas être femme

cependant pour éprouver ce que j'éprouve aujourd'hui, en dévoilant et en parant ta beauté ? Car elle me charme sans m'enivrer elle m'éclaire sans m'éblouir elle fait battre mon cœur sans faire trembler mes mains.

« Quand l'amour contemple, pour la première fois, ce qu'il aime le désir voile ses regards ; certes, son émotion n'en est pas moins noble ou moins grande, mais elle est d'une nature bien différente! Pour moi, je trouve ici, dans un autre ordre mille joies claires, fraîches et délicieuses. Joie du cœur et de l'esprit! Joie puérile et joie féminine de parer d'orner et d'embellir, joie de créer à la fois des harmonies, des lignes de la beauté enfin de la matière à bonheur !

Rose m'interrompt :

- Du bonheur... vous croyez ?

- Oui, car la beauté appelle l'amour. Notre bonheur de femme n'est-il point surtout dans l'amour ?

Des pieds, des poings et des épaules, par un de ces gestes affreux que je m'efforce de corriger, Rose témoigna de son dégoût avec une telle violence qu'elle fit sauter l'agrafe par laquelle je venais de fixer sur son épaule les deux côtés d'une longue draperie blanche...

-Ah ! s'écria-t-elle, je déteste l'amour, je le déteste !

Puis de ses deux mains ouvertes, elle couvrit son visage et doucement l'étoffe détachée coula jusqu'à sa taille.

Près du hâle de ses bras et de son cou ses seins nus m'apparurent blancs et purs. Ils frissonnaient du désordre de son cœur. Leur forme était précise et ronde; de petites branches de veines bleues, transparentes couraient autour d'une fleur à peine rosée. J'admire leur grâce. Un rayon de soleil vint illuminer ses épaules. Une ombre légère monta le long des hanches fermes et lisses. Sur les arbres sombres la jeune fille se détachait blanche et pure comme une vierge de marbre.

Le grand calme qui naît de la beauté m'ordonna le silence.

Rose demeurait immobile, elle ne se troublait point de la nudité qu'en tout autre instant elle eût refusé de me dévoiler. Son émotion la rendait-elle inconsciente, ou l'élevait-elle au contraire au-dessus des pudeurs inutiles? Connut-elle en cette minute combien nos actes changent de proportion, suivant que notre jugement se tient plus ou moins haut ?...

Je la couvris de mon manteau et j'écartai ses deux mains: son visage était mouillé de larmes. Je l'interrogeai. Aurait-elle souffert par l'amour ?...

- Qu'as-tu, ma Roseline ? Pourquoi donc te fâches-tu contre un sentiment que tu ignores ?

Elle essaya de sourire à travers ses larmes et dit ingénument :

- Ce n'est rien... C'est comme une averse... Mais c'est fini fini... Vous avez raison, je ne sais pas pourquoi, vraiment, l'amour m'inspire une telle horreur !

Et tranquillement elle revint s'asseoir au bord de la fontaine.

Pour la troisième fois je me reprenais à nouer et à dénouer sa chevelure.

– Tu vois, je m'étais trompée tout à l'heure en dégageant la nuque et en couronnant ton front. Voilà ce qui te convient: la coiffure simple des vierges romaines! et quoique tu viennes d'exprimer un dégoût qui ne me paraît pas humain, je suis presque tentée de l'excuser en toi tant il s'harmonise avec la douceur impassible de tes traits.

Et m'agenouillant devant elle, je m'efforçai de soumettre les plis du vêtement aux courbes naturelles de son corps. Cependant Rose semblait vivre dans l'eau d'autres images que les nôtres. Tout à coup elle s'inclina, entoura mon cou de ses beaux bras dorés, et je sentis qu'elle souhaitait mon regard. Alors je relevai la tête et, quand nos yeux furent mêlés, elle dit, en appuyant sur chaque syllabe avec une sorte de gravité:

– Vous excusez tout absolument tout ?

– C'est trop peu de te répondre oui, lui dis-je.

Et j'ajoutai en l'embrassant :

– Si tu avais à me révéler une faute sérieuse j'aimerais à te prouver mon indulgence, mais n'es-tu pas la plus sage des filles ?

Une seconde j'eus l'impression qu'elle hésitait et qu'une aventure puérite m'allait être solennellement confessée... Mais elle reprit aussitôt d'un ton définitif :

– Moi, je ne saurais vraiment être aussi indulgente que vous !

– Parce que tu n'es pas encore aussi heureuse, ma chérie... Va, ce n'est pas sans raison que je te gâte que je te câline, et te veux si belle. Je sais quels bons fruits naissent de ces fleurs de joie !... Mais j'ai terminé mon œuvre !... Lève-toi donc, Rose ! suis-moi ! Viens voir à présent si tu n'es pas une déesse !...

Et je l'entraînai dans le salon.

Plus svelte et plus noble dans les longs plis blancs qui tombent autour d'elle la jeune fille debout devant la glace contemple avec étonnement son image glorifiée. Comprend-elle l'importance de cette heure? Pense-t-elle qu'en cette minute un des grands secrets de sa destinée me fut dévoilé par ce jeu féminin auquel j'ai pris un plaisir d'enfant? Sait-elle que l'instant est grave, unique et merveilleux, et que, par mes mains amicales, le hasard lui révèle aujourd'hui son royaume et sa couronne de femme?

Ses vêtements de chaque jour sont à ses pieds, la chemise rude, le corset barbare, le chapeau orné de rubans déteints...

Ah! Roseline, que ne puis-je aussi facilement rejeter loin de toi tout ce qui enchaîne ta vie et entrave ton âme!

– Tu es belle, lui dis-je tu es belle! Comprends-tu ce que cela signifie ? La beauté, c'est la source de bonheur, et c'est aussi la source de bonté, de pardon et d'indulgence! Bien mieux que je ne saurais le faire, ton visage t'enseignera ce que tu dois être si tu te plais à considérer. Il te fera bonne, douce et généreuse, si tu as le désir de t'harmoniser tout entière à lui... Grâce à ta beauté ma Rose, tu pourras si tu en conçois la noblesse, réaliser dans ta vie un instant de perfection !

Hélas ! elle en partage pas mon enthousiasme. Je la prends par la main, je la conduis à travers la maison, dans toutes les pièces qu'elle ne connaît

pas. J'espère toujours que, dans un nouveau miroir, dans une autre lumière, elle va se surprendre enfin et pleurer de plaisir !...

Cependant, elle me suit, sereine souriante et se plait surtout à considérer ma joie. Nous arrivons ainsi devant le dernier miroir et mon attente est trompée. Mais, en vérité, je suis trop ravie du spectacle qu'elle offre à mes yeux, pour me chagriner de quelque chose, et je me sens bientôt fort disposée à la trouver admirable de ce qu'elle n'éprouve point ce que j'eusse éprouvé à sa place. Après m'avoir déçue, l'excès même de sa froideur attache mon intérêt, et mon enthousiasme ne me permet point d'y chercher de banales ou de basses raisons.

Quand l'admiration emplit une âme de femme, elle n'est plus qu'un vaste calice tout gorgé de lumière; c'est la fleur que le soleil de midi traverse et dont la chaleur exaspère les parfums.

**X**

Les ombres s'allongent quand la lumière descend, et celles qui en plein jour rehaussaient l'éclat de toutes les choses, les envahissent et les éteignent peu à peu. Ainsi les inquiétudes grandissent quand notre joie s'apaise, et celles qui nous firent sourire en plein bonheur bientôt nous feront pleurer...

Elle a menti! je suis sûre maintenant qu'elle a menti ! Qu'a-t-elle fait ? que peut-elle me cacher ? Je n'imagine rien qui puisse détruire l'intérêt que je lui porte, mais elle a menti! J'en ai acquis la certitude depuis hier que je songe à notre entretien, à ses rougeurs et à ses troubles. Alors j'ai voulu lui écrire et n'ai pu le faire. La nuit est venue brusquement entre elle et moi, et je ne sais plus à qui je parle, je ne sais plus quel esprit m'écoute ni à quel cœur j'ai frappé !

Le mensonge d'un ami nous offense d'autant plus qu'il nous humilie ; il nous apprend que nous n'avons point été compris et que nous inspirons de la défiance ou de la crainte. Je me souviens de lui avoir dit un jour :

– J'aimerais mieux savoir que tu me hais que de sentir jamais que tu me crains. Tu ne dois rien me cacher si tu ne veux pas me froisser profondément; car celui à qui nous estimons devoir mentir, est responsable de notre mensonge bien plus que nous-mêmes.

Mais puis-je espérer que toutes mes paroles seront retenues, comprises et mises à profit ? Je me plais à parler dans l'âme de ma grande fille, comme on aime à chanter dans une habitation point encore meublée, et je n'ignore pas cependant combien c'est illusoire. Si nous devons influencer un être, nous y arrivons mieux sans trop y prétendre. Le succès vient avec le temps, par le contact et par l'exemple.

\* \*  
\*

Nous sommes maintenant au seuil de l'automne et les jours sont déjà courts. A sept heures toutes les fermes dorment... En quittant Rose, hier, il fut entendu entre nous qu'elle viendrait parfois me retrouver dans la soirée, quand sa journée n'aurait pas été trop rude.

Elle arrivera par la plaine et frappera aux volets de la salle où je me tiens chaque soir.

Aujourd'hui je souhaitais qu'elle ne vînt pas, et je tressaillis d'ennui en entendant murmurer contre la fenêtre :

– Maman ! ma maman !

Ce nom qu'elle me donne parfois, en riant me fait toujours songer à l'amante des Charmettes et à son « Petit ». Elle non plus n'était rien moins qu'une maman et sans doute elle se plaisait également à s'entendre nommer ainsi. Les femmes qui n'ont pas d'enfants et qui pensent 'en avoir jamais, prêtent à tous leurs sentiments quelque chose de plus attentif et de plus doux. C'est dans notre cœur une force inoccupée qui cherche à se mêler aux

autres.

Cependant sa tendresse me déplut ce soir, et tandis que je passais un vêtement mes mains frémissaient d'irritation. Rose, croyant que j'avais point entendu, éleva un peu la voix et répéta :

– Maman! c'est votre petite qui est là.

Dans la nuit sans lune et sans étoiles, je sors, les yeux encore pleins de lumière, et nos mains se heurtent avant de se presser. Elle me dit bonsoir et je l'embrasse sans répondre. Je crains de trahir mon humeur, je me sens dure mauvaise; mais je souhaite de ne plus devoir l'être, et ma colère, en se taisant, prend une forme favorable au pardon. Si elle avoue spontanément, sans que mon attitude l'y invite, je sais que ma confiance renâtra.

Nous marchons en silence, dans l'avenue sombre. La nuit est plus noire de ce que nul bruit ne la fait vivre; seules, les feuilles sèches que nos jupes entraînent font entendre une plainte de soie déchirée.

Rose soupire :

– On dirait que l'air écoute!

Je m'écrie malgré moi:

– C'est joli ce que tu dis là!

Et le silence se referme sur nos deux petites vies sans doute agitées par une seule et même pensée.

Plus loin, nous nous sommes assises dans la plaine, où une meule de foin inachevée nous offrait un siège. On distingue à peine la ligne d'horizon entre le noir de la terre et celui des cieux. Une chauve-souris frôle nos visages, et Rose dit tranquillement :

– Elle vole bas, c'est le beau temps pour demain, je ferai rentrer les...

Et soudain sa voix se brise dans un sanglot, de ses deux mains elle couvre son visage; tout se tait.

... je me sens méchamment bonne. La certitude de l'aveu encourage ma froideur, et je reste muette, tandis que mon cœur bat de tendresse et d'émotion...

Mais elle parle enfin, et par sa voix pleine de larmes défaillante, brutale ou plaintive, mes yeux fixés dans l'ombre suivent pas à pas le calvaire de son âme. Je l'écoute étonnée... Cependant ne savons-nous pas que toute existence de femme a son secret? Je revois le long cortège de celles qui me contèrent leur histoire. Pour aimer, la plus faible avait trouvé de la force; pour céder au désir de l'homme, la plus vaillante avait été lâche la plus pure avait trahi, la meilleure avait menti. Toujours et partout la flamme de vie avait traversé les pierres, forcé les obstacles et réduit les volontés. Elle-même, la femme que la nature avait jalousement défendue, la laide que je vis emprisonnée dans une forme chétive et condamnée à vivre derrière un masque vilain, celle-là, oui, celle-là, quand elle me raconta ses amours, me contraignit à penser qu'elle avait été peut-être la plus chérie et la plus héroïquement passionnée.

Rose, selon la commune loi, n'eut aucune force pour accomplir sa volonté, mais les eut toutes pour obéir à celle d'un autre. En arrivant à Sainte-Colombe, il y a cinq ans, elle connut un jeune homme qui, depuis

avait quitté le pays. Un jour qu'ils se trouvaient seuls dans la cuisine de la ferme, il l'étreignit violemment et, sans rien dire, il la prit....

A ce moment de son récit, je ne pus m'empêcher de l'interrompre :

- Tu l'aimais, Rose ?

- Non, dit-elle, je ne l'aimais pas !

- Alors, pourquoi as-tu cédé ?... Pourquoi ?

Elle sanglote :

- Je ne sais pas, il avait l'air fou j'ai eu peur...

- Mais après, qu'as-tu fait ?

- Après, il m'a demandé de venir le voir, et toutes les fois qu'il a voulu, je suis allée le retrouver...

- Ta marraine ne savait donc rien ?

- Elle a deviné dès le premier jour et comme je ne voulais rien accepter de lui, elle m'a battue et enfermée.

- Eh bien ?

- Je trouvai moyen de m'échapper la nuit, par le toit...

- J'insistai encore.

- Tu éprouvais beaucoup de joie dans ses bras ?

Et elle s'écria naïvement :

- Oh! non, mais il m'aimait, disait-il; je croyais qu'il resterait là toujours, pour moi. Bientôt, il partit, sans me prévenir. Quand je compris qu'il ne reviendrait plus, j'eus horreur de moi, de lui... Et j'ai cherché la mort...

Rose se reprit à sangloter.

J'aurais voulu me lever et l'entraîner. J'aurais voulu lui dire :

- Viens ! abandonne tes regrets, marchons à travers champs dans la nuit et laissons pour jamais cette aventure; chacun subit l'amour et le comprend d'une façon différente. Viens, ne te repens point, et ne garde pas rancune à cet homme! Les fautes qui diminuent notre ignorance ne sont plus de fautes, mais presque des grâces que le hasard nous accorde. Viens et dégage-toi de l'amertume qui altère la beauté !

Mais, en soupirant, elle pencha la tête sur mon épaule et je restai immobile et muette; ce petit geste modifiait soudain le cours de mon émotion.

Dans les minutes qui nous impressionnent, bien des voix différentes s'élèvent au fond de nous. Elles semblent se heurter, se repousser, se contredire. Mais en vérité elles hésitent et elles attendent. Comme les voix humaines demandent un accord pour s'harmoniser entre elles, nos voix intérieures attendent de l'ami malheureux un mot qui leur donne inconsciemment la tonalité des pensées qui lui seront favorables et douces.

Rose me dit tout bas :

-Oh! vous ne parlez pas ! Votre silence me fait peur !

- Ne le redoute pas, chérie, le silence nous assure presque toujours de l'équité des paroles qui vont suivre.

Et avec toute ma tendresse, j'ajoutai :

- Vois-tu, je m'efforce de lier ensemble mes pensées les plus diverses.

Je voudrai te les présenter comme une gerbe de fleurs parmi lesquelles tu choisirais celle qui doit t'apaiser. Je crains de te faire du mal je comprends si bien ta blessure !

La jeune fille se serre contre ma poitrine et nos baisers se joignent dans un même élan d'affection.

Je songe tristement à toutes celles qui pleurent qui pleurent des chagrins semblables. Dans mon cœur saignent encore d'autres cœurs blessés, dans mon souvenir résonnent les prières douloureuses de pauvres amantes déçues. Hélas ! toutes subissent la loi cruelle et délicate qui engloutit dans sa force indifférente nos plus fermes volontés!

Je sens les mains de Roseline palpiter sous mes doigts mais je n'ose pas parler. Le silence de la plaine, la gravité de la nuit m'intimident... Nos moindres paroles ne semblent-elles pas s'inscrire dans le velours de l'ombre en lettres précieuses et durables...

Enfin j'essuyai ses larmes et, longuement, doucement, je tâchai de la raisonner. Mais de redressant tout à coup, Rose s'écria :

- Je ne vous comprends pas, je ne vous comprends plus! ce que vous dites là, c'est encore du silence j'attends en vain votre jugement! vous avez, vous devez avoir une opinion sur ce que j'ai fait. Si j'ai hésité longtemps à vous avouer ma faute c'est que je pressentais votre blâme, et maintenant, je vous sens si lointaine... Je vous en supplie, jugez-moi, grondez-moi pour mieux me pardonner ensuite.

Je ne sais pourquoi cette insistance aveugle me blessa. Jusqu'ici j'étais restée calme, mais ses paroles firent jaillir tout à coup du fond de mon être, la voix de l'instinct, celle que j'avais tenté de réduire, par discipline et sans presque m'en rendre compte...

Ah! cette voix éclatante et trop sûre d'elle-même, il me parut qu'elle déchirait la nuit, qu'elle raillait mon cœur et ma douce raison! Je crus voir se briser et voler en éclats tous mes rêves de bonté d'expérience et d'indulgence! Je n'en compris jamais si bien la fragilité. Toute ma colère s'augmenta de ce qu'elle s'embarrassait dans les débris de ma sagesse!...

Je posai mes deux mains sur les épaules de Rose et, près de son visage que mes yeux ne distinguaient pas, je m'écriai :

- Pourquoi, pourquoi réveilles-tu mon instinct, mes nerfs, toutes ces choses qui ne devraient jamais intervenir dans nos jugements, et par-dessus lesquelles il nous faut tâcher de voir pour comprendre un peu les gestes des autres ? Tu appelles du silence les paroles de ma raison et tu veux être jugée par une force inconsciente et aveugle! Mais cette force imbécile condamne sans rémission toutes les fautes qui se commettent en son nom! Cette force qui me fait trembler d'émotion en ce moment, te dira que tu ne pouvais rien faire de pire, tu entends, rien, rien ! et elle t'accablera de reproches. Car, ce n'est pas ton acte qui me révolte, c'est ton indifférence, ta mollesse, ta lâcheté !...

« Tu t'es donnée sans savoir pourquoi ! Tu n'as pas livré ton corps pour

la joie de la chair qui nous fait plus belles et qui nous rend meilleures! Tu n'as pas livré ton corps parce que l'amour gonflait ton cœur! Tu ne l'as pas sacrifié à une idée.... fût-elle basse, vile, je l'aurais encore admise!... Non, tu t'es donnée sans savoir pourquoi. Tu as obéi à la volonté du premier venu, comme la plus naïve et la plus docile des épouses obéit aux lois et aux habitudes reçues... sans savoir pourquoi! Ah! Rose! Rose! Je voulais t'aider à devenir un être libre et ferme. Quel caractère m'apportes-tu et quelle pauvre nature! Je lui demandais, pourtant bien peu à ta nature! je souhaitais qu'elle fût entre mes doigts une matière souple et forte. Je voulais tenter de la modeler, de l'affiner et de l'élever...

Des larmes étranglaient mes paroles. En cette minute la déception me parut complète, irrémédiable. Cependant, pour ne point l'attrister, je murmurai :

- Ne te méprends point, ma pauvre Rose, je ne veux pas dire que tu t'es salie en te donnant à cet homme. Ceci m'importerait peu d'ailleurs, car si les plus belles formes devaient naître de la boue des ruisseaux, tu me verrais y plonger les deux mains sans répugnance. Non, c'est ta faiblesse qui me désole, et j'ai simplement comparé ta nature à une matière inconsistante et impossible à modeler.

Rose gémit et soupira :

- Pour vous plaire, j'aurai tous les courages... ne m'abandonnez pas!... aimez-moi encore!...

Je devinai son corps affalé par terre, sa tête contre le sol, et la masse plus claire de sa chevelure me fit souvenir de sa chère beauté.

Je m'apaisai. Le bien-être d'avoir tout dit allégea mon cœur et fit circuler en moi, comme un ruisseau frais, une indulgence plus humaine que celle qui m'avait tout d'abord animée. M'inclinant vers Rose, je pensai que la raison pèse lourd sur une poitrine de femme et qu'il est bon de l'écarter parfois. Je tâchai de la rassurer à travers mes baisers.

- Je m'irrite, je m'inquiète à tort, pardonne-moi! Je crois que ta nature ne sera jamais active et forte, mais ta conscience développée ne te permettra plus de nouvelles faiblesses... d'ailleurs nous n'avons pas beaucoup à lui donner et les événements s'écartent d'eux-mêmes Ta vie pourra être douce, passive, et cependant utile et bonne. SI je suis déçue, c'est de ma faute, je suis toujours enfant, et je m'enthousiasme sur la foi d'un sourire, d'une ligne pure ou d'un beau profil. Je ne devais pas chercher en toi ce qui n'était qu'en mon imagination...

- Alors, vous ne m'en voulez plus ?

- Oh! pourquoi t'en voudrais-je ?

Tendrement je l'embrassai. Pauvre petite, elle avait donc souffert par l'amour! Je la plaignais, et cependant le bonheur de la connaître un peu mieux effaçait ma pitié. Tout se hâte au fond de ceux qui cherchent sur la terre, incroyables au ciel, le commencement, le milieu et la fin de la vie. Et ils arrivent à préférer aux plus grandes joies celles qui favorisent leur clairvoyance et leur juste compréhension.

Et cherchant à m'expliquer :

– On dirait qu'il vient un moment où nous jugeons, comme regarde le voyageur qui se trouve au sommet d'une tour. Toutes les différences viennent s'épouser dans son regard. IL se tourne lentement, et il voit d'un côté la forêt, de l'autre la mer, à ses pieds la ville, le monde, le bruit, un peu plus loin, la douceur et la paix des prairies, puis, sur sa tête, l'indifférence infinie des cieus... Et, comme lui, nous sommes tout entiers dans ce que nous découvrons, et nous ne voyons plus la tour où nous avons monté, nous ne sentons plus sur quoi nos pieds s'appuient, et nous ne sommes plus rien, rien qu'une lumière pensante qui se pose sur la vie.

Nous étions étendues dans le trèfle encore tiède de la chaleur du jour, les bras enlacés et les chevelures mêlées. Ma joue rafraîchissait la sienne toute brûlante de pleurs, et la paix sombre du ciel nous pénétrait. Nous jouissions toutes deux du bonheur spécial qui suit les aveux pénibles, un bonheur fait de sécurité, une joie qui semble vouloir s'étendre au-dessus de nous pour nous préserver un peu.

– Ma chérie, garde éternellement le goût du bien-être que tu ressens à présent! QU'il te devienne impossible de t'en passer à l'avenir. Recherche-le, exige-le intérieurement des étrangers mêmes que tu approcheras. Le mensonge détruit la saveur et la couleur des femmes, il les décolore et les rend uniformément médiocres. Aie toujours la hardiesse d'être vraie. Entre deux personnes qui se voient pour la première fois, une sorte de combat se livre sourdement. Rappelle-toi que, comme femme, tu as toujours le choix des armes, et choisis toujours la sincérité. Tu y gagneras l'audace et la force très grande qui naît de l'harmonie, du juste accord de notre forme, de notre pensée et de nos paroles. Je ne te dis pas qu'avec cette arme tu vaincras ! non, mais je t'affirme qu'après la défaite, contrairement à la loi, tu te sentiras plus puissante et plus hautaine.

Une étoile parut, un frémissement passa dans les arbres voisins et courut sur toute la terre. La nuit se levait.

J'étais à l'aise près de ma compagne, nos cœurs se retrouvaient unis. Cette aventure d'amour, quoique bien mal amoureuse, la rapprochait de moi.

– Je ne sais quelle voie tu choisiras, ma Rose, mais nous avons tous deux chemins pour atteindre au but que nous nous proposons : être ou paraître. Les vrais amants de la vie choisiront toujours le premier. Ils arriveront plus tard... ils n'arriveront peut-être jamais... Mais, au fait, que signifie ce mot-là ?

Rose reprit aussitôt :

– Cependant, pourquoi voulez-vous avoir un but si ce n'est pour y arriver ?

La logique positive de la jeune fille m'amusa, et nos rires mêlés s'enfuirent très loin dans la plaine...

– Rose, un but moral n'est-il pas tout entier dans le moyen que nous employons pour aller vers lui ? C'est une lumière que nous projetons

volontairement devant nos pas. Nous ne pouvons ni la perdre ni l'atteindre, puisqu'elle se déplace avec nous. Elle grandit, s'amointrit, ou se renouvelle, suivant l'évolution de nos forces et de notre vie.

Nous nous étions levées et, lentement, tout en causant, nous suivions le sentier qui longe le verger.

– Vous ne pouvez pas, dit Rose, me définir à peu près votre but celui dont vous parlez ?

J'hésitai un instant, et presque malgré moi, je murmurai :

– Connaître un peu plus... voir un peu plus loin... comprendre un peu mieux...

Rose reprit d'une voix songeuse et appliquée :

– Connaître un peu plus... voir un peu...

Mais je l'interrompis en riant, car ces mots dans nos âmes jeunes sonnaient trop gravement.

La barrière du verger se referma entre nous ; je m'éloignais quand la jeune fille m'appela :

– Embrassez-moi encore...

En courant je revins sur mes pas. Elle se penchait par-dessus la haie et je distinguais à peine son visage. Alors, sans le vouloir comme deux fleurs se rencontrent, nos bouches se joignirent.

Dans l'air immobile, j'entendis longtemps son pas lourd.

## XI

Le lendemain, Rose fut près de moi dès le matin.

– Je n'ai pas dormi, me dit-elle, j'avais hâte de vous parler sans larmes et sans honte. S'il est une erreur de ma part, je l'ai bien expiée, je l'ai usée. Il ne m'en restait plus qu'un triste souvenir, et maintenant que je l'ai considéré avec vous, il est effacé complètement.

Je la regarde. Son attitude me plaît. Le pas ferme, les joues pâles, les yeux fiévreux, elle vit avec plus d'ardeur que de coutume. Elle continue d'une voix animée :

– Vous m'avez dit une fois : « Ceux qui croient à une autre vie semblent balayer leurs fautes et leurs remords jusqu'aux portes de l'Eternité ! Pour nous qui ne possédons point cette illusion, tout est différent; nous ne remettons pas à plus tard le compte de nos fautes. Nous savons reconnaître leurs conséquences, et c'est là notre expiation... » Puis vous avez ajouté orgueilleusement : « Il est lâche de l'attendre d'un autre, fût-ce même de Dieu! »

Nous marchons dans le verger. La rosée incline l'herbe haute et l'enrichit dans le soleil de mille perles scintillantes. En passant près d'un arbre chargé de pommes, Rose attire une branche vers elle, et sans cueillir le fruit, elle mord dedans. Je regarde les lèvres fraîches qui s'entr'ouvrent et les dents pures qui croquent et disparaissent dans la chair juteuse. Une seconde la bouche rouge, molle et mouillée, s'arrondit sur le fruit, et il me semble répondre à sa beauté en interrogeant Rose sur ses pauvres amours...

– Alors, ma Rose, dans les bras de ton amant, tu n'as pas connu vraiment un seul instant de joie ?

– Non.

– Il était jeune pourtant, et assez beau, n'est-ce pas ?

Pensive, elle courbe la tête.

– Tu te souviens de ses étreintes, de ses baisers ?

La jeune fille parut étonnée et répondit en hésitant :

– Il y a déjà cinq ans, je ne me rappelle plus...

Surprise à mon tour, je la regardai... Comment, elle ne se souvenait pas! Elle avait pu oublier cela! Sa bouche n'avait point gardé l'empreinte du premier baiser !

Mes yeux se fermèrent, et du fond de ma vie une minute ancienne se leva, un de ces souvenirs, comme il y en a au cœur des femmes, si fidèles, si vivants, qu'il n'y manque pas une odeur, un son, une ligne, un mot, un geste ni un regard !

J'avais douze ans et lui en avait quinze. C'était au bord de la mer. Nos parents causaient à quelques pas de nous, mais le jour tombait et une cabine de pêcheur nous dérobaux yeux. Il se pencha vers moi et nos lèvres s'unirent dans un baiser simple, simple comme une fleur aux pétales clos, car nous étions tous deux ignorants...

Je vois encore la couleur et la forme des nuages qui fuyaient à l'horizon. Je respire les souffles mêlés de la mer et de sa bouche d'enfant. Je retrouve

mon âme de petite fille inquiète, ravie et frémissante... Un matelot chantait au loin et les mouettes qui tourbillonnaient entre le ciel et la mer semblaient retenir sur leurs ailes blanches les derniers rayons du jour.

Ah! je la sais par cœur et pour jamais, la bouche du jeune garçon, un peu forte gourmande et volontaire! Nous avons recommencé plusieurs fois, sans même songer que, dans ce jeu comme dans tous les jeux, il y avait peut-être des progrès à faire...

Puis après... après... je ne sais plus rien de lui... C'est un autre souvenir, dans d'autres lieux et à un autre âge... Et puis un autre encore...

Ne dirait-on pas que dans nos vies de femmes plus ou moins heureuses, dans nos routes plus ou moins faciles à parcourir, les sensations d'amour soient comme des arches illuminées et enguirlandées qui marquent les différentes étapes de notre accomplissement ? Nous allons vers elles. Nous les traversons avec des espérances, des sourires ou des peines. Mais quoiqu'elles puissent être, nous en sortons embellies et meilleures. Que serions-nous sans cela, sans l'amour? L'amour que l'on réproche, que nous devons cacher et dont il nous faut rougir ! L'amour qui sollicite à la fois notre force et notre faiblesse, notre patience et notre ardeur, notre passion et notre raison ! L'amour qui met en mouvement nos facultés les plus hautes et nos instincts les plus bas, qui fait connaître à chacune, par sa manière de le vivre sa puissance et sa pauvreté !... Aussi comment ne pas sourire de la vertu des chastes, et que dire de la sagesse d'une vierge ?...

En cette minute, je vécus mes joies à travers les baisers de l'enfance et de l'adolescence. Je parcourus ma route, et les arches de lumière grandirent et se pressèrent dans ma mémoire, toujours plus enguirlandées et plus claires, jusqu'aux jours actuels, jusqu'au bonheur voulu et trouvé, établi et gardé.

Ma pensée revient à Rose qui s'est assise au pied de l'arbre, et je m'étends près d'elle.

Un troupeau de vaches fait irruption dans le verger. Brunnes et blanches, elles courent lourdement entre les pommiers; l'œil résigné, l'allure passive, elles vont à la besogne, chassées par un enfant qui les dirige vers l'herbe haute.

Aussitôt une odeur d'étable arrive jusqu'à nous et l'on entend dans le silence un bruit de mâchoires qui se hâtent...

- Ma chérie, toi qui as vécu dans la nature, tu devrais avoir sur l'amour des idées plus saines, plus justes que celles des autres femmes, tandis que les miennes sont plutôt déformées par la culture des nerfs et des sentiments... Si par exemple tu m'avais répondu hier : « Je me suis donnée parce que c'est naturel, » tu aurais dominé ma pauvre raison de toute la hauteur d'une vérité essentielle.

Sans bien me comprendre, la jeune fille sourit à mon sourire, et nous restons silencieuses, nos yeux regardent sans voir, et nos mains abandonnées traînent dans l'herbe humide. Nous entendons, sans l'écouter,

la voix des colombes voluptueusement rauque, susurrante et grasse ; dans l'air frais du matin, parmi les feuilles, les fleurs et les branches, c'est une petite joie qui roule, se déroule, s'accroche et roule encore, perpétuellement et sans fatigue.

Rose murmure :

- Pourquoi me dites-vous toujours que je ne pourrai m'améliorer sans amour? Cela m'afflige, j'aurais voulu n'avoir au monde que votre affection; hier soir, par dessus la haie vous m'avez embrassée si tendrement.

- Ce n'est pas la même chose, ma Rose. Certes il n'est rien de plus harmonieux et de plus pur que le baiser qui joint les lèvres de deux amies. Cependant le baiser d'amour ne lui ressemble pas; celui-là n'est point seulement dans ce qu'il est, mais dans ce qu'il promet, et c'est un délice qui parfois résonne dans notre vie tout entière... Il faudra que tu aimes pour comprendre.

La jeune fille croise ses deux bras autour de ma taille comme pour se nouer à moi :

- Mais comment voulez-vous, dit-elle, que j'aime quelqu'un qui ne sera pas vous? ne m'avez-vous pas donné le bonheur ? Quand je suis là, je crois vivre un conte de fée...

Malgré le contentement que me donnaient ses paroles, je m'efforçai de les combattre.

Le caractère d'une femme qui voudrait être équitable, est rempli(e) de ces petites contradictions. Elle voit sa raison d'autant plus forte que son cœur est satisfait, et celui-ci presque toujours s'anime à l'encontre de celle-là. Si ma Rose n'avait point protesté, j'aurais parlé par devoir, sans foi et sans ardeur; mais j'eus l'impression que ses paroles charmantes venaient augmenter la chaleur de celles que je devais prononcer, au bénéfice d'un bonheur étranger au mien.

Elle appuie son visage contre ma poitrine et, mes doigts se jouent en ses cheveux clairs, ses cheveux délivrés, qui maintenant ondulent joyeusement, et la couronnent d'un frisson d'or et d'ambre.

- Non, répondis-je, il faut que tu aimes pour te développer et t'épanouir. Nos existences de femmes sont comme les jours d'été, la sagesse nous ordonne d'une suivre l'évolution. Après l'attente du matin, il nous faut l'éclat et l'ivresse de midi. Puisque tu n'as pas connu la volupté, tu es encore vierge; à ton âge n'est-ce point inutile et misérable? N'est-il pas juste de vouloir et même de forcer l'amour? Celles qui l'attendent et se résignent me semblent si coupables!

« La vie m'a toujours paru se diviser en deux parties : la recherche et l'amour. Tant que nous ne sommes point dans la seconde, restons dans la première; cherchons opiniâtrement, follement, cruellement s'il le faut, soyons inlassables et impitoyables. Il n'est point d'obstacles à qui veut fermement. Que chacune de nous cherche à sa manière, selon ses forces, ses moyens et son audace, à travers tous les dangers et toutes les peines. Quand nous avons enfin trouvé l'amour, ou plutôt « notre amour », allons vers lui sans crainte, sans fausse pudeur, et si nous sommes aimées ne

laissons pas mendier alors ce que nous pouvons généreusement offrir... Ne laissons jamais dérober ce qu'il nous appartient de donner!...

Un fil de la vierge se détache d'une branche et vient doucement enlacer nos visages...

Comme la vie est délicieuse en cet instant! Quel air de fête, quel bourdonnement heureux emplit l'atmosphère! Une vapeur irisée danse sur la plaine, les colombes insatiables répètent leur petite joie. Autour de nous, ça et là, une herbe fine tremble du poids léger d'un papillon. Mais tout n'est-il point aimable aux yeux d'une femme qui parle d'amour? On dirait alors que du bonheur précède ses regards et se pose sur les choses.

Rose attentive et curieuse m'interrogea :

- Mais vous, qu'avez-vous fait?

- Pour moi, lui dis-je, quand je sus qu'il m'aimait également j'allai dans son pays le retrouver... Je « nous » vois encore marchant dans une prairie tout illuminée de fleurs. A l'horizon le ciel bleu se mêlait à la mer, et derrière nous s'effaçaient peu à peu, les toits rouges, les clochers et les petites maisons blanches d'un village hollandais. Il me donnait le bras, et par le mouvement de ma hanche sur laquelle il s'appuyait un peu, je me plaisais à lui faire sentir l'allégresse de ma vie. Alors il me dit : « Tu marches comme une reine attendue ». Et j'appris par là qu'il m'attendait encore, quoique je fusse à son côté, et ses paroles me firent comprendre soudain quel royaume heureux j'avais à lui offrir !...

- Vous avez cherché longtemps avant d'arriver à ce jour?

- Non, dès que je fus libre, je rencontrai le bonheur après quelques mois de peines ; mais vois-tu, chérie, j'aurais été à l'autre bout du monde pour trouver mon amour! Je n'eus pas besoin d'aller si loin, et cela me porte à croire que, dans la recherche, il nous faut être attentives encore plus qu'actives!

Roseline murmura, songeuse :

- Les hommes prétendent qu'une période d'expériences amoureuse leur est indispensable...

La révolte souleva mon cœur. Me dégageant de l'étreinte de Rose, je bondis en face d'elle.

- Mais n'est-ce pas de même pour nous, Rose! et peut-on exiger qu'une femme attache son existence entière au premier sourire, au premier regard, au premier mot qui la touche! Le mariage est une loterie, disent les gens raisonnables! Par quelle aberration parviennent-ils à admettre que toute l'existence d'un être soit volontairement soumise au hasard? Aucune d'entre nous d'ailleurs ne se plierait à une telle déchéance, si la femme n'était en général d'une ignorance absolue!... Et c'est pourquoi beaucoup, trop clairvoyantes pour se soumettre à une loi ridicule, pas assez audacieuses pour l'enfreindre, meurent sans avoir connu le goût et la bonté de la vie. Ah! quelle injustice! La jeunesse n'est-elle point assez brève ? le cercle où se meut notre pauvre intelligence pas assez borné ? Et faut-il encore nous enchaîner à des principes illusoire, qui font mentir la nature même, qui défigurent la bonté, avilissent la merveille sainte du baiser et

l'innocence de la chair !

A quelques pas de Rose, debout contre un arbre, j'arrachais d'une main nerveuse les feuilles qui se trouvaient à ma portée. Le ciel bleu me semblait hypocrite, la grâce des fleurs ironique et sournoise. Je repris avec conviction :

- Il est juste que la femme fasse des expériences, il est juste qu'elle connaisse les hommes pour juger ce qui lui convient... C'est en se heurtant sans cesse à des êtres dissemblables qu'elle prendra la notion de ce que doit être son semblable !... Oh! Je sais qu'une loi naturelle se refuse à cette morale, et c'est pourquoi je ne crois pas que la femme se doive donner tant qu'elle n'est point certaine de son choix. Ses expériences seront incomplètes, les sens n'y auront que peu ou pas de part, mais ne faut-il pas nous accommoder à l'inévitable ? Elle sera déjà bien éclairée, celle qui vivra sans souci de l'opinion, librement, dans la société de l'homme, en l'étudiant, en l'observant, et quelquefois même en l'aimant !

Rose m'écoutait sans un mot ni un geste; seuls par instant ses grands cils bruns un peu dorés à la pointe, se levaient, palpitaient et se reposaient sagement sur ses joues fraîches. Mais le souvenir de sa défaillance lui suggéra une objection, et elle dit :

- Ne croyez vous pas difficile pour la femme ce que vous proposez là ?

Oui, difficile, et même impossible à beaucoup d'entre nous! Par faiblesse d'amour-propre, par sensualité ou pitié, elles s'abandonnent à un acte que leur raison n'approuve pas, et se réveillent malheureuses, quelquefois pour toujours... C'est difficile, car celle qui résiste paraît aux yeux de l'homme une sorte de monstre, abominable et détestable. Ah! il n'admet pas qu'on l'abandonne avant la possession! Parce que nous lui avons fait la grâce de nos lèvres, il faut lui faire le don de notre vie! Parce que nous avons consenti à certaines joies, il faut pour lui en donner de plus grandes, sacrifier notre avenir !...

« Bien plus l'homme dit ici que la femme en se livrant à ces expériences obéit à un calcul odieux.... Un calcul, alors qu'une telle conduite est remplie de périls et d'amertumes! alors qu'elle exige de nous avant tout le mépris absolu d'un monde dont presque toutes sont esclaves ! alors qu'elle nous expose et nous éprouve, augmente le nombre de nos ennemis, et multiplie ainsi les obstacles sur nos pas!... Non, la femme ne calcule point qui, de bonne foi, se jette dans l'aventure au risque de s'y perdre, approche de l'homme, croit le reconnaître et en espère l'amour. Elle subit le désir et ne résiste point à son cœur mais sa raison veille! Elle ne se donnera que si tout ce qu'elle apprend confirme son attente, elle se donnera si elle croit vraiment que leur bonheur à tous deux en dépend, et c'est dans le combat qui se livre qu'elle peut nettement juger de la qualité de leur amour. Elle est à la fois juge et combattant. Elle se laisse entraîner pour mieux connaître, et ce n'est point sans chagrin, ce n'est point sans amour qu'à la dernière heure, s'il le faut, elle se refusera.

Rose m'interrompit :

- Si elle aime, si elle souffre, pourquoi se refuse-t-elle ?

– Il y a mille degrés en amour, et une femme de cœur souffre toujours de faire souffrir!

Je regardais un instant dans ma pensée et, comme si elle parlait à reculons, je repris lentement :

– Le devoir est quelquefois de faire souffrir; l'instinct de l'homme est plus ou moins aveuglé par le désir ; toujours, sournoisement ou brutalement, il propose. C'est à nous de disposer. Nous sommes toutes puissantes. De notre volonté naîtra la paix ou le désaccord. Lui, n'est pas apte à choisir aussi bien que nous, puisqu'il n'a point les mêmes raisons de souhaiter la bonne entente après la passion et la sécurité par delà l'ivresse. Si nous devons être un jour la mère de l'enfant, ne sommes-nous point d'abord celle de l'amour ? Ne sommes-nous point à la fois le berceau et le tabernacle du Dieu ? Dans un couple heureux l'amour n'est-il pas à l'image de la femme bien plus qu'à celle de l'homme? L'homme a mille choses qui l'entraînent et le retiennent ailleurs, son caractère est généralement plus large et moins attentif que le nôtre... C'est en elle que repose l'amour, sa nature sensible l'incline à une science plus grande en l'art d'aimer et la minutie de son cœur peut la rendre parfaite aux yeux de l'amant quand elle ne la fait point exclusive...

Frappée par mon dernier mot, la jeune fille s'écria :

– Comment ! selon vous, l'amour ne doit pas être exclusif !...

Et plus bas, elle ajouta :

– N'êtes vous pas fidèle ?

– On ne songe même pas à être fidèle, tant que l'on aime. On rougirait d'offrir à l'amour le froid hommage de la fidélité, c'est un mot vide de sens au regard d'un sentiment véritable... La fidélité est en celui-ci comme une chaîne qui disparaît sous les fleurs. Si elle nous est visible un jour, c'est que les fleurs sont fanées.

Je m'agenouille près d'elle et, la serrant dans mes bras, je l'embrasse tendrement. Dans la pureté du jour l'église du village égrène l'Angelus avec des sonorités d'or. Le soleil inonde le jardin. Au-dessus de la grille blanche qui les entoure, les soucis, les phlox, les jasmins, les scabieuses et les altéas se pressent vers la lumière. Tous les cœurs avides sont orientés vers elle.

– Vois, ma Roseline : de même que le grand soleil éclate au-dessus des parterres et gouverne le peuple des fleurs, l'amour dans notre vie de femme doit être roi! Il règne et ne dépend que de lui seul... Mais, repris-je en riant, si nous l'admettons roi, ne le faisons point tyran. Ah! je me demande quelle transformation misérable le pauvre amour a dû subir à travers les âges et les hommes, pour que nous soyons arrivés à l'altérer par le plus égoïste des sentiments humains, celui de propriété... Nous devons, au contraire, garder réciproquement le respect de la vie qui accompagne la nôtre, et ne jamais vouloir la restreindre.

Un silence, et Rose, le visage appuyé contre ma joue, murmure tout bas:

– Vous n'êtes pas jalouse ?

Je me sentis rougir et souhaitai de ne point répondre. Mais hélas! ne

saurait-elle pas discerner peu à peu toutes les petites misères que dérobent ma pauvre discipline et ma faible volonté? J'essayai de les révéler toutes en un seul mot.

- Sache bien, Rose, que c'est en moi en moi seule, que j'étudie les femmes qui je ne veux pas être!

J'observe ma grande fille tandis qu'elle me parle. Belle et fruste dans sa camisole de coton, sa jupe de toile bleue et ses sabots, elle ne crie plus, elle s'exprime mieux, et ses gestes adoucis gardent une sauvagerie qui n'est point sans attrait. Des rayons de lumière passent au travers des branches et mettent ça et là sur son visage et son corps des taches claires et remuantes. J'aime toujours à suivre les lignes de sa beauté, mais aujourd'hui un peu d'angoisse arrête ses yeux sur la courbe du menton et l'ensemble du profil. Celui-ci est beau, mais indécis, celle-là est charmante mais si dénuée de fermeté !...

Rose sera-t-elle de celles qui s'achèvent par l'amour? qui s'élèvent en l'élevant? qui se maîtrisent et s'augmentent pour mieux le diriger?

L'amour est la grande épreuve où se comptent et se pèsent nos valeurs. Par la folie naïve des corps, l'âme orgueilleuse a connu ses limites, et la raison s'est inclinée sous le baiser comme une fleur sous un soleil trop brûlant. Toute femme a connu l'adorable volupté de s'oublier, de s'anéantir au point que rien autre en cet instant ne lui parut désirable... Elle a entendu la voix charmeuse qui lui conseille d'abandonner toute fierté, toute ambition, toute existence personnelle ; de n'être plus enfin qu'une petite chose heureuse sous un ciel sombre et splendide que chaque minute de félicité semble orner d'une nouvelle étoile !

Où la faible succombe, la forte ne se perd jamais. Elle s'élève d'autant plus qu'elle est tombée plus bas. De chacun de ses égarements elle revient mieux adaptée à la vie. Elle est plus résistante, car elle a su fléchir et plier sans rompre; plus indulgente puisqu'elle s'est vue enveloppée de faiblesses et environnée de désirs. Elle sait à quel fragile ressort elle doit sa force, mais aussi combien cette force est nécessaire à son bonheur. Elle a compris le véritable amour qui veut que les chairs se mêlent d'autant mieux que les deux volontés se perdent moins.

Elle a compris surtout que pour contenir, glorifier et garder l'amour, il nous faut toute l'énergie de nos deux consciences et toute la bonté de notre dissemblance!

Rose ne disait rien.

J'étais couchée sur l'herbe, les bras en croix, les yeux dans le ciel, et la brise faisait jouer mes cheveux sur mes lèvres. Longtemps encore ma pensée erra parmi les meilleurs choses de la terre.

## XII

Il fait aujourd'hui un vrai temps d'automne, sombre et mal éveillé. Sous les nuages lourds, las et bas, l'herbe est plus verte et les chemins plus clairs. La lumière semble monter au ciel au lieu d'en descendre.

Je viens de me promener une heure dans le potager où toutes les plantes sont couchées par le vent et la pluie, où les feuillages d'asperges traînent dans les allées avec des airs de chevelures emmêlées, où les choux, en revanche, larges et bien assis, réjouissent la vue par leur assurance bourgeoise et prospère. Je les ai regardés longtemps et j'ai cru retrouver, dans leur cœur si soigneusement enroulé, l'illusion de mes yeux d'enfant, à l'époque où ils croyaient y voir un mystère...

Quel étonnement nous éprouvons toutes les fois que, par hasard, un de nos sens est frappé comme il le fut dans l'enfance ! On contemple à la fois le même objet dans le présent et dans le passé, et entre ces deux points identiques et pourtant différents à nos yeux, la mémoire voudrait tendre un fil qui l'aiderait à suivre les mille transformations intermédiaires qui nous conduisent du faux au vrai, de l'étrange au simple, du rêve au réel. Nous trouverions là, sans doute, en l'histoire subtile de nos sensations et de manières diverses dont nous les accueillîmes, la formation lente de notre caractère, la marche touchante de notre petite connaissance, tous les fragiles éléments de notre vie personnelle, enfin la matière souple et docile de nos joies et de nos peines...

Je songe à la petite fille que je fus ; mais entre elle et moi une longue théorie d'enfants, de fillettes et de femmes s'interpose. Et je ne puis que répéter intérieurement :

– Combien nous perdons vite nos traces !...

Je souris à mon propre souvenir comme on sourit à l'enfant inconnu qui nous frôle en passant, et je me quitte pour revenir à ma Rose...

Elle m'est une source perpétuelle de contentements. Mes rêves s'exaltent d'avoir trouvé ici, à deux pas de moi, tant de vertu cachée et je m'étonne du plaisir sans cesse renouvelé que je lui dois.

Chez certaines natures prédisposées au bonheur, les étonnements heureux se prolongent et se renouvellent constamment, et c'est peut-être un des naïfs secrets de la raison. N'y a-t-il pas mille façons d'interpréter un sentiment, comme il y a mille manières de considérer un objet ? Notre pensée l'observe chaque jour sous un aspect différent, elle le tourne, le retourne, le voit de haut, de bas, de près, de loin, elle se plaît à le mettre en valeur et à le bien éclairer. La raison chez la femme, et surtout chez la femme artiste, n'est point sans une harmonie secrète de couleurs, de lignes et de proportions. Il y entre même une part de recherche, et les caprices de son âme ne sont bien souvent qu'une ondulation coquette de sa volonté. Son esprit, toujours enclin à revêtir de formes les plus délicates de ses sensations, lui fait trouver dans la sagesse, la grâce et la souplesse qu'elle aime en ses vêtements. Elle veut ses bonheurs voyants et colorés pour

réjouir la vue de ceux qui l'entourent, et, pour ne la point attrister, rend effacées, pâles et grises les amertumes de son cœur. De se croire meilleur, elle se paraît plus jolie, et il lui semble en interrogeant son miroir répondre à sa destinée. Les ondes légères de sa chevelure lui enseignent la volonté fragile de sa vie. Elle apprend à récompenser elle-même la bonté de son cœur en couronnant son front de ses bras nus, et quand elle voit s'enrouler autour de son corps les longs plis de sa robe, reconnaît ici la courbe sinueuse, lente, mais certaine de sa force féminine.

Je me souviens d'avoir assisté une fois à la rencontre de deux jeunes femmes qui me donnèrent une preuve charmante du penchant naturel que nous avons à matérialiser nos sentiments et nos idées.

Elles étaient de races différentes et chacune ignorait le langage de l'autre. Toutes deux expansives et sensibles, d'esprit chercheur, de nature artiste, dès qu'elles se retrouvèrent parmi la foule ennuyée d'une réunion mondaine, elles s'assirent l'une près de l'autre un peu à l'écart et à l'aide de quelques mots usuels, par la physionomie, l'intonation de la voix, mais surtout par les gestes, elles parvinrent à s'expliquer à se connaître en quelques instants, mieux qu'on ne le fait souvent en plusieurs mois de relations.

Je m'intéressais à cet étrange entretien, à cette conversation sans phrases, mais si vivante, si expressive, à la fois puérile et profonde; car elles se voulaient montrer les plus intimes replis de leurs âmes et n'avaient pour les servir que peu de mots élémentaires. Combien elles étaient jolies! l'une blonde et vêtue de rouge, l'autre brune et habillée de blanc avec des camélias dans l'ombre de ses cheveux. Elles ne craignaient point d'être frivoles, et s'attardaient parfois à considérer l'illusion des mousselines et des dentelles qui paraient leurs corps.

La plus âgée avait déjà choisi son but, la plus jeune le cherchait encore; mai leur caractère était également mûr et leur raison bien affermie. Toutes deux amoureuses et la chair heureuse, elles tâchaient surtout de s'exprimer leurs goûts et leurs sentiments.

Pour se comprendre, elles usaient de mille moyens ingénus. Leurs visages mobiles s'interrogeaient de tout près avec l'audace inconsciente des enfants qui se voient pour la première fois. Elles se prenaient les mains, se regardaient, se déchiffraient. Parfois elles s'aidaient de tout ce qui les entourait, clartés, ombres, choses et gens. Je vis un moment la blonde saisir une coupe de Gallé qui se trouvait à la portée de sa main. Une minute, elle éleva son bras blanc devant la lumière, et l'objet précieux fut entre ses doigts comme un peu de brume figée où des pierreries semblaient mourir.

Je ne me souviens plus par quelles images enfantines et subtiles, elle sut faire voir à son amie tout son cœur sensible dans cette coupe délicate. Un peu plus tard, on fit de la musique, la brune chanta pendant que la blonde l'accompagnait au piano. A travers les sons et les harmonies j'entendis l'accord parfait de ces deux vies, qui pourtant s'ignoraient encore quelques heures plus tôt...

Ce fut pour moi une gracieuse leçon, une admirable preuve que les

âmes féminines pourraient s'aimer et se joindre plus aisément que celles des hommes, si elles le voulaient.

Et je regrettai une fois de plus la désolante méfiance qui nous sépare et nous désunit, alors que toutes nos faiblesses tressées pourraient être comme une couronne de force et d'amour au-dessus de la vie des hommes.

Par une pente naturelle de la pensée, Rose m'apparut en regard de ces deux fines créatures...

Rose n'est point sensible et n'est point artiste. Certes, en sortant de pension, elle jouait correctement du piano, et dessinait de même les natures mortes et les petits paysages par lesquels on enseigne aux jeunes âmes l'art et la beauté dans les limites permises. Mais elle ne soupçonna point qu'il pût y avoir autre chose. Elle ne vit rien au delà du moulin en ruines qu'elle traça docilement au fusain, et quand elle fit de la peinture, elle réunit vingt fois une orange, une pelote et des ciseaux sur le bord d'une fenêtre, sans voir aucune des merveilles qui lui proposait le jardin.

Plus tard, quand elle exécutait chaque dimanche au grand orgue « La prière du jeune savoyard » son âme paisible n'imagina point d'autres harmonies. Elle n'eut jamais, dans l'ombre du couvent, cette divine curiosité, cette bienheureuse indiscipline de l'enfant artiste, qui comprend d'abord la beauté en détestant obstinément la laideur qui l'entoure, et qui se tourne vers les belles choses comme les fleurs et les plantes se tournent du côté de la lumière.

Ah! ma pauvre Rose, comme je voudrais te voir vivre et palpiter davantage ! Dans l'attention que tu me prêtes, dans la foi absolue que tu m'accordes, mes moindres paroles prennent un sens précis qui m'engage à prolonger mes discours, mais combien j'en suis lasse au fond de mon cœur ! Ah! passons à autre chose, il est temps! ne nous endormons pas sous prétexte de sagesse, je ne veux plus te voir comme je t'ai voulue jusqu'ici, calmement assise en face de moi. C'est assez! c'est assez !... Je rêve de marcher au hasard avec toi dans les champs et les plaines, je rêve de te faire rire et pleurer, de sentir ton âme fraîche et sensible, comme tes joues. Je rêve d'émouvoir ton cœur et d'éveiller ton imagination. Longtemps nous irons à travers la campagne, nous verrons ensemble la lumière finir et l'ombre commencer, et, puisque tu m'aimes, il faudra bien que tu admires à mes côtés la bonne beauté de toutes ces choses!...

### XIII

Rose devait être libre le lendemain tout le jour. Nous convînmes qu'elle viendrait me prendre de grand mati dans la carriole de la ferme.

Nous partons à six heures. Au trot pesant du gros cheval les grelots sonnent gaiement, et nous rions des secousses qui nous jettent brutalement l'une contre l'autre. Nous traversons les villages, les villages heureux de la Normandie où tout semble témoigner de la richesse de la terre. Ils dorment encore, les rideaux blancs sont clos, et seuls, sur l'appui des fenêtres, les géraniums veillent de toutes leurs fleurs éclatantes. Une légère brume voile la campagne et donne aux choses une tiédeur de ton qui les fait plus caressantes à la vue. Le soleil se lève, et l'on voit trembler dans ses premiers rayons l'haleine de la terre.

Jamais encore nous ne sommes parties ensemble pour une longue journée; tout est nouveau dans ma nouvelle joie. Je regarde Rose à mon côté, je l'ai voulue humblement habillée de ses vêtements de paysanne, et je l'admire d'être ainsi à peine vêtue dans la fraîcheur du matin.

Nous suivons la longue côte qui domine le pays. Ca et là les petits villages flottent comme des îles de verdure au milieu des grandes plaines. Une double rangée de peupliers borde la route. Leurs feuilles jaunies papillotent et clapotent sous la brise. Les corbeaux se découpent durement sur le chemin clair. Et la brume, qui commence à se déchirer par places, laisse voir un ciel bleu foncé.

A l'air vif qui pénètre dans ma gorge et glace ma bouche, je m'aperçois du sourire qui erre sur mon visage, et de me voir heureuse mon plaisir augmente. Une femme se voit encore dans tout ce qu'elle regarde, et la vie lui est un perpétuel miroir. Dans notre mémoire bien souvent les fleurs d'un chapeau se mêlent à celles du chemin, et parfois la mousseline d'une robe enveloppe le souvenir de nos plus graves émotions.

Féminité divine et puérite, sage et folle! je ne me lasserai jamais d'en surprendre au fond de mon être les mouvements et les variations!... Combien elle m'intéresse en toutes ses nuances et dans toutes ses formes! Je la laisse jouer avec mon destin autant par raison que par amour, puisqu'on sait que rien ne saurait la réduire. Je l'adore en moi, je l'adore en bous toutes! Qu'elle nous épuise à des tâches au-dessus des forces humaines ou nous attarde uniquement aux délices d'être belle, qu'elle nous enchaîne à notre corps ou nous délivre de sa tyrannie, qu'elle orne la vie ou la donne, l'enrichisse ou la tue, elle éveille également ma curiosité. Toujours imprévue et changeante, elle flotte devant nos âmes de femmes, comme un voile de grâce, qui attire, qui unit, et qui pourtant sépare...

Le balancement régulier de la charrette berce ma songerie, et nous allons toujours, au milieu des plaines, des champs et des bois. Nous traversons un épais troupeau de moutons. Les dos ronds et chauds, les doux visages inquiets se bousculent et se pressent, tandis que les mille pelles grêles se mêlent et soulèvent des flots de poussière sur le bord de la route.

Les voix peureuses tremblotent dans l'espace et une âcre odeur nous enveloppe. Maintenant nous descendons vers la vallée. Dans les arbres apparaît le village : un bouquet de toits rouges et gris, des petits jardins étroits, et des blancheurs de linges qui se balancent dans la lumière. Puis, ce sont de grandes prairies vertes où courent des ruisseaux et reposent des vaches. Là, juste au centre, une usine déplie ses bâtiments noirs. C'est pour l'œil un ennui qui ne va point cependant jusqu'à la pensée... N'est-ce pas de l'action précise et volontaire au milieu de l'effort inconscient de la nature?

A ce moment Rose se tourne vers moi et je crois voir de la mélancolie en ses yeux.

- A quoi penses-tu ? lui dis-je.

- Je pense que je voudrais partir pour toujours et qu'il faudra rentrer ce soir !...

Je l'embrassai en riant.

- Allons, chérie, tâche de trouver la place de vivre et d'être heureuse dans l'espace infini de l'heure présente.

Nous arrivions au château où je devais la conduire.

Curieuses, de jolies femmes en peignoirs clairs nous attendaient sur le perron, tandis qu'à l'une des fenêtres du château des messieurs attirés par le bruit de notre voiture se penchaient pour voir la belle Rose. Ce ne fut qu'un cri d'admiration :

- Mais elle est superbe, cette fille !

Aussitôt descendue de la charrette, je poussai Rose vers les groupes, tout en l'encourageant à mi-voix ; mais brusquement projetée en avant, les pieds écartés, les bras ballants et les joues empourprées, elle s'abîma en de profonds et maladroits saluts...

On me fit la charité de ne point rire, et j'entraînai la jeune fille à travers les grandes salles fraîches et sonores, multipliées par les glaces et toutes peuplées de merveilles...

Par les immenses baies largement ouvertes, le soleil éclate et l'harmonie du vieux parc se mêle à celle des soies et des meubles antiques. Les feuilles tombées sèment de larmes d'or le vert sombre des pelouses. La rivière docile accueille en frissonnant la beauté fixe des cieux; des arbustes rares, des fleurs délicates mettent ça et là des bouquets et des couronnes joyeuses, et le sable vif des allées souligne encore la variété des couleurs... Sur la colline, en face, un bois jauni par l'automne semble doucement couché; la distance rapproche la cime des arbres... On dirait qu'une main géante s'y pourrait caresser, comme à une fauve fourrure. De chaque côté des hautes fenêtres, le satin écarlate des rideaux ruisselle à grands plis droits.

Que ce soit dans un palais ou dans une chaumière, dans un musée ou dans une chambre d'hôtel, notre attention n'est-elle pas toujours attirée par la fenêtre? SI peu qu'elle découvre, c'est encore de la clarté, de la vie au milieu de l'ennui admirable des objets rares, ou de l'indifférence des choses ordinaires. Les fenêtres, c'est toute l'indépendance, l'espérance et la force

des petites âmes encloses, et je crois que je les aime surtout de ce qu'elles furent les confidentes et les amies de mon premier âge. Petite fille paresseuse et raisonneuse, le front collé aux vitres et les mains croisées, mon enfance auprès d'elles fut l'image résignée de l'attente.

Bien souvent, elles m'apparaissaient, les fenêtres de la grande maison de province, les unes lumineuses, et toujours belles de la beauté du jardin sur lequel s'ouvrent gaiement leurs battants voilés de guipure, les autres un peu sombres, solitaires et comme attentives à la voix et au triste mensonge de l'église qu'elles encadrent...

Ma vie un instant détournée revint à son présent, et comme toujours elle se gonfla de l'allégresse qui monte à notre cœur, chaque fois que le hasard évoque un passé dont nous avons brisé les chaînes.

Plus légère et plus heureuse je continuai avec Roseline la promenade des galeries, des jardins et des serres.

Le déjeuner se passa bien. Rose, point gênée, évoquait dans ce milieu élégant une bergère d'opéra-comique, sa beauté transfigurant les plus simples vêtements. Un fichu de soie à fleurs vives entoure gracieusement son cou, sa chemisette et sa jupe sont fraîchement lavées et repassées, ses mains bien soignées, et ses cheveux harmonieusement noués. Elle apporte ici, dans la grande salle style empire, une note imprévue et charmante. Plus d'une fois, durant le repas, j'ai pu me féliciter de n'avoir point cédé au désir de la parer des mille riens absurdes et savants qui constituent actuellement nos robes modernes, car ses petites maladresses de gestes et de langage trouvaient une excuse en sa tenue de paysanne.

Cependant elle a répondu de manière intelligente aux questions qui lui furent posées sur les soins à donner aux bestiaux et sur la santé de la terre ; j'ai eu lieu d'en être fière. Son air grave et tranquille a généralement séduit... Si elle me chagrine et me déçoit bien souvent, n'est-ce point surtout par l'absence de certaines qualités dont sa beauté m'avait donné le mirage?

Avant de remonter en voiture, nous allons nous promener dans le village. Comme nous passons devant la boulangerie, un superbe garçon à demi-nu sort de la maison et s'arrête sur le seuil... La farine qui saupoudre les bras et le torse brun en adoucit le modelé d'une façon jolie. Le cou solide sur lequel semble presque petite une tête de jeune romain, le nez droit, les yeux longs et les tempes étroites, forment un ensemble rare en ce pays. Au moment où je le signalais à Rose, le jeune homme l'appela familièrement et la félicita de fréquenter le château. Je ne vis pas en elle un mouvement de sottise vanité, mais au contraire une grande simplicité dans le récit qu'elle fit de son déjeuner et de sa promenade. J'en éprouvai de la satisfaction et je le lui dis un peu plus tard quand nous fûmes remontées en charrette.

- Ce pauvre garçon craint tout ce qui peut m'éloigner de lui, me dit-elle, il doit être bien triste à présent, car depuis deux ans il me supplie de l'épouser...

Je l'interrogeai du regard, elle reprit :

– Je ne voulais pas... j'aimais mieux finir mes jours dans la misère que de languir éternellement derrière un comptoir; cependant son amour aurait peut-être vaincu ma résistance si je ne vous avais pas rencontrée.

Elle se pencha pour m'embrasser. Je lui rendis sa caresse, un peu troublée cependant comme toutes les fois que j'ai la preuve certaine de la déviation que j'imprime à son existence. En même temps je constatai qu'il y avait en cette nature un sentiment d'orgueil, alors que je l'en croyais totalement dépourvue. Je restai pensive, mais non étonnée. Nous finissons par avoir sur les gens et les choses des jugements si bien articulés qu'ils se peuvent constamment tourner et retourner sans jamais casser.

Cependant nous allions au trot paisible du cheval ; nous allions vers la mer, près de laquelle je voulais achever notre journée de vacances. La rivière bordée de saules accompagnait notre chemin, et tout au fond de la vallée nous apercevions déjà les blanches lueurs des falaises.

Bientôt nous traversons la petite ville ancienne où s'attardent encore quelques baigneurs. A l'auberge, tandis que nous laissons notre attelage, on s'amuse du couple un peu étrange que nous formons. Je ris de la figure des gens, mais Rose confuse m'entraîne en pressant le pas. Toutes les petites rues noires et tortueuses aboutissent à la mer. On la devine immense, infinie, au-delà des ruelles sombres qui s'entr'ouvrent sur elle. Devant un de ces fentes lumineuses et sous la voûte d'une porte arrondie, une vieille se tient immobile; elle est habillée comme les femmes du pays de Caux; la robe noire à gros plis autour de la taille, le tablier marron, et la coiffe blanche bien lisse et bien plate sur le front. Pauvre vieille existence desséchée, dont les traits semblent creusés durement dans du bois, elle est là, comme un point d'orgue sur l'accord parfait des choses! Je l'admire tout haut pour que les yeux de ma Rose en prennent leur part, et nous franchissons la voûte.

Nous voilà sur la plage ; le vent fouette nos jupes et maltraite mon chapeau bergère qui bat des ailes autour de mon visage. Pour goûter la mer de plus près, nous courons vers elle dans le grand air qui grise et qui emplit notre gorge. Là-bas, autour d'un affreux monument tout orné de drapeaux, quelques personnes sont groupées, c'est le casino.... Nous fuyons de l'autre côté. Sur le coin de sable que la mer découvre à marée basse, de jeunes garçons troublent la solitude, mais ils sont jolis de grâce neuve et nerveuse, avec des jambes fines, des gestes violents et une voix que l'on pourrait dire encore imberbe. Leurs jeux se découpent sur l'horizon pâle comme des paroles affirmatives dans un silence heureux.

Quand nous nous assîmes sur le galet, le soleil en face de nous était encore aveuglant et je pensai que lorsque mon regard pourrait en supporter l'éclat, il serait comme notre joie, tout près de sa fin...

Rose, encore animée par le déjeuner, rit et s'amuse de tout. A-t-elle enfin pressenti aujourd'hui, au contact de ces vies faciles et heureuses, la délivrance de la sienne ? De toutes les choses que nous avons regardées ensemble, qu'a-t-elle vu? L'épreuve à laquelle j'ai tenté de la soumettre en

cette journée fut-elle vaine? Pour aider ses impressions, je traçai devant ses yeux le contour des miennes, et ensuite je l'interrogeai.

Alors il me parut qu'en inclinant au-dessus de Rose ma pensée, je la voyais comme nous voyons notre image dans l'eau, avec des teintes plus vagues et des lignes indécises. La jeune fille ajoutait seulement de temps à autre une parole de bien-être, une réflexion personnelle, et c'était pour moi comme un petit rayon de soleil qui aurait joué directement sur l'eau et sur l'image à travers les feuilles et les branches...

Est-ce à dire que nous voyons ici un être de reflet, une âme tout en creux, dans laquelle s'insinue de façon naturelle le relief des autres âmes? Si elle paraît m'emprunter en ce moment la lumière et le sang, est-ce une raison pour qu'elle ne possède en elle seule ni sève ni soleil? Non, mille fois non! Certes je suis la mère de sa vraie vie, et elle doit pour ainsi dire passer par mon âme avant d'arriver à la sienne. Mais, unies en une seule pensée, nous sommes cependant deux natures distinctes, deux caractères bien différents. Il ne s'agit pas seulement d'une créature qui s'attache à une autre, mais d'un esprit qui s'éveille et se cherche, d'une éclosion tardive et soudaine. Rose ne veut point me copier. Honnêtement et studieusement elle m'épèle et me balbutie comme un langage nouveau, grâce à quoi elle pourra bientôt à son tour s'exprimer et sentir. Dans les instants où elle a l'air de me comprendre parfaitement et profondément, je lui dis parfois :

- Où était-elle jadis, celle qui me comprend si bien à présent ? que faisait-elle ? où vivait-elle ?....

Mais où sommes-nous tous avant le temps qui nous révèle à nous-mêmes? et que serait-il l'être qui n'aurait jamais subi aucune influence ni aucun contact, qui n'aurait jamais rien vu et rien senti? Tout nous vient du dehors, des personnes et des choses, mais peu à peu, et si insensiblement qu'il n'y a jamais une heure dans notre vie qui soit l'heure révélatrice. Cependant elle existe pour nous tous, éparpillée en minutes décisives et insaisissables tout au long de notre existence. Imaginons un instant que nous puissions les recueillir, les grouper et les remettre toutes entre les mains d'un seul être qui, en un seul geste, les répandrait autour de nous.... Le changement de notre caractère, de nos pensées, de nos sentiments, ne serait-il pas curieux ? n'aurions-nous pas l'air vraiment « possédés » par celui qui n'aurait été cependant que l'instrument d'une revanche naturelle de toutes nos forces immobilisées?

Remplie de ces pensées, je dis à Roseline :

- Ma chérie, dès que ta vie s'anime et s'exprime, je ne sais plus la distinguer, car elle se perd en la mienne... Je vais bientôt partir et je ne saurai de toi que ta beauté, ta détresse et la qualité de ton cœur.

Ses grands yeux simples en se levant sur les miens me dirent : « Cela ne suffit-il point? » et presque honteuse de mes doutes, je repris aussitôt:

- Tu viendras me rejoindre; quoi qu'il arrive, sois sûre que je ne t'abandonnerai pas.

D'un geste brusque elle jeta ses bras autour de moi, et nos regards attachés se troublèrent en même temps. Allait-elle me suivre enfin jusqu'au

fond de mon âme?

La chaleur de cette émotion nouvelle que j'ai tant souhaitée brûle mon cœur, et je sens deux larmes glacées, deux larmes de joie pure, suivre lentement la courbe de mes joues. Pour elle, dont la vie grossière a terni momentanément la sensibilité, elle ne sait pas encore pleurer d'être heureuse, et presque intimidée elle presse nerveusement sa poitrine de ses deux mains jointes, comme si elle craignait que les battements de sa joie ne la déchirassent.

Au bord des longs cils d'or je posai mes lèvres, je cueillis les chères larmes peureuses qui semblaient ignorer encore le chemin qu'il faut prendre, et, sous le voile de mes baisers, elles jaillirent sans crainte et sans pudeur.

Le soleil couchant n'était plus au ras du ciel et de la mer qu'un mince trait sanglant, et dans l'ombre qui montait de toutes parts les flots calmes chuchotaient mystérieusement.

Il fallait partir. Quand nous fûmes debout toutes deux, si fragiles et si peu de chose dans la grande plage déserte, un même élan de reconnaissance mêla nos cœurs, et je crus enfin que toute la nature, la mer, les prairies et les champs, avaient fait en l'âme de ma Rose leur œuvre d'amour et de beauté.

#### XIV

De gros nuages noirs couraient et passaient dans la nuit, un vent furieux arrachait les feuilles, faisait craquer les branches ; et quand la lune trouait brusquement l'ombre, des silhouettes d'arbres presque nus apparaissaient tordues et durement secouées. Au fond des vergers, les fenêtres des chaumières mettaient parfois une étoile et, dans un bruit de chaînes traînées, les chiens de garde hurlaient sur mon passage.

Je marchais vite, le cœur inquiet, mais cependant résolue. Je me demandais par instant ce qui me conduisait là-bas, vers une souffrance probable. Était-ce le silence de Rose dont je n'avais aucune nouvelle depuis huit jours ? Était-ce l'espoir de lui dire adieu, de lui faire savoir au moins qu'il me fallait partir dès le lendemain ? Mais n'était-ce pas plutôt la curiosité qui nous porte toujours à vouloir regarder, sans être vus, celui ou celle qui nous intéresse ?

Nous sommes toujours pour quelque chose dans les regards que l'on nous donne et les paroles que l'on nous dit. L'œil qui se repose sur nous s'emplit inconsciemment de notre repos, et le désir qui s'éveille à notre vue naît souvent du souhait informulé de notre âme ou de notre sang. Dès l'abord, tandis que nos mains se joignent, un échange se fait, et nous ne sommes plus tout entiers, nous sommes par rapport aux gens et aux choses qui nous entourent. Deux êtres honnêtes ne peuvent s'unir dans le mensonge, mais chacun d'eux, s'il se joint à une nature vulgaire, pourra peut-être s'altérer...

Tout en raisonnant ainsi, je cherche à me rassurer. Certes, Rose ne saurait être dans la ferme, parmi ces gens grossiers ce qu'elle est avec moi. Que sera-t-elle cependant ?

Je me souviens de certaines paroles qu'elle me dit au début de notre connaissance : « Pour avoir la paix avec ceux qui m'entouraient, peu à peu je me fis semblable à eux ; j'arrivai à ne plus jamais dire ma pensée, et bientôt à ne plus sentir le désaccord qui s'établissait entre elle et mes paroles. Puisque je ne croyais pas qu'il fût possible de partir, il me semblait très sage de me conformer à la vie qui m'était faite. Ce fut d'abord un mensonge, et, plus tard, une seconde nature.... »

Mais à présent ? Maintenant que toute cette existence n'est plus à ses yeux qu'un mauvais passage, quelle est son attitude ?

Huit heures sonnaient comme j'arrivais près de la ferme. D'ordinaire, à cette heure, tous les gens sont couchés. Aujourd'hui c'était la fête du village et l'on a dû boire et danser jusqu'à la nuit tombante. A ce moment, l'ombre était si épaisse que je ne voyais presque plus devant moi. Je trouvai la barrière fermée. M'accrochant aux arbres, me hissant à travers les épines et les ronces, je franchis le talus et pénétrai dans le verger. Aussitôt, j'appelai le chien tout bas pour qu'il reconnût une voix amie, et quand je fus bien sûre de son silence, je marchai doucement vers la maison dont j'apercevais, au

fond de la grande cour, deux fenêtres éclairées. N'osant pas suivre le chemin qui aboutit à la porte, j'allais au hasard dans l'herbe haute, les jambes glacées, les épaules frissonnantes. Dès que la lune apparaissait entre deux nuages, vivement je me jetais contre un arbre et j'attendais immobile que l'ombre fût revenue. Des vaches étaient couchées ça et là ; quand le vent s'éloignait, le gros souffle des bêtes endormies parvenait jusqu'à moi, et leur tranquillité apaisait mon angoisse.

A cent pas de la maison, je m'arrêtai indécise. On ne peut en approcher qu'en montant un peu, car elle se trouve sur une hauteur au centre de la cour. Autour des longs bâtiments sans étages, et couverts de chaume, pas un arbre, pas un abri, pas un coin obscur où me réfugier.

J'hésitais, quand tout à coup une ombre passa devant une fenêtre; je crus reconnaître Rose, et ma curiosité plus vive me fit en une seconde parcourir la distance qui me séparait d'elle. Une fois là, contre la vitre, je ne pensai plus à rien.

Ah! ce ne fut pas la crainte, mais la peine qui m'oppressa dès le premier coup d'œil...

Rose riait, à pleine gorge, à pleines dents, à plein cœur. Elle riait d'un grand rire niais et bestial, le dos renversé, les genoux écartés et les poings aux hanches. Près d'elle, sur la longue table autour de laquelle des hommes mangeaient et buvaient, une lampe était posée; de son abat-jour déchirait s'échappait un rayonnement inégal qui éclairait certaines choses d'une façon cruelle et en laissait d'autres dans l'obscurité complète. Des hommes, je ne voyais bien que les mâchoires épaisses, les mains lourdes et les taches plus claires des chemises blanches et des blouses bleues. De la grande salle basse je ne distinguai presque rien. Ici, une chaise boiteuse; là, u vieux buffet sur lequel traînent quelques vaisselles délabrées. A intervalles réguliers un balancier de cuivre jette des éclairs dans un rais de lumière, et le feu qui s'éteint au fond de la haute cheminée illumine par instants les haricots et les oignons qui sèchent en guirlandes autour de l'âtre. Par terre, au milieu de la salle, deux petits vachers se disputent une oie, gagnée sans doute à la fête du village. La pauvre bête, à demi-morte, les ailes et les pattes ficelées, ouvre un bec lamentable et provoque le rire et les plaisanteries.

Mais, tout à coup, on se tait. Une porte s'est ouverte dans l'ombre, et la patronne est là, sur le seuil, une chandelle à la main et des bouteilles sous le bras. On sent immédiatement la crainte que cette vieille folle inspire. Les deux gamins s'enfuient sous la table avec leur proie, le rire de Rose s'éteint brusquement, et à travers les carreaux épais j'entends la petite vie de l'horloge et le bruit des cuillers qui plongent dans les écuelles.

La vieille s'est assise en pleine lumière. Elle mange, le dos courbé, la tête basse, avec des gestes saccadés et nerveux, tandis que ses petits yeux méchants et enfoncés regardent à l'abri de ses longs sourcils emmêlés. Elle dit en patois des paroles brèves que je n'ai pas le temps de saisir, mais sa voix stridente me fait mal. Peu à peu la conversation se ranime, tout le monde parle à la fois...

Vainement j'attends de Rose un regard distrait, un geste d'ennui, une expression de souffrance. Non, elle paraît à l'aise parmi ces gens, comme elle le fut au château, comme elle l'est, comme elle le sera partout. Attentive, elle suit les paroles de chacun, et elle y prend un intérêt égal à celui qu'elle m'accorde aussitôt que je lui parle. De temps en temps, elle dit quelques mots, et je retrouve la voix criarde, les gestes vulgaires qui m'ont fait souffrir pendant nos premiers entretiens.

Longtemps je suis restée là, attendant toujours, espérant toujours. Excités par la boisson, les hommes se sont querellés; et j'ai entendu la vieille jeter sur eux des flots d'injures ignobles. Rose, prenant parti pour l'un d'eux, intervenait en usage d'un langage aussi grossier que le leur.

... Il était tard quand je partis. Les nuages s'étaient dissipés, le vent s'était apaisé; à travers les arbres des coulées de lune mettaient par terre des flaques d'argent, et lorsque j'arrivai dans la plaine elle m'apparut froide, immense et infinie sous un ciel de métal.

Devant mes yeux l'image que j'emporte semble se décolorer, plus dure et plus triste, toute de clartés âpres et d'ombres inflexibles, comme une eau-forte.

Je revois les mains rudes sur la table de bois blanc, les figures osseuses brutalement dessinées par une lumière crue. J'entends la voix cassée de la vieille folle qui hurle ou qui chante sans raison, et Rose... la belle Rose...

Mais j'ai dérobé de la vie qui ne m'était point destinée. Le mensonge de ma présence invisible a mis une distance entre ma vision et ma sensation, et il me paraît ici que je dois retenir mon jugement comme on retient son souffle devant une flamme qui vacille.

## **Le choix de la vie**

### **Deuxième partie**

#### **I**

Il y a dans l'amour, dans l'amitié ou la curiosité qui nous guide vers un être, une période ascendante où rien ne peut ralentir notre élan. Le feu qui brûle en nous doit se consumer entièrement ; jusque-là tout ce que nous voyons, tout ce que nous découvrons, l'alimente et l'augmente.

Nous savons qu'il y a ici une tache, mais nous ne la voyons pas. Nous connaissons la faiblesse qui demain peut-être détruira notre joie, mais nous ne la sentons pas. Nous entendons la parole qui devrait blesser mortellement notre espoir, et elle ne l'atteint même pas!... Et notre raison qui sait, qui voit, qui entend et prévoit, reste muette, comme si elle se plaisait à tous les jeux qui exposent notre cœur et exercent nos facultés. D'ailleurs, pour nous, femmes, l'activité sentimentale est chose trop délicieuse et trop bienfaisante pour que notre volonté puisse et veuille l'entraver en ses mouvements les plus fous ou les plus graves. Ses motifs seraient toujours médiocres et misérables, au regard de la force généreuse qu'entraîne avec soi toute impulsion du cœur et de l'esprit.

Nous avons, en faveur de chaque être ou de chaque idée qui nous passionne, une mesure à donner, une somme d'énergie à dépenser, qui semble, comme celle de notre corps, avoir son temps et sa saison. Je connais Rose depuis trois mois à peine; dans mon cœur son image est encore au printemps; rien ne peut faire que tout ce qui la constitue ne soit en pleine sève, en pleine ardeur, en plein ciel bleu. Je partirai donc sans regrets. Je comprends l'enfantillage de toutes les expériences auxquelles j'essaie de soumettre la jeune fille pour la connaître un peu plus. Ma curiosité l'éclaire de telle sorte qu'elle ne saurait, quoi qu'elle fasse, rentrer dans l'ombre.

Elle incarne à mes yeux une idée que j'aime au plus haut point. Tant qu'il restera devant moi une part d'inconnu, je suspendrai mon jugement, et ma volonté ne fléchira pas. Je crois que, dans la pleine terre des grands cœurs, tout ce qui germe doit accomplir son puéril et joli devoir d'amour et de bonté.

Je ne puis donc faire porter à ma Rose le poids de la déception qu'elle me causa hier soir, et mon affection me suggère mille bons motifs pour l'absoudre. Est-ce un tort ? Et faut-il estimer avec les gens raisonnables que nous ne voyons enfin juste, que le jour où nous n'avons plus de force pour aimer, croire et admirer? Je ne le pense pas. Si l'on excepte le jugement réfléchi que nous portons sur l'élu sur le compagnon de notre vie, il est certain que nos opinions sur les autres êtres, sur les passants, ne sont qu'illusoires, et qu'elles participent de notre âme propre bien plus que de la leur. Dans notre existence si courte et si remplie, à peine avons-nous le temps de saisir ici un trait de beauté, de pressentir là un signe de vérité. S'il nous faut donc traverser les jours et les années sans tout comprendre et

sans tout aimer, s'il nous faut rester dans l'erreur, pourquoi ne pas choisir celle qui favorise l'amour et rend nos cœurs plus allègres ?

Ayons souci des images qui décorent notre âme. Nos esprits de femmes auront plus de mansuétude si nous leur accordons un peu de la coquetterie que nous prodiguons à nos corps.

Ma grande fille est belle, bonne et attentive : aussi longtemps que je le pourrai, je l'ornerai de tous mes espoirs. La volonté que l'on porte à deux est un trésor léger quoique immense. S'il me pèse un jour, c'est que Rose n'en portait point réellement sa part. Il me deviendra un fardeau et je l'abandonnerai. Elle n'aura plus de moi que ce que l'on donne aux malheureux.

\* \*  
\*

Paris, le

Si tu savais, Roseline, comme je regrette la belle campagne d'automne ! Le temps était si pur le jour de mon départ que, pour mieux en jouir, je suis allée jusqu'à la ville voisine à bicyclette. En sortant du pays je pris le chemin qui traverse le bois, et c'était délicieux de rouler ainsi dans les feuilles mortes, dans le flot doux et mouvant que pleure l'automne. Parfois un coup de vent survenait, je roulais plus vite, et des petites vagues dorées semblaient monter, descendre et se poursuivre autour de moi. Certains arbres, pas encore nus, mais seulement allégés, découpaient sur le ciel bleu de jolies dentelles rousses, et les oiseaux chantaient, roucoulaient, sifflaient comme au printemps. J'entrevois au bout de ma journée les rues de Paris encombrées et bruyantes. Cela me faisait plus tristement goûter le calme des grandes routes, la pureté de l'air et l'intimité des chemins.

.....

L'heure était matinale et les champs baignaient encore dans une lumière mouillée. AU bord d'un talus je me suis assise quelques instants; une plaine immense commençait à la hauteur de mon visage et s'achevait en montant doucement vers le ciel. C'était un tout jeune champ de blé dont la splendeur du jour faisait un duvet de perles. Je ne me lassais pas de l'admirer, le prenant parfois tout entier dans mon regard ébloui, puis abaissant mes paupières par degrés jusqu'aux fragiles brindilles qui tremblaient et brillaient dans mon souffle. Alors ma bouche prit la forme du baiser et je m'amusai lentement, amoureuxment, à faire mourir sur mes lèvres chaudes les perles glacées du matin...

Paris, le

Je te vois, ma Rose, préparant le repas du soir dans la pauvre cuisine, tandis que les gens se groupent autour du foyer. Je me plais à t'imaginer traversant, la nuit, à pas attentifs, la chambre de la vieille, pour m'écrire sous la lune, sans éveiller la maison par une lumière insolite. Tu es venue t'asseoir sur le bord de la fenêtre ouverte, afin de mieux t'offrir à la clarté, puis tu as écrit sur tes genoux ces lignes tremblantes qui m'apportent l'émotion.

Je te vois dans le décor merveilleux du verger tout inondé d'argent. La soie d'or de tes longs cheveux enrichit la chemise blanche. Ton regard est plein de quiétude, tu es belle ainsi, et rien n'est doux comme un verger sous la lune ! Les pommiers semblent poser doucement leur ombre égale dans la pâleur de l'herbe, et leur paix ordonnée répand sur la nature une joie simple et sereine....

.....

Rose, dans une situation aussi émouvante que celle qui nous a réunies, combien j'eusse aimé que ta belle raison fût parfois un peu troublée! Elle m'eût paru d'une qualité meilleure si je l'avais constatée moins invariable. La raison d'une femme doit être sans rigueur, et je détesterais la mienne si elle n'était pour ma vie un principe d'indulgence et de pardon...

.....

Ah! Rose, Roseline, dis-moi donc que la froideur de ton âme naît de sa pureté merveilleuse! Dis-moi que ton cœur est si profond que le bruit des joies qui tombent en lui ne parvient pas au dehors ! Dis-moi que c'est l'orage de la vie qui a courbé momentanément les fleurs de ta sensibilité...

Je sais bien que notre intérêt ne peut toujours être en éveil, et qu'il doit se réprimer ; je sais bien que l'indifférence est nécessaire à l'heureux équilibre de nos facultés et qu'elle est à l'exaltation de notre âme le lac insouciant qui fertilise et désaltère la contrée. Mais tu verras, ma Rose, combien il faut nous en défier dans nos jugements, et comme elle peut quelquefois envahir certaines natures, et les détruire lentement avec des apparences de sagesse qui sont odieuses ! J'aimerais mieux découvrir en toi de vilains et actifs défauts que cette belle impassibilité. Au reste, je te l'ai dit maintes fois: la perfection qui me paraît idéale n'est point sans faiblesses. C'est plutôt une direction parfaite conduisant une humanité fragile et vacillante.... la conduisant d'autant mieux qu'elle la voit et la sait misérable !

.....

Une fois, au moment de la moisson, je t'ai rencontrée dans le petit chemin près de l'église. C'était la fin du jour et tu revenais de la plaine.

Debout, au sommet d'une montagne de foin qui oscillait dans un large chariot, tu dirigeais lentement le gros cheval de ferme qui disparaissait sous la charge. Ta haute silhouette se détachait du ciel enflammé par les derniers rayons du soleil, et je vois encore ton grand air calme et résigné. Tu portais ce jour-là un long tablier bleu qui t'enveloppait tout entière, et une chemise du même ton; avec ce bleu décoloré par le temps et tes cheveux pâles dans l'or du couchant, tu semblais un archange exilé de quelque fresque italienne.

Quand tu passas près de moi, timidement tu répondis à mon sourire, et longtemps je te suivis des yeux. Te souviens-tu encore de la peine que tu as eue à traverser la voûte sombre des vieux chênes? De place en place une branche plus longue et plus basse menaçait ton visage : d'un geste vif tu l'attrapais et tu la soulevais au-dessus de toi. Un moment il y en eut tant, de ces branches, et de si lourdes, que tu fus obligée de te renverser complètement sur le foin, en mettant tes deux bras sur ton visage pour te préserver des cinglures... Puis, quand le lourd chariot s'arrêta devant la ferme, mon archange descendit humblement dans la boue, prit le cheval par la bride et disparut...

Si maintenant ce souvenir s'impose à mon esprit, c'est que j'y trouve quelque rapport avec ce qu'il me faut demander à la raison : les gestes simples par lesquels tu sauras écarter les mauvaises habitudes qui te défigurent ! Que cette raison soit le bel archange qui domine et dirige ton humble vie, mais qu'elle sache parfois descendre et se courber suivant les nécessités du hasard. De même que tu ne pouvais pas, le jour où je te vis, modifier le chemin qu'il te fallait suivre, tu ne peux davantage modifier ta vraie nature, mais tu dois « connaître », écarter et diriger.

Paris, le ...

J'ai hâte de t'avoir ici pour veiller minutieusement aux plus petits détails de ton existence et pour mettre ta sensibilité sans cesse à l'épreuve. On dit que l'enthousiasme ne s'acquiert pas. Mais comment saurait-on qu'il n'est qu'endormi, si l'on ne tente pas de l'éveiller? Ceux qui nous entourent ont parfois inconsciemment une si triste façon de nous réduire et de nous opprimer !

Les plus expansifs eux-mêmes doivent lutter souvent pour que leur âme ne se replie devant certains êtres, comme ces fleurs dont les pétales soumis à la lumière cachent peureusement le cœur dès que le jour s'incline. Toi qu'un sage tempérament réserve aux émotions calmes, tâche que cette très belle nature n'outrepasse point ses droits, qu'elle ne jette pas une ombre inutile sur tes sentiments, qu'elle n'oppose jamais le doute et l'inquiétude à tes meilleures admirations. Les circonstances n'ont point formé ton goût, et les premiers temps tu passeras devant des merveilles pour mieux t'émerveiller d'une laideur. Peu importe! Je pense volontiers que le plus beau d'une belle œuvre est encore l'enthousiasme qu'elle fait naître, et que la plus grande noblesse de l'art est dans la vie qu'il soulève.

Jadis j'ai pleuré devant des choses qui maintenant me laissent impassible, mais en exaltant mon cœur d'enfant n'ont-elles pas rempli leur devoir, comme le remplissent à présent celles qui font battre mon cœur de femme ?

.....

Apprends à goûter la vie, et que tout ce qui ne vient pas l'augmenter te soit fastidieux et vide. Comme il n'y a rien au monde que nous ne puissions rapporter à elle, en l'aimant tu comprendras et admettras tout, ma Roseline.

Je veux que tes yeux, en offrant à ton esprit le meilleur d'une œuvre, apprennent la caresse de se poser sur elle, que tes oreilles sachent percevoir la volupté admirable des sons, que tes mains se réjouissent à la douceur des contacts, que tu saches respirer avec joie et manger avec plaisir... Ne souris pas. Rien de tout cela n'est puéril; ce sont les petits mouvements heureux dont la plus simple existence peut disposer quand elle sait les reconnaître. Et pourtant... j'ai des envies égoïstes de te laisser encore dans ta prison, pour que grandisse toujours en toi le désir de t'en évader ! J'aime ce désir, j'aime ta détresse actuelle, j'aime la misère de ton passé, la misère de ton présent; j'aime que tu entresvoies des difficultés pour partir...

Ah ! si les obstacles pouvaient te donner comme à moi cette sorte d'ivresse pour quoi je les chéris! Quand j'aperçois enfin le but au dessus d'eux, mon cœur bondit de joie. Mais le but à peine atteint, je ne m'en réjouis que parce qu'il me rapproche d'un autre plus élevé et plus lointain, et mon imagination reprend sa course, ne regardant en arrière que pour mesurer le chemin déjà parcouru... Ainsi jamais satisfaite, et cependant heureuse par le seul fait que j'avance et que je sais que l'on ne peut demander davantage à une pauvre volonté humaine, j'ai l'impression que ma vie ne s'arrête jamais.

Paris, le ...

Chérie, c'est la fin du jour, il pleut, il fait froid dehors; mais la paix et la gaiété rayonnent dans le grand salon que tu connaîtras bientôt, blanc et nu comme un parloir, vivant et clair comme la joie même. Le hasard me donnait aujourd'hui une longue journée de solitude, semblable à celles de Sainte-Colombe! Cependant les heures ont passé devant moi et je n'ai pu les rendre fécondes. Quand de telles faveurs m'arrivent au milieu des agitations, j'en suis trop contente pour en bien profiter, je ne puis que les sentir, et elles me dominent sans que j'aie le temps de les dominer à mon tour. J'écoute ma vie, je la regarde. Elle a trop de voix diverses, trop de formes absolument contraires : en elle ma conscience se perd comme une pierre précieuse dans la mer. Je rougis d'un tel désordre. Mon âme m'apparaît comparable à ces misérables tapis que font patiemment les couturières de province à la fin de l'année, avec les mille rognures tombées des mille tissus

différents dans lesquels elles ont taillé durant la saison. Mais n'est-ce pas la conséquence naturelle de la diversité de nos âmes féminines ?

En moi, des êtres contradictoires se sont battus longtemps, et la violence de leurs coups a quelquefois déchiré ma vie. A présent je n'ai plus à m'en plaindre puisque le temps et l'amour m'ont aidée à les réconcilier. Nos forces nous sont nuisibles tant que nous ne savons pas nous en servir. J'ai souffert, je souffre encore de la lenteur de ma connaissance. Je voudrais doubler le pas de la tienne. Est-ce impossible ?

J'ai donc rêvé tout le jour, et naturellement j'ai rêvé de toi, la grande fille de mes idées. J'imaginai que nous avions pris rendez-vous ce soir. Tu entrais dans le salon, toute mouillée, toute rose de froid. Tu étais jolie dans un costume qui convenait à ta taille et à ton visage. Tu savais te tenir ! Tu savais marcher ! Tes gestes étaient harmonieux ! Après un instant de causerie au coin du feu, nous prenions place toutes deux sous la clarté de la lampe, devant ma table, et là, nous commençons notre travail habituel. Quel travail ? Je ne sais, mais il nous sera facile de choisir : nous avons tout à apprendre, et je sens le besoin de donner pendant quelque temps à nos deux intelligences une direction parallèle. En leur présentant les mêmes objets nous arriverons à percevoir tes nuances et tes désirs instinctifs. C'est le seul moyen de dégager ton esprit de mon emprise involontaire et de distinguer ton image de la mienne. Moi qui n'ai d'autre idéal que de me sentir en marche, en mouvement, et même en contradiction, comme t'inviterais-je à une ressemblance qui n'est qu'une dissemblance perpétuelle ?

Tu dois cesser de vivre en écho. Je ne t'imposerai rien et nous ne savons pas ce que tu deviendras. Allons d'abord au hasard... Le but n'est pas toujours visible, mais c'est bien souvent le chemin parcouru qui nous indique le chemin à parcourir. Peu importe le travail que nous ferons, pourvu qu'il donne une sorte de diapason à nos entretiens et qu'il règle nos heures. Le caprice des événements, la jeunesse de nos âmes, y apporteront toujours assez de couleur et de fantaisie.

.....

Comprends-moi, Roseline, ce n'est pas une amie que je veux, ce n'est pas une de ces liaisons incertaines, légères, capricieuses, qui encombrant la vie sans y rien ajouter. Je rêve enfantinement d'une femme qui, par la forme et la pensée, réaliserait la plus grande somme de beauté possible, et qui ajouterait sa force à la mienne pour servir des idées semblables. Rose, es-tu cette femme ? M'aideras-tu à délivrer encore d'autres femmes que les gens ou les circonstances oppriment, à délivrer celles que les préjugés et les craintes entravent, à délivrer la beauté qui ne sait pas se montrer et la volonté qui n'ose pas agir ? Délivrer ! Quel mot féérique ! Rose, sonne-t-il dans ton cœur comme il sonne dans mon cœur ?...

Mais tu le vois, mes rêves m'entraînent trop loin et je rougis de mon audace. Quand je me regarde et me juge, il me paraît souvent que mon acte

envers toi n'est que vanité, que toutes mes ambitions généreuses ne sont que vanités!... Est-ce vrai ?

Et quand cela serait ! N'y a-t-il pas une vanité plus grande et plus sottise à vouloir que tous nos actes naissent de mobiles purs et sublimes ? Si en contribuant à ton développement j'ai conscience que j'affermis le mien, le tien en sera-t-il moins complet ? Si je ne sais plus ce que je préfère de toi qui représentes mes rêves, ou de mes rêves qui ont pris corps en toi... en seras-tu moins tendrement et moins noblement chérie

Et s'il est vrai qu'il y a vanité, la vanité est-elle vaine, qui répand le bonheur et la joie ?

## II

Un long mois s'est écoulé depuis mon retour à Paris. Deux fois Rose m'a annoncé son arrivée, je l'ai attendue à la gare, et elle n'est point venue. Pauvre petite ! Nous savons tous combien sont difficiles à rompre les liens, même les plus détestés. Mille attaches invisibles nous retiennent dans les lieux où le hasard nous a placés, et au moment de les briser ce sont de multiples douleurs que nous ne soupçonnions pas. L'instinct résiste aveuglément à tout changement, comme s'il ne pouvait discerner ce que l'intelligence entrevoit au delà des risques et des épreuves. Rose ne quitte que des misères ; devant elle il y a de beaux espoirs. Cependant, elle hésite et elle souffre.

Dans l'inquiétude que j'éprouve je ne sais plus ce que je souhaite. Si elle venait demain, serais-je heureuse ou ne le serais-je point? Je ne sais pas. Je ne sais plus. Ceux qui n'ont pas la folle prétention d'agir ne connaissent point ces instants pénibles où nous subissons le désarroi d'une volonté qui ne sait plus au juste ce qu'elle doit vouloir. Nos sentiments passent dans l'absence par tant de phases contradictoires ! Quand vient l'heure du retour, dans l'impossibilité de résumer tant d'idées qui se heurtent ou de ramener à un point unique tant de désirs différents, nous nous abandonnons à l'impression du moment, et cette impression n'a souvent rien de commun avec ce que nous avons senti et souhaité précédemment.

J'ai fait l'impossible pour qu'elle vienne. En ces derniers temps je lui ai adressé journellement des lettres pressantes et encourageantes. Maintenant l'heure approche, et je n'ai plus que de l'angoisse.

Je lui ai dit vingt fois que les mots de responsabilité que l'on prononce autour de moi me font sourire. Je lui ai dit comment, en faisant dépendre ma conduite de la sienne, je me dégageais de toute inquiétude personnelle. Et voilà qu'aujourd'hui ma tâche m'apparaît si lourde que je ne puis que railler ma présomption.

N'étais-je pas folle de lui écrire : « Quels sont tes défauts ? Apprends à te connaître. Instruis-moi de ce que tu es. » En vérité nos défauts naissent de la forme de notre vie. Seuls les événements nous posent les questions auxquelles nos actes répondent de façon précise. Jusqu'ici elle n'a pas vécu, elle a accumulé des forces qui maintenant vont éclore. Que seront-elles ? quelle direction prendront-elles ? D'une vie qui commence nous ne pouvons rien présumer, et n'est-ce pas cela même qui nous encourage à chercher et à secourir? Il suffit à chacun de nous de regarder en arrière, pour savoir que dans le terrain mouvant des caractères nous ne pouvons rien fixer ni établir. J'ai trouvé cette créature volontairement soumise à une basse domination, et pourtant j'ai foi en la noblesse de son âme. Elle mentait, il n'y avait aucune relation entre ses désirs et ses actes, ses pensées et ses paroles. Pourtant je ne doute pas de la droiture de son caractère.

L'atmosphère qui nous entoure est si souvent perfide à nos souples

natures de femmes ! On nous oblige à mentir. Tant que nous n'avons pas trouvé « notre amour », nous cherchons vainement un peu de confiance. Personne ne nous croit, personne ne reconnaît le meilleur de notre âme. On dirait que, pour ceux qui nous écoutent, nos plus sincères paroles sont empoisonnées quand elles passent par nos plus beaux sourires. Et lorsque la nature nous a faites belles et bien douées, les gens se plaisent à nous juger sévèrement, comme ils regarderaient les jours d'été au travers d'une vitre de couleur sombre.

Nous sommes toujours niées. Si nous faisons une œuvre, le premier sentiment qu'elle éveille est un doute. On nous en conteste le mérite. Pourtant nous y avons mis une part de notre jeunesse, nous y avons laissé un peu de notre fraîcheur et de notre éclat. Elle est bien souvent la rançon de nos douleurs. Notre amour y est inscrit et nos sourires comme nos larmes y sont visibles. Ne savons-nous pas que la femme, si cultivée qu'elle puisse être, reste plus près que l'homme de son instinct et de « sa terre » ? Moins cérébrale, mais plus sensible que l'homme, tandis que celui-ci peut tout créer dans le silence de son imagination, elle doit vivre et souffrir tout ce qu'elle met au monde. Elle conçoit et réalise avec sa chair et son sang.

Une femme me disait un jour : « S'il me fallait recommencer le début de ma vie, je n'oserais m'éviter une peine, un danger, une déception. A les surmonter, j'ai acquis une force qui fait la charpente de mon présent et de mon avenir. Je discerne mieux l'éclat de mon bonheur, quand je me tiens à l'ombre de mes tristes souvenirs ; et tout ce que j'accomplis, tout ce que j'écris, me paraît découler de mes premières larmes ».

Nier l'œuvre d'une femme, c'est nier son âme, son existence et chaque battement de son cœur !...

L'homme ne connaît pas cette torture que toute vraie femme éprouve, quand elle sent que ceux qui l'écoutent n'entendent pas ses véritables paroles; que ceux qui la regardent ne voient pas ce qu'elle s'efforce de montrer. Alors même qu'elle suit les plus simples mouvements de sa nature, on se méfie de ce qu'elle dit et de ce qu'elle fait, et l'on retrouve chez certaines femmes, belles, bonnes et dévouées, le miracle ingénu des fleurs qui s'épuisent à trop sentir et à trop fleurir. Combien cet isolement moral nous rend craintives et timides ! et quel double courage il exige de nous à l'heure des réalisations! Si l'effort semble parfois inutile aux hommes, que diront les femmes qui voient sans cesse la négation s'élever injustement devant elles ?

La valeur d'un homme se pèse au poids des forces qu'il soulève pour et contre lui. La femme rencontre surtout des forces opposées.

J'allais avoir seize ans. A propos d'un acte insignifiant dont je fus soupçonnée à tort, j'entendis que l'on disait : « Elle n'est plus une enfant; la voilà femme à présent, et elle ment. » Paroles cruelles, de celles qui influencent une vie entière. Mes yeux s'ouvrirent peu à peu à l'iniquité désolante qui étend son ombre sur les plus pures destinées de femmes. Autour d'elles, rien ne semble clair et naturel. Le doute les épie, la calomnie

les déchire... Et maintenant c'était mon heure qui venait : mes jupes, en rasant le sol pour la première fois, avaient fait germer l'idée de ruse et d'hypocrisie.

C'est cela peut-être, la blessure faite à l'âme de l'adolescente, dont mon âme de femme garde encore la marque la plus grave. Par un étrange retour de conscience, par un singulier besoin de donner aux autres ce que je n'obtenais point, je voulus croire, et je crus! et j'accordai ma confiance étourdiment, éperdûment, avec ivresse! Et cela fit jaillir en moi des sources de joies si profondes et si impétueuses que je n'eus pas d'amertume que je vis cette confiance s'altérer en passant par les autres, comme une eau pure se trouble en suivant son cours.

Cependant je voulais davantage, je cherchais à concentrer sur un être, généreux et confiant lui aussi, le bonheur qui me manquait et dont je devinais la valeur infinie. Ah! quelle délivrance quand je le trouvai! J'étais comme quelqu'un qui n'aurait jamais vu son visage que dans des miroirs déformateurs, et qui tout à coup se verrait enfin tel qu'il espérait être. J'ai l'impression que ma vie heureuse date de ce jour. Avant je souffrais, j'étais égarée, un vent mauvais rôdait autour de moi, et sur le sable des autres existences la trace de mes pas n'était jamais là où j'avais cru passer. Désormais une autre âme lirait en la mienne ! des yeux admettraient la sincérité de mes yeux!

Ce fut presque une enfant qui m'apporta la révélation d'amour et de bonté. On la tyrannisait, elle souffrait, et j'étais seule: elle devint ma compagne de chaque jour. Hélas! trop précocement, trop intelligente, elle était de celles qui ne peuvent durer. Est-ce un pressentiment qui les fait se hâter ainsi, ou bien est-ce leur avidité à vivre, leurs sens trop aiguisés qui ruinent leurs forces ?

Elle n'avait pas quinze ans, déjà mûre par la forme et par l'esprit, elle surprenait l'attention. Sa démarche était si glorieuse que je ne puis penser à elle sans la voir s'avancer rapidement vers moi avec son sourire et ses beaux bras ouverts. Ses yeux limpides obéissaient à la lumière, à celle du cœur et du ciel, tandis que ses cheveux sombres, toujours emmêlés et rebelles, attestaient la révolte de ce caractère intrépide. Je goûtai près d'elle pour la première fois la volupté des âmes qui se prennent, se mêlent et s'unissent dans la confiance. Ivre de sincérité, pendant des heures je croyais baptiser de ma foi sa vie entière. Je lui répétais : « Je te crois..., je te crois... Comprends-tu ce mot ? Il est plus, il est mieux que « je t'aime ». *Il est la fin de la solitude!...* »

Elle mourut peu de mois après, et pendant des années je devais en vain chercher au fond des cœurs, au fond des yeux, la foi pure et limpide qui réfléchit tout ce qui se penche vers elle.

On peut aimer un être sans le connaître complètement, on ne peut le croire sans mêler son âme à la sienne, et la volupté morale en est si grande que celui qui l'a une fois éprouvée, ne fût-ce qu'un instant, la réclame de tous ceux qui passent à côté de lui.

Roseline, tout ce que j'ai voulu alors, ce lien charmant de tendresse et de confiance qui devrait joindre les femmes entre elles, ce bonheur difficile et précieux que seule m'a fait goûter un instant l'âme d'une enfant, c'est cela que je cherche à t'offrir.

Et peut-être ta part est-elle meilleure encore, puisque l'aide est ici volontaire et éprouvée. Au lieu de rencontrer seulement une foi ingénue qui s'élançait vers la vie, tu trouves une conscience qui en fut imprégnée. Rose, que ma foi et ma conscience te soient comme un double miroir: Dans l'un tu verras lever tes forces comme on surprend à l'aurore les premiers efforts d'un champ de blé. Dans l'autre, elles t'apparaîtront grandies, multipliées, transformées suivant les lois de la nature, mûries par les midis éblouissants, utilisées par l'intelligence, prêtes enfin à te nourrir et à nourrir les autres.

Ensuite je rencontrai des hommes, je connus d'autres femmes, sans jamais atteindre ce que mon cœur souhaitait. Ils ont passé... Mais à chaque âme perdue je trouvais la mienne un peu plus, et, c'est à ceux qui me furent cruels que je garde le plus reconnaissant souvenir. Celui-ci était malade, inconscient ; celle-ci méchante ; celui-là trop frivole, et un autre mentait...

Un autre mentait ! Encore aujourd'hui, parmi ces affections fanées que je me plais à faire revivre, ce dernier arrête ma pensée. Car ce fut lui, contraste singulier, qui, par le mensonge et la duplicité, acheva l'œuvre commencée par l'abandon et la franchise de l'enfant.

Il mentait... Il mentait avec tant d'aise et de naturel qu'il ne discernait pas lui-même ce qu'il avait fait de ce qu'il avait dit, ce qu'il avait éprouvé de ce qu'il avait prétendu vivre. Etrange nature qui, dans le souci de paraître, oublia d'être, et qui, ne distinguant plus son domaine de celui d'autrui, perdit le sien propre ! Curieux exemple d'une conscience égarée qui, n'ayant plus de limites, s'attribuait les actes des autres, parlait suivant leur cœur et vivait leur existence ! Il se promenait dans la vie comme on se promène dans une galerie aux murs lambrissés de glaces. Il ne pouvait faire un pas sans croire qu'il en faisait mille, et sa vanité grandissait de telle manière ses moindres gestes, qu'il s'imaginait vraiment posséder une femme en lui baisant la main. C'est ainsi qu'il se vantait de faire à toute heure d'innombrables victimes, et qu'à l'entendre, toujours las et brisé d'amour, il payait par la fatigue de ses vingt ans l'excès prodigieux de ses exploits. Enivré de son apparence, il ne voyait rien au delà du néant de sa petite âme ou plutôt y ramenait toute chose. Pauvre tête vide ! Misérable pantin dont le ressort fut la vanité que chaque passant fit mouvoir à son gré !

Alors que je l'ignorais moi-même, il avait habilement discerné ce qu'il fallait paraître pour susciter mon enthousiasme, m'offrant ainsi l'illusion de cette foi que j'ambitionne d'éveiller en toi, ma Roseline.

Certes, je lui dois beaucoup ! Si la copie exacte d'un chef d'œuvre peut nous émouvoir autant que l'original, la comédie parfaite de l'intelligence, de la noblesse de caractère, peut influencer sur nous d'une manière très heureuse. Combien je lui suis reconnaissante de la peine qu'il prit pour me donner la représentation des vertus qu'il n'avait point ! Elles étaient peintes sur son âme avec un tel relief ! - un relief que la réalité ne donne pas, je l'ai su plus

tard. Les lys qui décorent la chapelle de l'église voisine ont une assurance que ne possèdent pas ceux qui vont bientôt là sur la table. Le faux a une éclatante impassibilité, une affirmation d'apparence que nous ne trouvons jamais dans le vrai... Et, sans doute, les qualités dont il m'accorda le spectacle n'auraient pas eu tant de valeur à mes yeux, si sa fatuité ne les avaient montrées à ma jeune admiration, comme on présente un objet derrière un verre grossissant.

Et que m'importe à présent qu'ils aient été faux, les biens dont cette âme semblait lourde, si un instant je me les figurai véritables! L'erreur dissipée, l'image de ce que j'avais cru vrai était restée en moi. Elle avait déterminé mes goûts, fixé ma volonté, ordonné mes inquiétudes. Par la suite, je devais tenter de recréer la perfection dont j'avais eu le mirage, et, avec plus d'ardeur encore, je devais poursuivre dans les autres, et conquérir enfin, la réalité du bonheur qu'une fois j'avais cru retrouver.

Nous ne perdons rien quand une triste vérité prend la place d'un beau rêve. La connaissance a déjà comblé le vide que laisse après elle l'illusion perdue...

Cherchons donc, ma Rose, cherchons alors même que nous avons trouvé ! Que nous soyons déçues ou exaucées, cherchons encore ! Quand on a fait avec amour les petits gestes nécessaires à l'épanouissement incertain de la fleur, si elle ne donne pas ce que l'on espérait, cela empêche-t-il d'en aimer une toute semblable et de lui prodiguer des soins d'autant plus attentifs et plus instruits?

Notre ignorance doit se renouveler devant chaque vie qui aborde la nôtre. Que cette volonté suffise à entretenir la jeunesse éternelle de notre confiance, de cette foi enfantine et admirable qui, seule encourage, découvre et délivre.

### III

Il était onze heures comme j'allais ce matin au devant de Rose, mais le temps était si noir, le brouillard si intense, que la lumière des rues veillait encore.

C'était triste et lugubre. Enveloppée d'un long manteau et blottie au fond de la voiture, je tremblais de froid et de peine. Je relisais sa dépêche, mise dans une gare avant le jour, et toute la détresse de ces quelques mots me pénétrait : « Je pars, je me suis enfuie hier soir. Votre petite. »

Hier soir ?... Elle avait donc passé la nuit dans une auberge ?... Pourquoi ?...

Hélas ! n'est-ce pas ainsi le plus souvent, au hasard, sans logique, que nous, femmes, nous agissons en de telles circonstances?... On prépare tout, on trace un plan suivant les heures des trains et d'après les instants propices à la fuite, on annonce le moment de l'arrivée à ceux qui attendent, tout est prêt, tout est décidé... Puis le jour marqué arrive, l'heure sonne, l'heure passe, et l'on ne bouge pas. Une petite chose insignifiante nous a retenues qui grandit dans notre émotion et prend un sens qu'elle n'avait jamais eu ; c'est un mot, un regard de l'être que l'on va quitter... Nous lui pardonnons au moment de l'abandonner pour toujours. Nous le parons d'un peu de notre douceur et de notre bonté. De même que le contour des objets se brouille et s'efface, quand nos yeux sont mouillés de larmes, de même les êtres les plus durs ne paraissent point tels au cœur troublé d'une femme. Et la pitié nous gagne, le temps s'écoule, et nous remettons au lendemain, et le lendemain nous remettons encore....

Puis un jour on part tout d'un coup, sans raison définie, on part les mains vides, le visage impassible et sans tourner la tête. On accomplit presque à son insu l'acte le plus énergique, car la volonté elle-même se dérobe devant la tâche trop lourde. Elle craint les préparatifs, elle veut pouvoir nous dire lâchement que rien n'est fait, que rien n'est décidé, que l'on peut encore revenir au passé, et cela suffit à précipiter nos pas vers l'avenir. On va, on marche longtemps, on marche jusqu'à la fatigue. Alors ne semble-t-il pas que chaque minute renverse un peu plus le problème de notre destinée? Et ne faudrait-il pas au bout de quelques heures plus de courage pour rentrer que pour continuer notre route ?

Et c'est ainsi, par petits mouvements imprévus, autant par crainte que par faiblesse, que nous accomplissons presque toujours l'acte initial de notre affranchissement. Nous fuyons également, comme de pauvres bêtes qui ont rompu leurs entraves, et les premiers gestes de notre liberté nous résonnent dans le cœur avec un bruit douloureux de chaînes brisées.

\* \*  
\*

Ma chère Rose !... Tout en traversant la gare humide et sombre, j'imagine son effarement.

Le train arrive, les voyageurs sont nombreux, ils se précipitent vers la sortie en masses noires et pressées.... Comment la reconnaître dans cette foule, au fond de cette brume? J'ignore quel sera son aspect.... dame ? servante ?... Servante plutôt, puisqu'elle n'aura rien préparé, et je l'espère ainsi, et je cherche avidement, je cherche une capeline de tricot noir sur des cheveux d'or. J'ai peur qu'en son trouble elle ne m'aperçoive pas. Le flot des voyageurs se sépare de chaque côté de l'homme qui reçoit les billets, et je me tiens contre lui, je me hausse désespérément...

La foule s'est écoulée, et je n'ai rien vu. Quelques gens arrivent encore de l'extrémité du train, il fait si sombre que je discerne mal... Il y a bien là-bas une grande silhouette empanachée, mais c'est impossible... Pourtant, oui, oui, c'est elle! Ah! mon dieu, quel spectacle !... Je sens tout de suite qu'il vaudrait mieux rire, mais je ne peux pas, et j'enrage de ma gravité. C'est Rose ! Rose en dame de Sainte-Colombe !

Elle approche, tranquille, souriante, sûre d'elle-même, et je distingue maintenant les couleurs désolantes de cette tenue qui m'effare, le petit chapeau de velours rouge, semé de cabochons multicolores et orné de plumes vertes, si agressives de ton et d'allure, la jupe beige trop courte devant, la jaquette noire, bien simple cependant, mais si mal faite qu'elle outrage le corps de la jolie fille! Elle tient au bras un grand panier solidement ficelé. Vraiment je suis au supplice, tandis qu'elle m'embrasse avec effusion et me dit gaiement :

- Vous avez bonne mine, ma chérie, mais vous avez l'air toute chose...

Et, avant que j'aie le temps de répondre, elle ajoute d'un ton victorieux :

- Je vous ai fait bien des surprises, regardez dans le panier. Regardez !

Je n'ai pas besoin de voir : au même moment des cris éperdus s'élèvent, et des battements d'ailes clapotent contre l'osier...

- Oui, reprend Rose tout en riant, j'ai volé à la vieille ses deux plus beaux canards, et c'est grâce à eux que je suis ici... Figurez-vous que je les soignais depuis un mois, je les engraisais à votre intention, je ne voulais pas partir avant qu'ils fussent bien à point, et voilà tout à coup qu'elle déclare pendant le dîner qu'elle ira ce matin au marché pour les vendre; le sang ne m'a fait qu'un tour. Dès que j'ai pu quitter la cuisine, j'ai couru au poulailler puis j'ai pris le train pour coucher à la ville, où heureusement j'avais déjà envoyé ma malle dans un hôtel.

Stupéfaite je regardai Rose.

- Comment ta malle ?

Elle s'écria, les yeux pleins de malice :

- Oh ! votre petite n'a pas été bête!...

Puisque la vieille ne m'a jamais payée durant quatre années, j'ai calculé combien coûte une servante de ferme pendant un an, et j'ai trouvé que j'avais le droit de faire un compte à son nom chez un de nos clients qui tient le magasin de nouveautés ; je possède donc maintenant une malle, un trousseau complet, puis aussi ce joli costume que vous me voyez... Ce n'était que juste n'est-ce pas ?

Je détournai la tête sans rien dire... C'était juste, en effet... Mais je sentis mes joues se couvrir de rougeur.

Rose gémit dans un bâillement :

- J'ai faim !... Si nous allions déjeuner, on retrouverait ensuite la malle à la consigne.

J'acceptais avec empressement et bien vite je l'entraînai vers la sortie. Du haut de l'escalier, je vis que le jour s'était enfin levé; on avait éteint les becs de gaz, et de la rue montait jusqu'à nous une triste lueur blafarde. Les trottoirs étaient couverts de boue et les maisons en face apparaissaient jaunes et enfumées. Alors, je regardai Rose, et mon supplice me devint tout à coup intolérable. Je me mis devant elle et nerveusement je déboutonnai la jaquette barbare qui étouffai la gorge, rapprochait les épaules et déformait la taille.

Le vêtement s'écarta, le buste était libre et large dans une blouse de toile claire, et je respirai plus à l'aise.

- Maintenant, défais ton chapeau.

Lentement, elle obéit, et la gare sombre, le jour triste et sale, furent tout à coup illuminés. Ah! les chères boucles blondes que les bords trop étroits du chapeau écrasaient et couvraient maladroitement, comme je les retrouvais éclatantes, folles et vivantes! Comme elles jaillissaient par touffes gracieuses et naturelles, les unes tombant sur le front les autres caressant les joues, d'autres encore jouant sur la nuque et sur les oreilles !... La jolie créature ! je la reconnaissais enfin dans ses cheveux légers et dorés, frissonnants, impalpables, invraisemblables. Je passai mes doigts légèrement sur la soie d'amour dont mes yeux buvaient la douce couleur. Non, vraiment, rien n'était perdu. Rose était belle, plus belle que jamais, et les paroles heureuses se pressaient sur mes lèvres...

Je l'excusais, et je m'en voulais de ma froideur.

Pauvre petite! elle ne savait pas. Elle croyait sans doute que pour arriver à Paris, il fallait absolument un chapeau, et comment le choisir dans une boutique de village? Et je ne me lassais point de l'assurer de ma tendresse.

Rose, un peu confuse, les joues empourprées et les cils baissés, tournait gauchement dans ses mains le malencontreux objet. Je regardai autour de nous; quelques gens affairés allaient et venaient rapidement, et l'escalier était désert. Alors, dans un éclat de rire, je fis tomber vivement le chapeau, et, du bout de mon soulier, je le poussai dans le vide...

- Allons bien vite d'un autre côté, disais-je à Rose, dépêchons-nous... Si on allait nous le rapporter !

Toujours bonne fille et contente de ma joie elle riait de mon rire et, tandis que nous nous hâtions vers une autre sortie, le chef d'œuvre de Sainte-Colombe roulait, déroulait et sautait de marche en marche.

Au restaurant, l'agitation de la salle, les bruits de la rue, me frappent violemment; je me sens nerveuse et follement amusée j'interroge Rose, et à chaque personne qui passe :

- Regarde ! regarde donc !... Tu ne vois pas !... Tiens, voilà une jolie

toilette, une vraie Parisienne!... et là-bas près de la porte, tu ne vois pas cette femme étrange ?...

La jeune fille regarde, puis se tourne vers moi et, avant que j'aie le temps de prévoir son geste, elle se penche et baise ma main. Je voudrais dire : « On ne fait pas cela, Rose ! » Mais c'est aujourd'hui son premier geste de grâce : comment la gronder ? Ah! quelle misère que l'éducation, et combien de fois vais-je me surprendre en contradiction ridicule !

Puis je voudrais que ce jour fût pour elle tout bonheur et tout espoir! Et tandis que nous faisons gaiement des projets, je m'efforce de deviner ce qu'elle doit éprouver, je cherche dans ses mouvements, j'interprète ses paroles.... Mais sans doute est-ce trop tôt, et c'est encore moi, hélas ! c'est moi qui ai la meilleure part de son bonheur. Une fois mes yeux s'arrêtent sur ses mains gonflées, gercées. Elle s'en aperçoit et murmure tristement :

- Ce sont les betteraves... vous comprenez, la saison est dure maintenant...

- Mais il est fini, le temps des betteraves, ma Roseline ! elles sont finies les mauvaises saisons, finies pour toujours, pour toujours !

Et j'appuie sur chaque syllabe et, quoique je parle bas à son oreille, j'entends le mot toujours qui éclate sur mes lèvres, comme un cri de victoire.

Elle sourit et continue de manger, en s'appliquant à bien faire, les coudes au corps, les mains près de l'assiette... Mon dieu! mon dieu! m'a-t-elle entendue ?...

Il y a des êtres qui semblent détaché d'eux-mêmes. Ils font un geste, et tous les flots de leur vie ne se précipitent pas dans ce geste! Ils approchent de ce qu'ils aiment, et toute leur âme n'emplit pas leurs yeux! Elle n'est pas au bord des lèvres pour aspirer l'amour, au bout des doigts pour saisir le bonheur! elle n'est pas là pour guetter la vie, pour attirer tout ce qui passe, avide, gourmande et jouisseuse! Mais où est-elle donc, et que fait-elle hors du monde charmant et délicieux de la terre?....

Et cependant la femme, l'être qui apprend par l'amour le don admirable de la vie, sait mieux que l'homme se mettre tout entière dans les minutes fugitives. Elle vit plus au bord de ses actes. Son intelligence qui s'attache rarement aux choses abstraites paraît flotter autour d'elle, en quête de toutes les sensations. La femme passe et elle a tout vu, elle se souvient et toute sa chair frissonne, comme si la caresse courait encore sur elle. Son âme charmante et légère boit l'éternité à même le présent, et par le baiser des hommes elle a connu la science de l'oubli absolu.

J'ai peur que Rose ne soit pas très femme. Ah ! si j'étais à sa place, je serais ivre, éperdue, folle, et je croirais entendre mon nom pour la première fois !

Après le déjeuner, la visite aux magasins fut laborieuse. Rose, d'une taille peu commune, ne pouvait guère trouver de vêtements dans les confections courantes. Il fallut chercher et combiner judicieusement, car je

ne voulais pas attendre un seul jour. Je pris soin de lui choisir les choses les plus sobres, les plus correctes, afin de mieux dérober sa paysannerie. La toque de velours sombre, égale de tous côtés, pourra se déplacer sur sa tête sans trop d'inconvénient. La voilette noire saura modérer la violence d'un teint trop habitué au grand air, et ses mailles régulières et fines rendront plus visible encore l'admirable rectitude des traits. Enfin la haute ceinture de cuir sur la robe tailleur, le col et les manchettes bien empesés déguiseront un peu l'effort de son maintien.

\* \*  
\*

Deux heures plus tard je précédais Rose dans sa nouvelle demeure. Nous montions un escalier sombre et interminable. A la main, je tenais une bougie qui tremblait, et tout essoufflée je lui expliquais les avantages de cette pension, maison tranquille, où elle ne serait pas inquiétée de façon gênante, et pourrait faire des connaissances utiles....

Enfin nous arrivâmes au cinquième étage. Notre lumière avait pâli. Nous dominions les toits, et par la vitre, au-dessus de nos têtes, un grand ciel rouge cuivrait nos visages et nos mains. La jeune fille eut un mouvement joyeux en entrant dans sa chambre. Elle était calme et blanche, mais les flammes du feu et du ciel la faisaient en cet instant toute rose, riante et ardente. La fenêtre très haut dans le mur ne laissait voir que l'espace. Sous elle j'avais placé une table de travail avec des livres et quelques fleurs dans un cristal délicat. Sur les murs plusieurs photographies de chef-d'œuvre italiens faisaient oublier la banalité du papier. La cheminée était nue et les meubles très simples.

Heureuses, nous parlions toutes deux à la fois; Rose disait :

- Vraiment c'est trop joli, c'est trop beau !

Et moi :

- J'aurais voulu te préparer une chambre tout à fait à mon goût, mais il fallait bien être raisonnable. Alors j'ai apporté de petites choses, tu vois, et j'ai entassé au fond des armoires les vilains tableaux, la pendule de zinc et les fleurs en chenille. Mais viens voir le plus admirable.

J'ouvre la fenêtre, et, en nous penchant au dehors, nous apercevons une grande étendue au delà de l'énorme gouttière qui borde le toit. Malheureusement, dans le brouillard qui monte de la Seine, les dernières flammes du jour s'éteignent rapidement. En face de nous, sur l'autre rive, le Louvre devient une masse lourde et informe; à droite Notre-Dame n'est plus qu'un fantôme ; çà et là, dans le hasard des lueurs qui survivent, on distingue seulement un clocher, une tour, une maison plus haute.

- Nous sommes rentrées trop tard, ma Rose, on ne voit plus rien, mais quelle impression ! Le bruit des quais et des ponts nous arrive à peine, la ville est comme voilée; de cette hauteur son activité paraît un rêve, et je retrouve près de toi les minutes attentives de Sainte-Colombe... Tu es

heureuse ?

Souriante et les yeux perdus vers le ciel elle dit :

- Oui.
- Complètement ?
- Oui.
- Tu n'as plus peur de l'avenir?
- Je n'ai plus peur pour moi, mais encore pour vous.

Et comme je l'interroge du regard, elle ajoute :

- Je crains de n'être jamais ce que vous souhaitez.

J'appuyai ma main sur son épaule et lui dis :

- Tu seras ce que tu dois être, et c'est là l'important. Il me semble en cette minute que les plus grandes idées sont petites, que les plus beaux rêves sont puérils devant la simple réalité d'un être qui sourit et goûte le bonheur pour la première fois... Tu étais cachée, je te mets au jour. Tu étais prisonnière, je te fais libre. Autour de toi, je ne vois aucune entrave et ne demande pas autre chose. La vie d'une femme belle doit être comme une étoile dont chaque rayon est l'issue d'une possibilité heureuse... Je suis contente, car c'est aujourd'hui ta première délivrance.

Rose murmura :

- Que sera donc la seconde ?

J'hésitai un instant...

- C'est difficile à dire, ma chérie, tu comprendras peu à peu... Je pourrais te répondre : celle de ton intelligence ou de ta vie morale, mais je ne veux rien formuler. Tu vas commencer à vivre, je ne veux pas tracer ton chemin avec des mots. Combien tes moindres gestes me sont plus précieux !

Je refermai la fenêtre et j'allai m'asseoir dans un fauteuil près de la cheminée. Rose, les bras levés devant la glace retira son chapeau et son voile, puis elle défit son manteau, son écharpe, et rangea le tout soigneusement dans l'armoire. Mes yeux suivaient ses mouvements tranquilles, et sur chacun d'eux mon cœur se reposait. Je dis son nom, elle vint se mettre à mes pieds, contre mes genoux, et la douce tête blonde s'offrit à mes mains.

Il fait nuit, le feu nous éclaire, mais la chambre est noire où ne s'étend point le rayonnement des flammes. Un chrysanthème plus long que les autres penche sa fleur dans la clarté. En face de la cheminée, dans l'ombre des rideaux qui encadrent le lit, se dresse toute blanche une figure de l'Académie de Venise, une allégorie de la Vérité.

On ne voit pas le miroir qu'elle tient, ni les détails qui l'entourent. On ne distingue pas le piédestal qui l'élève au-dessus des hommes; seul, le corps nu de la femme appelle et retient la lumière.

Je la désignai à la jeune fille.

- Regarde, elle est plus intéressante ainsi. Dans le doute que met l'ombre autour d'elle, je la trouve d'une vérité plus humaine et plus vraie.

Après un moment de contemplation, Rose me dit gravement :

- Je ne vous cacherai jamais une seule de mes pensées.

Son affirmation me fait sourire, mais pourquoi la décevoir ? Elle ne sait pas encore que les sincères ont plus de mal que les autres à dire ce qu'ils pensent. Les mots sont dans leur âme comme ces plantes grimpantes qui, par mégarde, se trouvent semées au milieu d'un chemin... Elles hésitent, elles cherchent, elles rampent désespérément et finissent par s'enrouler les unes aux autres.

Tandis que la plupart des gens, comme on donnerait des appuis à ces fleurs, donnent aux mots des certitudes et des vérités auxquelles ils s'accrochent, les sincères ne cèdent point à de telles illusions. Ils hésitent, balbutient, ou se contredisent sans cesse...

J'inclinai sa tête sur mes genoux, et doucement, par petites phrases coupées de longs silences, nous parlâmes de la nouvelle existence qui s'ouvrait devant elle. Bientôt elle ne dit plus rien. Le feu s'éteignit, la chambre devint noire, et six heures sonnèrent à une horloge voisine; je murmurai :

- Je m'en vais, chérie...

Elle ne bougea point et je compris qu'elle s'était endormie. Alors je me dégageai avec précaution, je mis un oreiller sous sa tête, un voile sur ses épaules, et j'étais déjà près de la porte, lorsque la vision de son réveil m'apparut tout à coup. Il ne fallait pas qu'elle ouvrît les yeux dans les ténèbres, qu'elle se sentît perdue et seule dans une maison inconnue.

J'allumai la lampe, je baissai les rideaux et ranimai le feu.

Roseline dormait profondément. Sa poitrine se soulevait à peine. Parfois un grand soupir faisait trembler sa beauté paisible, comme un souffle d'air plus vif inquisiteur la surface d'un lac.

Que ferait-elle si elle s'éveillait bientôt ?...

Je regardai autour de nous; les choses étaient calmes et heureuses, les fleurs s'épanouissaient dans la lumière ; sur la table, les livres semblaient attendre... Je cherchai parmi eux quelque page qui charmât son imagination et orientât joyeusement sa première songerie...

#### IV

Les pieds nus dans ses pantoufles, un peignoir ouvert sur sa chemise, Rose est assise auprès du feu...

- Tu es souffrante ?

- Non, dit-elle en souriant.

Et ses mains fraîches qui pressent les miennes et ses baisers qui sonnent gaiement sur mes joues, me rassurent en même temps que sa réponse.

- Mais comment n'es-tu pas habillée ?

- Je ne sais ; les heures ont passé et j'ai fait monter le repas.

Je regarde la chambre à demi obscure. Par le store que j'avais baissé la veille, le jour pénètre timidement en mille petits traits brisés; sur la table, les livres sont encore disposés par ma main; au bord de la cheminée, les fleurs atteintes par le souffle de la flamme se fanent et s'inclinent... Toutes ces choses qui n'avaient point été touchées, témoignaient d'une immobilité qui me faisait mal. Toutes les émotions que j'avais imaginées pour ma Roseline depuis la veille, ne l'avaient point même effleurée. Une à une, elles retombaient tristement sur mon cœur.

Je me levai, je déplaçai les fleurs, j'ouvris la fenêtre, et le joyeux soleil me rendit confiance.

- Viens, ma chérie, habille-toi, sortons!

Tandis que je l'aide à nouer ses cheveux, mille questions se pressent sur mes lèvres.

- Es-tu bien soignée ? La solitude te paraît-elle dure? Quels sont les autres pensionnaires? Trouveras-tu parmi eux quelques relations curieuses?

Toujours sages et modérées, ses réponses ne m'apprirent pas grand'chose, si ce n'est qu'elle avait bien mangé, bien dormi, et qu'elle était fort satisfaite.

Je me réservai de l'interroger à nouveau dans quelques jours.

La jeune fille laisse tomber son peignoir et commence sa toilette. De l'éponge, pressée sur les épaules, l'eau ruisselle, se hâte, s'arrête aux reliefs et se perd à la chute des lignes. Dans la pleine lumière le corps semble inondé de brillants, une fraîche odeur se mêle à celle des roses. La chambre est remplie de beauté.

## V

La première neige est tombée cette nuit; depuis il a gelé, et sous un soleil triste, les arbres des Tuileries dessinent des arêtes blanches. Le jour paraît d'autant plus terne que la lumière de neige éclate sur le sol avec plus de ferveur. Je suis lentement le petit sentier noir que les balayeurs ont tracé; j'ai une impression de solitude, la rue s'agite discrètement, on dirait que toutes les fenêtres sont closes sur des convalescents, et la voix des enfants qui jouent sur mon passage me parvient comme au travers d'invisibles tentures.

Rose marche près de moi. Un vent aride moule nos jupes à nos corps et les soulève derrière nous en étendards sombres et onduleux. L'air glacé argente sur nos bouches le fin réseau de nos voilettes.

– Où allons-nous? me dit Rose.

J'hésite un peu et je réponds :

– Nous allons au Louvre.

Et aussitôt, pour la mettre à l'aise autant que pour prévenir une déception probable, je me hâte d'ajouter :

– C'est un livre d'images que nos yeux vont parcourir ensemble. Les tiens iront d'abord aux couleurs vives, aux scènes attrayantes ; plus tard, ils discernent les nuances dans la couleur, les lignes dans la forme et l'expression dans le sujet. Et qu'importe la médiocrité de notre premier choix pourvu qu'il s'éveille!

Nous étions arrivées au bas des marches qui mènent à la Victoire. Après une minute de contemplation, et d'une voix lourde d'indifférence, Rose laissa tomber quelques mots :

– C'est beau, c'est très beau.

Je sentis qu'elle n'avait d'autre but que de me plaire; mais bien vite son honnêteté naturelle reprit le dessus quand je lui demandai ce qu'elle admirait, et elle répondit simplement :

– Je ne sais pas.

C'est ainsi, en ne me donnant jamais un mécontentement absolu, que cette nature me retient. Elle ne voit et ne sent rien de ce que nous appelons beau ; en revanche, elle n'a souci d'aucune attitude, elle n'a aucun sens de la représentation, ni devant elle-même ni devant les autres, et ma tendresse s'échauffe de la froideur étrange de cette âme. En ne cherchant point à paraître, elle entretient constamment en moi l'illusion de ce qu'elle est peut-être ou de ce qu'elle sera.

Nous avons traversé vivement plusieurs salles. Dans un coin tranquille nous nous sommes assises. Je goûtais déjà cet air de vie profonde et reposée qui se dégage de certains Primitifs. Mais la jeune fille qui, durant notre promenade, m'avait arrêtée pour mieux voir diverses laideurs, parlait et riait abondamment.

Cela me gênait, et je fus sur le point de le lui dire. Cependant je me contins et j'aurais eu honte de lui en vouloir. N'était-elle pas joyeuse et

vivante comme j'avais souhaité qu'elle le fût? et n'est-il pas injuste d'obéir à ces caprices de l'instinct qui nous portent à souhaiter de notre compagnon tel silence ou telle parole à tel ou tel instant? Efforçons-nous d'amener notre sensibilité à une vibration morale assez puissante et assez juste pour que les petites dissonances des caractères ne la faussent pas.

Longtemps Rose bavarda au hasard, parlant tout à la fois de son enfance au couvent, de sa marraine redoutable, du scandale que devait provoquer dans le village sa disparition soudaine... Puis elle se tut, et je sentis ses yeux distraits se poser tour à tour sur moi et sur le carreau élevé qui encadrait à ce moment un coin de ciel gris étoilé de neige tourbillonnante. Enfin d'un geste paresseux elle releva sa voilette, appuya la main sur mon épaule, et dans un long bâillement qui mit à nu l'intimité fraîche de sa bouche perlée:

- Mais que voyez-vous? me dit-elle.

Je passai mon bras sous le sien et l'entraînai dans les salles désertes. J'aurais dû parler... Mais combien vains nos plus grands discours, quand ils veulent traduire une seule de nos admirations !

- Que t'importe ce que je vois, ma Roseline? c'est toi, c'est toi seule qui peux découvrir ce qui te plaît et ce qui t'intéresse.

Nous passions devant la fille du Titien. Je fus frappée de la parenté qui existait entre elle et ma compagne. Quoique de coloration différente, Rose, plus blonde et les yeux plus clairs, avait cependant la même pureté dans les traits, le nez fin et précis, la bouche très petite, et surtout ce même regard vague qui se prête aux interprétations les plus diverses. Rose me serra le bras :

- Parlez-moi, parlez-moi!

Je la regardai. Lui faudrait-il donc toujours pour s'émouvoir un peu que mon émotion s'exprimât? Les impressions n'arrivaient à son âme que filtrées par la mienne... L'amour, me disais-je, l'amour seul délivrera peut-être un jour toutes les ivresses que recèlent jalousement ces nerfs trop chastes. Et malgré moi, je m'écriai :

- Ne crois-tu pas que l'admiration chez la femme n'est encore qu'une forme de l'amour ?

- Mais quand elle n'est plus jeune? objecta Roseline en riant.

- Quand elle n'est plus jeune, la nature lui propose sans doute d'autres moyens d'enthousiasme! Son cœur n'est plus comme un trait d'union entre elle et les choses. Alors, ses yeux assagis savent peut-être voir à même la beauté, sans que toutes les joies d'une amoureuse vie de femme embrasent leurs rayons...

Les Rubens étaient là, autour de nous, dans leur éclat et dans leur gloire, avec des cris d'ardeur et de luxure, avec des voix de chair, de sang et de jeunesse. Ils affermirent encore ma pensée, et j'avouai à ma compagne :

- Rose, il y a peu de temps encore, je passais sans émotion dans cette salle éblouissante où les Rubens vivent d'abondance et de volupté. Je regardais, maintenant je vois; je frôlais, à présent je saisis. Toute cette ivresse qui est éparsée autour de nous et qui est à cent lieux de toi, Rose, je

la possède et elle vient augmenter la mienne...

- Mais, que s'est-il donc passé en vous? s'écria la jeune fille.

Je ne pus m'empêcher de sourire, car, en cherchant à m'expliquer, il me sembla qu'au plus profond de mon âme, je jouais avec les mots...

- Tout ce qui me blessait hier m'est devenu aujourd'hui une cause d'admiration. L'excès me paraît abondance et richesse, le tumulte s'ordonne; ainsi je crois voir, dans ces œuvres, la glorification de tout ce que nous devons estimer le plus dans notre vie, la santé, la beauté, la force, l'amour. Dans la magnificence exagérée de ces toiles, n'y a-t-il pas un parti pris éclatant ?

Nous restâmes un moment silencieuses ; j'ajoutai :

- On réalise toujours au-dessous de ce que l'on conçoit ; il semble que cet homme ait su vivre et produire à la limite de ses visions... ou bien, il concevait au-delà de ce que nous pouvons entrevoir.

Et, inclinée sur le même mystère, notre fragile pensée de femme nous apparut comme un paysage qui se perd dans la brume : aux heures claires nous distinguons la chaîne de montagnes bleues dont les sommets touchent le ciel; mais, pour ne point s'égarer, notre pensée doit rester au premier plan, dans les avenues tracées par l'homme.

Je repris :

- Nous sommes loin, ma Rose, de la parcimonie des Primitifs dont chaque œuvre contient presque une vie humaine. Dans la salle où ils sont réunis et dans celle-ci, tu trouveras tout l'enseignement contradictoire et complet que l'on aimerait à donner. Là-bas, c'est la sagesse, la patience, l'effort assidu, toute la conscience dans le plus petit détail; c'est la vie qui se courbe humblement mais avec ferveur et ténacité ; c'est l'idée, la beauté, qui ne cherchent point à paraître - la preuve n'en est-elle point dans le grand nombre de ceux qui restèrent anonymes?... Ici, au contraire, c'est la prodigalité, c'est l'amour à haute voix, la santé qui ruisselle et qui force les corps ! Rubens, c'est une leçon de bonheur et d'audace. Les plus grandes choses ont l'air facile en face de lui. Quand on est las et prêt au découragement, il faut venir le voir.

«Ah ! je me demande, vois-tu, je me demande à quoi, à qui je dois ce nouvel enthousiasme. Qu'ai-je vu, qu'ai-je appris ? De quel passant, de quel mot de quel geste, bien étranger sans doute au merveilleux Rubens, me vient tout à coup la joie d'en prendre ma part?

Et de fait, il en avait été ainsi. Un trésor inconnu tombe dans la coupe d'émotion et le niveau s'élève. Ah! sentir monter en moi la sensation qui dormait encore, voir aujourd'hui s'éclairer ce qui nous était obscur hier, aimer davantage, comprendre un peu mieux, connaître un peu plus, voilà pour nous, femmes, le vrai, le seul progrès qu'il faille chercher et vouloir! Mais comment espérer que Rose progresse jamais si elle ne sent rien ?

En vain, je promenai la jeune fille pendant une heure, non point parmi les toiles dont elle ne pouvait encore apprécier la valeur, mais parmi les rêves qui s'en dégagent, parmi les visions les plus touchantes et les plus

séduisantes; en vain je m'exaltai, en vain je me passionnai : ses yeux indifférents ne s'illuminèrent point. Certes je n'avais tenté aucune épreuve, c'eût été absurde et fou. Pourquoi cependant cette oppression qui pesait sur moi? Des souvenirs que j'aurai voulu chasser m'obsédaient et me gênaient... souvenirs des ivresses enfantines qui s'exhalent au hasard, souvenirs des premières ardeurs qui se posent n'importe où dans la hâte de vivre, souvenirs des cœurs vierges qui se nourrissent de chimères !...

Enthousiasme, admiration, amour ! si vous n'avez pas erré d'abord sans objet ou sans choix, si vous n'avez pas flambé vainement et follement comme une flamme qui brûle en plein midi, saurez-vous jamais éclairer la nuit de toutes les splendeurs qui vous attendent pour s'animer ?

Beaux yeux de ma Roseline, beaux yeux qui veillez dans la douceur des cils clairs, comme deux opales entourées d'or pur, vous fermerez-vous pour toujours sans avoir réfléchi un peu des merveilles de la terre, un peu du véritable ciel de notre vie humaine ? Est-il vrai qu'en se posant, vos rayons éteignent la vie et la beauté ?

## VI

Il est six heures du soir, je promène Rose sur les boulevards, si amusants à cette époque et à cette heure. Comme toujours je m'étonne de ce qui ne l'étonne pas. Je la regarde tandis qu'elle avance, indifférente et belle; je règle mon pas sur son pas trop grand, et ma pensée va et vient entre cette existence qui ne se dessine point et mes ambitions qui s'effacent peu à peu.

Hélas ! les jours glissent sur elle sans éveiller le désir ou l'ennui. De temps à autre je lui propose quelque travail insignifiant et facile. Mais, que la tâche soit morale ou matérielle, que le devoir soit léger ou compliqué, elle n'en accepte le projet que pour mieux l'évincer au cours de la conservation (sic), et par un geste naturel comme celui des bras fatigués qui déposent un fardeau trop lourd.

Ce soir je ne cherche pas à tourmenter sa paresse. En passant tout à l'heure dans le vestibule de la pension, j'ai aperçu les couverts mis autour de la longue table où se réunissent les pensionnaires. Et je songe à ces destinées qui, depuis quinze jours, sont liées à celle de Rose sans que j'en puisse distinguer une seule à travers ses récits emmêlés et confus.

Derrière la maison de construction ancienne, une sorte de galerie vitrée s'étend au-dessus d'un jardin voisin. C'est là qu'après chaque repas on vient prendre le café, c'est là que l'hôtesse, d'humeur liante et d'esprit aimable, s'efforce de créer une intimité, de fonder une famille illusoire entre ces étrangers venus des quatre coins du monde avec des buts différents et pour des causes diverses.

Je sais, pour l'avoir éprouvé, combien de surprises réservent ces êtres, dont les apparences le plus souvent sot faites et cataloguées d'après des modèles connus : les malades, les voyageurs, les errants, les fugitifs ou les étudiants. J'évoque des silhouettes que je décris à Rose pour l'encourager à me communiquer ses impressions. Des miettes de souvenirs se groupent, des images surgissent devant mes yeux, effaçant les choses et les gens qui m'entourent, et une vision se précise où ma mémoire se joue un instant comme un reflet dans l'eau. Je vois une longue maison et sa façade blanche et verte qui se mire en un lac très pur. Un homme et une femme y abordent en même temps, et je dis à Rose l'histoire de ces vieillards errants.

- C'était curieux... Imagine ces deux êtres inconnus l'un à l'autre, qui partent du même pays à peu près au même âge, et font en sens inverse les mêmes voyages. A l'époque où je les rencontre, ils ont les cheveux gris, le visage ridé, le corps desséché, et leur vue incertaine hésite à l'abri de semblables lunettes. Dès la première heure, je m'amuse à les sentir identiques et unis d'avance, alors qu'ils s'ignorent encore. Je les observe à la table qui les rapproche chaque jour, ils se feuilletent avec le plaisir de se trouver pareils comme deux exemplaires d'un même guide. Dans leur cerveau également ordinaire les souvenirs tiennent la place des idées. Pour eux la vie est une sorte de classeur, ils ne connaissent d'autres fonction morale que celle d'enregistrer et de cataloguer. Virent-ils un jour quelque

avantage à se réunir, ou pensèrent-ils enfin qu'il y a sur la terre d'autres chemins à suivre que ceux qui mènent aux lacs, aux villes, aux cascades ou aux sommets? Au bout de quelques semaines, ils partagèrent la même chambre, et l'on apprit que désormais ils vivaient côte à côte.

- Ils s'étaient mariés ?

- Non. Et s'ils accomplirent avec tant de simplicité une action fort naturelle, ce ne fut certes point par hauteur d'âme ni par largeur d'idées. Mais on sentait que la connaissance des mœurs diverses avaient simplifié leur vue morale, tout comme leur vue matérielle était usée par les aspects multiples de la nature.

Rose se mit à rire.

- Il n'y a point à la pension d'article de ce genre, dit-elle. Pour le moment nous n'avons pas de vieilles gens, rien que des étudiants, deux Américaines, une Espagnole...

Puis elle hésite un peu et ajoute :

- Un peintre aussi, un peintre qui a commencé mon portrait.

- Comment, ton portrait ! Et tu ne m'en a rien dit ?...

Un geste violent m'interrompt. Rose s'est retournée, son parapluie tournoie dans l'ombre, s'abat sur un chapeau qu'il défonce et jette sur le sol... Un monsieur est devant nous, correct et ennuyé. Il balbutie de vagues excuses et veut s'éloigner, mais la jeune fille indignée l'interpelle bruyamment. Une discussion s'engage, les badauds s'arrêtent, un attroupement se forme, et de l'autre côté de la chaussée un agent de police se hâte vers le groupe. Heureusement, un fiacre passe à vide, je n'ai que le temps de m'y précipiter, entraînant Rose qui continue d'agiter par la portière un parapluie menaçant.

Alors j'obtiens enfin l'explication de notre mésaventure. Sans que j'y eusse pris garde, ce monsieur nous suivait, paraît-il, depuis une heure. Cet hommage silencieux avait exaspéré la jeune fille.

Je l'embrasse au seuil de la pension et je reviens songeuse à travers les rues, pensant aux surprises que me réserve ce caractère peu civilisé.

Rose a peut-être fait injure à un homme qui se plaisait simplement à l'admirer, me disais-je. Que savait-elle de ses intentions ? En tout cas ne suffit-il pas d'un regard ou d'un silence pour écarter les importuns?

En général ceux qui nous recherchent ainsi pour la cadence de nos hanches pour la masse de cheveux qui reluit sur notre col, ou pour un soulier bien fait sous une balayeuse ébouriffée, ceux-là sont peu intéressants, et parmi tous les hommages grossiers, niais ou timides qu'une femme peut ramasser dans la rue, il y en a peut-être un ou deux, au plus, qui s'imprimeront dans sa mémoire d'une manière ineffaçable. Mais pourquoi ne pas admettre toujours les meilleures conjectures ?

J'avais erré longtemps au hasard. Un peu lasse, j'entrai dans le Parc Monceau, à cette heure où les jardins publics abandonnés des mères et des bébés n'appartiennent pas encore aux amants. Je m'assis près du lac

transparent qui double si joliment son diadème d'arcades. Un jeune saule balançait mollement son chagrin à la surface de l'eau, et des canards blancs glissaient dans la vapeur du soir. Le jour bleu, en s'en allant, se mêlait à la buée légère qui s'élève de Paris la nuit, et cela faisait un ciel mauve derrière les arbres sombres. C'était doux, mélancolique, mais point grave, et, dans la grâce du décor, je m'attardais à quelque rêve de femme. Or, derrière le banc où j'étais assise, un réverbère s'alluma, et devant moi, sur la terre, je vis une ombre à côté de la mienne. Je compris et ne me détournai point.

Un homme m'avait suivie. Je sentis ses yeux peser lourdement sur mon profil, sur ma joue et mes mains nues. Sans doute, il allait parler... Ennuyée je pris un petit livre dans ma poche, et, pour mieux protéger ma solitude, je me mis à lire.

Mais bientôt je devinai qu'il lisait avec moi et ma pensée ainsi mêlée à celle d'un inconnu se promena sur les mots sans les bien saisir. Son insistance me déplut, je fermai le volume.

Alors il me dit :

- Vous êtes belle.

Ce mot tomba jusqu'au plus profond de mon âme avec une résonance qui me troubla. Je me levai en rougissant et j'hésitai. C'était là certes une de ces flatteries brutales et mensongères que nous entendons toutes. Cependant je résistai au mouvement d'instinct qui m'engageait à partir (la pudeur en ce cas n'est-elle pas encore une ruse de nos coquetteries de femmes ? Nous fuyons, l'homme poursuit, et l'erreur s'affirme).

Debout devant lui, je tournai franchement mon regard vers le sien. Alors il répéta doucement les mêmes paroles.

Était-ce sa voix qui était admirable de timbre ? ou bien y avait-il réellement dans l'aménité de cette phrase, la révélation d'une vie inquiète, d'une sensibilité qui jaillissait au travers d'un seul mot et se voulait fixer dans une seconde unique ? Elles me surprenaient ces paroles, me semblaient nouvelles et graves, parce que je ne croyais pas qu'il fût possible de les dire ainsi à une inconnue, avec une voix qui ne demande rien.

Toute mon attitude dut trahir le double étonnement que j'éprouvai. Mes yeux interrogèrent les siens. Leur expression ne bougea pas. En vérité il ne demandait rien. Alors je souris et répondit simplement :

- Merci... une femme est toujours heureuse d'entendre dire cela.

Se découvrant et se levant, il s'inclina. Je m'éloignai avec un peu d'angoisse : allait-il commettre la sottise de me suivre ? m'étais-je méprise Non. Il reprit sa place. Lui non plus ne s'était point trompé.

Entre deux êtres qui s'ignorent et ne se reverront jamais, les paroles échangées, quand elles ne sont point vulgaires, prennent une importance étrange, et laissent derrière elles une mélancolie qui traîne comme un voile de deuil ; c'est l'étonnement des voix qui s'écoutent pour ne plus jamais s'entendre, l'étreinte fugitive des regards, le sourire qui ne sait où se poser et qui cependant voudrait enrichir le souvenir d'un rayon de bonté...

Il y a, en l'espace d'une seconde de cette sorte, l'image essentielle d'une

vie humaine... Elle s'éveille, elle hésite, elle cherche, croit trouver, dit un mot, et rentre dans le néant.

## VII

Le profil de Rose se détache sur le velours sombre de la loge. Ses bandeaux blonds et doux sont deux coulées de miel qui suivent le contour de ses joues. Son cou long est très blanc dans la robe noire qui l'encadre, et ses mains gantées reposent près de l'éventail ouvert sur ses genoux comme une aile de cygne. Elle se tient droite, les yeux fixés devant elle. Son attitude est noble et froide comme un diadème sur un beau front.

Je suis seule, au fond de la loge. Il m'est favorable d'écouter ainsi, dans l'ombre, sans être vue. L'attention d'une femme coquette, attention si fragile! n'est-elle pas toujours un peu altérée par le souci, même inconscient, de l'effet qu'elle produit ?

Je suis frappée de la piété des attitudes. Dans le grand silence où la musique se répand, toutes les vies semblent traversées d'harmonie.

Je les regarde comme des temples ouverts, que les pensées ont désertés pour aller toutes ensemble à une idéale communion. Un sorte de respect incline le front et abaisse les yeux des hommes. Les femmes se taisent. Le vol des éventails est suspendu. Les âmes sont en offrande, instruments silencieux d'une symphonie humaine qui monte, qui monte mystérieusement pour se mêler et se perdre en l'autre... Si quelque chose de nous existe au delà des mots et des formes, si notre pensée revêt parfois un nu moral, n'est-ce pas ce principe dépouillé de conscience qui baigne dans les ondes sonores ?

Et Rose écoute aussi. Mais Rose écoute sans entendre. Celle que n'émeuvent point les plus belles choses, garde ici mieux que toute autre l'apparence de l'attention absolue. Elle écoute de cette manière passive qui est la marque de sa nature. Elle vit un sommeil éveillé. Pas de conscience, pas d'effort, point non plus de désirs...

Quand l'orchestre emplît le théâtre d'un chant d'allégresse, j'oublie mon angoisse, mes rêves s'exaltent autour de sa grâce immobile ; mais si la musique se tait, si Rose fait un geste ou dit un mot, alors ils s'éteignent en quelque projet bien humble et bien sage.

Elle s'est penchée, j'ai vu briller sous la lampe électrique la chaînette d'argent qu'elle portait au cou le jour où je l'aperçus, pour la première fois, dans les grands blés murs de Normandie, et le rappel de la sensation fait éclater à mes yeux la dissemblance du présent et du passé... Dans le vent frais du matin, avec un bruit et un mouvement de vagues, les faux s'avancent, et l'immensité d'or se balance en attendant la mort. Le ciel est bleu, le clocher du village ruisselle sous le soleil, tout est calme... une femme est là, penchée sur la terre... Mon dieu ! qu'ai-je fait ?... Tout n'était-il pas mieux ainsi ?

### VIII

- On dirait qu'il va neiger, dit Roseline.

Cette parole qui tombe dans un silence profond me distrait de mon travail.

C'est un jour d'hiver maussade et incolore. A travers les rideaux de mousseline le ciel apparaît sans couleur, sans éclat. Le long des arbres nus quelques feuilles mortes, oubliées par le vent, tremblotent pauvrement quand un souffle passe. On entend juste assez de bruit pour mieux goûter la paix qui entoure la maison. De temps en temps une voiture roule, un coup de fouet cingle notre silence ; alors le chien se réveille, se dresse, interroge mon regard, puis tranquillement replonge son nez dans ses pattes et se remet à ronfler. De l'autre côté de la cheminée, Rose lui fait pendant. Elle tient un volume qu'elle ne lit pas. Ses beaux yeux s'oublent dans le caprice des flammes.

Je me suis levée, et j'ai dû chercher un livre à l'étage supérieur. Ils m'ont suivie tous deux en bâillant et en s'étirant. Debout, près de la bibliothèque, ils ont assisté à mes recherches comme deux témoins également inutiles et indispensables. Dans la pièce froide un frisson m'a saisie, Rose a tousoté, le chien s'est blotti frileusement dans les plis de sa jupe.

Puis nous sommes redescendus tous trois en silence, et, quand je suis revenue à ma place, docilement ils ont repris la leur de chaque côté de la cheminée.

Avant de s'installer, le chien a tourné plusieurs fois sur son coussin, le dos arqué, la queue rentrée, le nez amateur. Rose s'est assurée également de la complicité de son fauteuil. A présent, les coudes appuyés, les reins enfoncés, la nuque agréablement soutenue, on sent que la longueur du jour ne l'effraie point trop.

\* \*  
\*

Depuis deux mois que Rose a quitté Sainte-Colombe j'ai obtenu d'elle une élégance intermittente qu'elle ne dépassera jamais, je le crains, car sa volonté est, hélas, incapable d'un effort soutenu. Quand il lui faut se tenir droite pendant plusieurs heures, je la vois se courber peu à peu comme si d'invisibles forces l'obligeaient à fléchir.

Certes, ce n'est plus la Rose de Sainte-Colombe qui est là près de moi. Qu'en reste-t-il ? L'ensemble est transformé par les vêtements et l'arrangement des cheveux, la voix et les gestes se sont adoucis, mais tout ce travail minutieux et complexe n'est que l'ouvrage subtil des événements, l'ouvrage déconcertant d'une influence qui se superpose à la nature sans l'altérer aucunement. Et c'est bien là que se fixe mon inquiétude. Elle est changée, mais elle n'a pas changé.

Je l'emmène partout, au hasard de mes occupations. Elle m'accompagne dans mes promenades, en course, au théâtre. Les hommes la trouvent belle, mais par son indifférence elle éloigne l'amour : l'amour ! en qui j'avais mis, en qui je mets encore l'espoir qui me reste...

Elle, toujours contente, sans être émue, ne témoigne jamais d'un désir. Je lui dis parfois en riant :

- Tu as une âme imperméable et un bon sens empesé comme un bonnet du dimanche !

Mais au fond elle m'attriste. Pour ranimer mon intérêt, j'en arrive à lui souhaiter quelque énorme défaut. Et je m'en veux aussi de ne pouvoir mieux apprécier sa tendresse exclusive. Ne suis-je point portée à croire que l'excès de ce sentiment lui est funeste? Je le regarde en son cœur, comme je regarde en mon jardin le grand arbre qui empêche le développement de tout ce qui l'entoure, et, bien que j'y tiens, je le considère un peu comme l'ennemi.

## IX

Cet après-midi les habitudes de la maison sont changées. Pas de silence, pas de travail. La femme de chambre s'agite, étalant mes robes devant Rose et devant moi. Nous sommes embarrassées.

- Essayons-les sur toi, lui dis-je.

Mais à la première notre choix est fixé.

Un cri d'admiration m'échappe quand je la vois entièrement enveloppée d'une longue tunique de velours vert qui tombe lourdement autour d'elle, sans ornement, sans bijoux. Du col de velours très haut, la tête jaillit comme une fleur de son calice, et je n'ai jamais vu de plus riche harmonie que celle de ses cheveux d'or ruisselant sur la couleur d'émeraude. Nous causons, tandis que j'achève sa toilette.

- Vous attendez toutes vos amies, me dit-elle.

- Quelques-unes, celles qui viennent à Paris à cette époque... J'ai fait pour toi, aujourd'hui, ce que je n'aime pas à faire généralement, je les ai conviées toutes ensemble. Mais j'ai bien spécifié que l'isolement serait rigoureusement maintenu.

Rose m'interrompt en riant.

- C'est bien simple, lui dis-je, nous allons ouvrir toutes les portes et aucune agglomération ne sera permise!... Pas de conversation générale, pas de discours à haute voix...

- Enfin, s'écria la jeune fille, tout l'envers du couvent où l'on nous défendait de causer deux par deux.

- C'est-à-dire où l'on vous défendait de causer, puisqu'on ne peut le faire réellement qu'en tête-à-tête. Tant que l'on n'a point parlé seul avec une personne, l'a-t-on jamais vue ?

Comme elle ne se montrait pas convaincue, je continuai :

- Mais songe donc ! la conversation à deux, si l'on sympathise - et l'on sympathise presque toujours, quand on est face à face, peut être aussi sincère qu'une méditation.

Je compris qu'elle partageait ma pensée, mais sa nature sage la tient si exactement dans le milieu des choses, qu'elle ne paraît jamais vivre d'un côté ni de l'autre, mais toujours entre deux.

Le pâle soleil d'hiver commence à décliner, mais, dans le salon tout blanc, la lumière du jour est encore suffisante. Et je regarde mes amies qui se sont groupées selon mon désir, celui-ci répondant à leurs préférences. Quand une intimité plus grande nous rapprochera toutes les unes des autres, la réunion bénéficiera de l'abandon que chacune d'entre nous aura goûté auparavant. Chaque vie aura son diapason normal et tentera au moins de le garder. Car les esprits sont des instruments si sensibles qu'il est rare qu'ils puissent seulement former une tierce juste.

Blanche, aux prunelles d'agate, aux cheveux châtons, légers comme l'ombre, paraît une image d'automne, dans ses vêtements bruns et roux, sillonnés de vison. Attentive, elle écoute Marcienne. La belle Marcienne, qui

m'est si chère pour son orgueil, se trouve assise près de la cheminée, et son profil admirable se détache dans les flammes. Sa bouche est d'un rouge cruel, mais, sous le drap clair de la robe, le corps se révèle gracieux et enfantin. La toque de cygne fait paraître plus noirs encore ses cheveux si noirs. Elle parle sérieusement et tend vers le feu ses doigts cuirassés de bagues.

Par la porte largement ouverte on voit la chambre plus sombre et déjà éclairée. Une jeune femme est accoudée sur la table. A voix basse, elle lit un poème dont quelques mots plus sonores se mêlent parfois au demi-silence des autres pièces. Penchée sous l'abat-jour, sa chevelure brune trempe dans la clarté, son profil est voilé par sa main, et les lignes du corps s'évanouissent dans la robe sombre qui se confond avec l'ombre. Debout, près d'elle, appuyées au mur blanc, deux formes blanches écoutent et rêvent.

J'aperçois Rose. Toute d'émeraude et d'or, elle se dresse en pleine lumière au milieu de la salle voisine. Derrière elle, une glace multiplie les candélabres de cuivre dont les branches allumées l'entourent d'étoiles. Madone au sourire paisible, chaste et froide, éblouissante et glorieuse, elle cause avec les inséparables, Aurélie et Renée.

Aurélie, qu'une robe de deuil obscurcit, est une délicieuse petite princesse de jais, aux cheveux de cendre, aux regards bleu de lin. Sa compagne, couronnée de nattes ardentes, sait la splendeur de ses yeux verts, et, par un jeu savant de ses longues paupières, elle se complait à les faire paraître et disparaître dans un léger bercement d'éventail.

Mon attention revient à celle qui est à mon côté, une jeune Hollandaise encore dépaysée en France. Sa parole est timide et elle ne connaît point mes amies... Je la regarde. Dans le cadre sage de ses bandeaux dorés, le visage est clair et large. Les yeux sont d'un bleu sans nuages. Le nez, un peu lourd et grave, dément la bouche aux coins facilement retroussés. Le cou, très long et très beau, fait rêver au sillage de la nuque et à la fuite des épaules qui se perd dans la blancheur d'une berthe de malines. Sur la robe de soie noire volontairement surannée, une chaîne d'or et une miniature entourée de brillants achèvent le style très pur de cette jeune femme. Assise dans l'embrasure de la fenêtre au creux d'une bergère c'est Mme de Mortsau du « Lys dans la vallée ».

Mais c'est aussi une parfaite image du pays de Zélande. On imagine sa tête surmontée d'un écran de dentelle et ses tempes ornées de bouchons d'or. On évoque derrière elle des horizons plats, des moulins qui tournent lentement, et de petites maisons vertes et rouges où les habitants semblent jouer à la vie. Qu'elle est charmante ainsi dans les derniers rayons du jour! à la fois puérile et noble, passive et romantique, et si différente des autres! Mais chacune n'a-t-elle pas son intérêt particulier, sa marque de grâce? Quand mes yeux les égrènent toutes, les unes après les autres, c'est un chapelet de perles précieuses dont l'égale beauté diffère également.

Quelle joie et quelle merveille d'être femme, d'être de jolies choses délicates, sensibles et variées à l'infini, des œuvres d'art vivantes, de la

matière à caresses, un peu de rêve réalisé !

Quand on les regarde ainsi, uniquement dans le sens décoratif, on est prêt à condamner celles qui travaillent, qui pensent et qui s'efforcent à un but quelconque tant ces créatures de luxe portent en elles leur raison d'être, tant elles réalisent de perfection dans un geste, une attitude ou un regard... Et puis, on songe à ce qu'elles sont trop souvent dans l'intimité de leur existence : étroites et tyranniques, attachées à de petits devoirs inutiles, l'esprit sans dignité, l'âme sans horizon, et l'on regrette qu'elles n'aient point su dégager de la simple connaissance de leur beauté, une méthode d'indulgence et de noblesse.

J'abandonne ma main dans les mains de Cécilia, et dans la douceur qui monte avec l'ombre nous rêvons toutes deux. Ainsi que le parfum des fleurs, les natures diverses semblent se préciser à mesure que les formes s'effacent. Pour Cécilia qui les ignore je les explique à voix basse.

Les rires d'Aurélié et de Renée ayant attiré mon regard, je commençai par elles. Ce sont les amoureuses, les insoucieuses, oisives par raffinement et par volupté. Elles vivent dans un rêve d'enfant, qui dort, s'habille, se promène, mange des friandises et joue à la poupée. Elles sont bonnes autant que coquettes, souples d'esprit autant que de corps, indulgentes et charmantes. L'amour, en se reposant sur leurs jeunes vies si tendres, les attendrit encore, comme la lumière qui caresse longtemps un pastel aux nuances douces.

Puis, c'est Marcienne, l'audacieuse, qui a brisé les liens de famille, qui a renoncé au luxe du monde, pour travailler et vivre librement près de l'homme de son choix.

A côté d'elle voici Blanche, encore inquiète et indécise, attirée par l'amour, contrariée par sa sœur Hermine qui poursuit un songe de charité et de relèvement.

Ici le beau profil de mon amie se tourna vers les autres groupes, et je continuai :

- Celle que nous appelons sœur Hermine, tu la vois dans la chambre sombre, lisant sous le rayonnement de la lampe, le visage caché par ses mains.

- Elle est belle ?

- Très belle, mais cherche à ne plus le paraître. C'est pourquoi elle est toujours si simplement vêtue.

Cécilia m'interrompit :

- Mais sa robe n'est pas simple !

- Tu as raison, elle se complique infiniment de mille niaiseries inutiles. Hermine a bien compris que, pour contrarier une grâce parfaite, il fallait entendre par simplicité : médiocrité et banalité.

Un murmure soyeux, un éclair de jupe argentée dans le jour qui meurt, un souffle d'iris, et Marcienne glisse à nos pieds dans un souple mouvement de chatte. D'une voix brève et passionnée, elle dit :

- Tu parles d'Hermine... Ah ! tâche de convaincre sa sœur de ne point la suivre, n'est-ce pas assez d'une beauté perdue ?

Assise par terre, sur un coussin, elle tend vers nous son visage ardent, ses yeux de nuit, sa bouche écarlate, sa pâleur éclatante.

- Je n'en ferai rien, lui dis-je, en riant, car la folie d'Hermine ne me déplaît point, sa raison d'ailleurs en sera bientôt victorieuse ! Les dangers que nous courons dépendent du hasard, les premiers chemins que nous suivons dépendent des influences. Comment nous supportons les premiers, comment nous revenons des seconds, voilà ce qui est intéressant !

- Mais enfin, murmura Cécilia, que veut cette Hermine ?

- Voici en deux mots son histoire, dit Marcienne. Riche, belle et très douée, elle appartient à une grande famille anglaise. A vingt ans, elle entra au théâtre par fantaisie, mais, en plein succès, quelques mois plus tard, elle fit la connaissance d'un grand prêtre de l'Inde. Il passait, elle le suivit. Depuis deux ans elle ne le quitte plus.

- Mais que prêche-t-elle ?

Marcienne fit un geste vague.

- Une doctrine bouddhiste !... Elle croit posséder la vérité, elle tâche de la transmettre aux autres... En quelques jours à Paris, elle a fait déjà deux adeptes, ces deux innocentes qui boivent ses paroles. D'ailleurs tout cela serait charmant si sa doctrine ne prêchait la chasteté, et si elle ne risquait à ce jeu l'horreur de mourir vierge !

Elle continua, s'adressant toujours à ma nouvelle amie :

- Vous les voyez, ces jolies créatures vêtues de blanc qui se tiennent près d'Hermine? Ces sont deux orphelines, deux jeunes filles qui ont aimé le même homme. J'ignore les détails du roman, et j'ignore également si la fantaisie ou la passion guida le choix de l'homme. Je sais seulement qu'il aima l'une d'elles et la rendit mère. Quelque temps après il l'abandonnait. Alors l'amour malheureux réunit ces deux cœurs que l'amour heureux, comme toujours, avait divisés. Un même dévouement, une même bonté les pencha sur le berceau unique.

« Ah ! quelle pitié adorable guida le cœur d'Anne, le jour où, ayant entendu pour la première fois son bébé l'appeler maman, elle fit venir sa sœur Marie, et tournant vers elle les petits bras qui se tendent, le regard qui s'éveille, le vol hésitant de la vie qui cherche à se poser,, elle offrit à la vierge, dans le mystère adorable du premier sourire, le premier nom d'amour. Depuis lors le bébé grandit entre ses deux mamans, comme on avance l'été dans un chemin aux deux versants fleuris.

Marcienne avait de ces jolies expressions qu'elle laissait tomber non sans quelque affectation. Elle aimait discourir et j'aimais l'entendre. Je l'interrogeai sur Rose. Elle fit grande éloge de sa beauté, disant même que ses gestes souvent maladroits lui donnaient un caractère étrange.

- Au reste, ajouta-t-elle, s'il en était autrement, je m'efforcerais de ne pas le voir. La femme doit comprendre qu'elle s'amointrit en rabaissant sa pareille. Combien nous augmentons la royauté de l'homme, en ne nous louant pas les unes les autres !

Je me mis à rire :

- Hélas ! je n'oserais affirmer que les plus sages, en glorifiant les

femmes, ne cherchent pas encore l'admiration d'un homme !

Et Marcienne, qui eut tant de peine à se dégager du milieu mondain qui la fit souffrir, parle encore longtemps et passionnément. C'est d'une voix un peu douloureuse qu'elle nous dit :

- Tout nous sépare et nous éloigne, l'éducation plus encore que l'instinct. Si la femme savait combien elle diminue sa puissance en respectant aveuglément les petites lois de société dont elle est cependant seule juge et maîtresse ! AU contraire, de mère en fille, elle en transmet docilement la rigueur et l'ennui, et s'indigne si quelqu'une, plus audacieuse, vient à les enfreindre. C'est en ce domaine pourtant, qui lui appartient, qu'elle pourra, en renversant peu à peu de vieilles idoles, étendre son pouvoir.

Et elle dit encore :

- Presque toujours, en défendant une femme, nous avons l'occasion de porter un coup mortel à quelques vieux préjugés. Pour moi je dois avouer que ma générosité s'augmente malicieusement de ce qui l'arrête souvent chez les autres, car, de crainte d'attaquer légèrement un principe suranné, elles blesseront deux fois la plus innocente de leurs semblables.

La nuit est presque venue, je quitte mes compagnes pour demander des lampes, et je m'arrête près de Rose en passant par la pièce voisine.

là, toutes les jeunes filles sont en couronne autour d'Hermine qui leur raconte une aventure de voyage.

Anne et Marie écoutent avec respect, tandis que les amoureuses, à demi-attentives, se partagent des bonbons.

Roseline m'entoure de ses bras, et me dit en haussant les épaules :

- Tout cela me semble fou et dénué de bon sens!

Certes elle a raison, la sage Normande, mais n'est-ce pas un peu de cette folie qui lui manque pour mettre ses facultés en jeu, ses forces en mouvement ?

Quand je reviens au salon, Blanche m'appelle dans un rire frais.

- Ah! dit-elle, je suis heureuse de trouver dans un livre le portrait de ma chère Elisabeth Browning. Vois ce doux visage coiffé à l'épagueul, il complète bien l'idée que je m'en faisais. Maintenant je l'aime davantage.

Elles avaient ouvert d'autres volumes de femmes, et, penchées sur la table, elles regardaient à la première page le portrait de l'auteur, intéressante ou belle, grave ou souriante, jeune ou vieille. Ainsi, presque toujours, au seuil de certains petits livres du XVIIe ou du XVIIIe siècle, une gravure jaunie par le temps nous représente d'aimables visages de même race et souvent d'expression et de composition semblables, le nez fin, le sourire en cœur, les yeux intelligents et point mystérieux, des fossettes dans les joues et des perles sur le cou, un fichu négligent qui justement découvre un sein tout rond, des boucles folles qui dansent sur un fond noir, un cadre de roses soutenu par des amours... Et le carquois, et les flèches, et les

rubans qui s'envolent, et les colombes qui se baisent, tout cela joint aux lettres, aux maximes ou aux vers, souvent graves ou douloureux, sages et passionnés, tout cela nous fait voir en quelques traits une harmonieuse vie de femme.

- Ce n'est plus de mode, aujourd'hui, murmura Blanche, et pourtant l'œuvre d'une femme n'est-elle pas intimement liée à sa forme?

- C'est pour cela sans doute, reprit Marcienne, qu'elle semble, à l'envers de celle de l'homme, s'amoinrir en entrant dans le passé. On voit les feuilles immortelles s'en aller comme des pétales détachées de la fleur... C'est triste, vous ne trouvez pas ?

Pénétrées de la grâce de ces dernières paroles, nous l'écoutions en silence. Elle continue de feuilleter au hasard des livres et reprend encore :

- Quelle œuvre charmante réalise une femme belle qui pense sainement, une main précieuse qui trace des vers admirables, une vie qui ne recèle et ne dégage que du rêve... et de l'amour ! car ce n'est jamais que la force d'amour qui féconde la femme.

Cécilia qui peu à peu s'apprivoisait fit un geste pour nous imposer silence, et dit lentement :

- Je vais vous dire quelque chose!

Un accord de rires accueillit ces mots par lesquels la jeune Hollandaise, suivant l'habitude de son pays, annonce toujours pompeusement ses moindres paroles. Pour se faire mieux comprendre d'esprits lents et distraits, n'est-il pas bon de donner un avertissement ? C'est comme un petit ressort qui joue d'abord et appelle l'attention. Puis la pensée est là, prête à s'exprimer. Et quelquefois dans le silence, il est proclamé que le temps sera beau le lendemain, ou qu'il fait bien chaud et qu'un orage est à craindre.

Mais Cécilia a trop d'esprit pour se défaire de ces petits traits de race qui soulignent délicieusement son type. De bonne grâce elle se mit donc à rire avec nous, et, après avoir répété son avertissement, elle nous fit observer, en son langage indécis, qu'en nous reconnaissant ainsi uniquement créatures d'amour, nous confirmions l'opinion des hommes qui nous traitaient de « miroirs ».

- Miroirs ! miroirs de l'homme ! et pourquoi pas, dis-je ! Ce n'est pas à nous, les femmes, de déprécier ce rôle de miroir... Il est grave, plus grave qu'on ne le pense, car de la beauté de notre reflet, dépendent bien souvent notre ardeur, notre audace, notre caractère même, et toutes les énergies qui créent ou modifient nos actes !... Au reste, hommes ou femmes, nous ne pouvons nous refléter que les uns dans les autres, et nous-mêmes ne prenons conscience de nos forces qu'au jour du grand amour, comme si, jusque-là, nous ne nous étions vues qu'en des miroirs de poche qui ne réfléchissent jamais qu'un peu de notre vie, qu'un mouvement, qu'un geste... et toujours en le déformant!...

Toutes les bouches étincelèrent de rires. J'insistai :

- Si les femmes ont tant de peine souvent à prendre connaissance de leur caractère, c'est que la plupart des hommes, miroirs dédaigneux, tout remplis de l'univers, ne songent à le refléter que de façon médiocre et

incomplète.

– Certes, dit Marcienne, qui pensait à son amant, caractère orgueilleux, souvent injuste pour sa compagne, la vie de l'homme serait moins assurée, si nos âmes complaisantes ne leur en donnaient une vision sans cesse embellie par l'amour... et toujours en silhouette sur l'infini !

Et dans un sourire d'ironie elle ajouta :

– Acceptons le rôle de miroirs, mais plaçons nos dieux encore plus haut dans la lumière !... Ils ne s'en plaindront pas et nous aurons au moins l'avantage de voir, au delà, un peu d'espace et de clarté...

La conversation prit alors un caractère plus personnel, chacune de nous songeant au bien-aimé, Marcienne, toujours douloureuse et ardente, la douce Blanche, inquiète, secrètement promise à un absent, et Cécilia, tout entière au jeune bonheur qu'elle goûte près d'un époux choisi.

Hermine et la couronne de jeunes filles s'étaient peu à peu rapprochées. En dépit de sa robe commune et de ses cheveux sévèrement arrangés, Hermine est très belle, et sa beauté triomphe de la médiocrité des vêtements, de même que la qualité de son cœur et la grande inquiétude la maintiennent malgré elle au-dessus des principes étroits de la foi.

Dans un instant de silence, on l'entendit répondre à une question de Rose :

– Qu'importe que je me trompe, si je donne du bonheur !

Et toutes mes amies, comme une gerbe de fleurs splendides, me semblèrent liées par cette parole de bonté. N'étaient-elles pas toutes, les donneuses de joie, au-dessus du péché, au delà des erreurs, vivant dans une même vérité d'amour, suivant la loi sainte de la nature qui charge les cœurs de tendresse et emplit les corps de désir ?

Elles pouvaient maintenant parler ensemble. Leurs propos ne seraient pas vains, médiocres ou légers. Pendant les premiers instants d'isolement, chacune d'elles avait suivi son rêve et continué sa vie. Chacune avait atteint le diapason élevé où les esprits les plus contraires s'accordent divinement. Sans souci des objets différents ou des buts divers, le même appétit de générosité, la même soif de bonté et de beauté, unissaient les cœurs, et les intelligences dépassées s'entendaient, elles aussi, au delà des opinions. De tous ces êtres jeunes et beaux, de toutes ces chairs façonnées pour la joie, un air d'amour s'exhalait. N'étaient-elles pas toutes également vouées à son culte ?

Une seule, dans un élan plus impétueux, et par un goût de volupté plus aigu sans doute, une seule tente d'offrir sa vie à un Dieu! Ah! l'admirable folle ! Combien elle me plaît ainsi, torturant en vain sa beauté, cherchant l'infini, aspirant à porter la paix à travers le monde. Je vois son âme comme un jardin entouré dont toutes les fleurs montent, montent et s'exaspèrent, pour mieux s'offrir à un instant de lumière. Mais, dans un jour d'inquiétude

plus grande, et à une heure de maturité, l'enceinte illusoire tombera et la belle vie sera nue dans l'espace. Alors, ivre de pleine terre et de plein ciel, la femme rendue à la nature, se trouvera sans doute plus que les autres préparée au plaisir et ardente à la joie.

Je regardai toutes ces chevelures de flammes blondes, obscures ou dorées, ces formes charmantes qui se révélaient sous les étoffes souples, ces jolies têtes inclinées sur la table vers les portraits et les œuvres de leurs sœurs, amies lointaines, disparues, inconnues ou absentes, dont la force d'amour vit encore pour tous et pour toujours... larmes immortelles, pétales détachés de la fleur...

Alors mes yeux émus se tournèrent vers ma Roseline... Elle était là indifférente, insensible, peut-être secrètement ennuyée.

Et dans mon cœur ma pensée pleura.

Les plus belles choses ne se peuvent donner.

**X**

J'avais été absente de Paris pendant quelques temps. Rentrée un jour plus tôt que je ne le pensais, je voulus donner à Rose la joie d'une arrivée imprévue et le soir même je me rendis chez elle. Bien qu'il ne fût que dix heures, les lumières étaient déjà éteintes dans la pension sévèrement ordonnée. Une rangée de chandeliers de cuivre s'alignait sur la table. Le domestique voulut m'en offrir un, mais, impatiente, je remerciai en hâte et m'enfuis dans l'obscurité.

Je n'aurais su dire pourquoi j'étais heureuse, car depuis longtemps, bien que je ne voulusse me l'avouer, j'avais perdu toute illusion sur la jeune fille. Mais elle était si belle, et l'inertie de son caractère laissait tant de place à ma fantaisie ! Je n'obtenais rien, mais sur le moment ne me semblait-il pas toujours que j'étais entendue et comprise ? J'écrivais sur cette vie passive, comme on écrit sur le sable, et ma volonté s'effaçait d'autant plus vite que j'avais eu plus d'aisance à en fixer les traits.

Arrivée à l'étage où se trouve la chambre de Rose, je m'arrêtai dans le couloir obscur. Un mince filet de clarté me fit voir que sa porte n'était point tout à fait close. Alors, ramassant mes jupes afin d'en assurer le silence, je m'appuyai contre le mur et j'avançai doucement, sur la pointe des pieds, pour surprendre la jeune fille. Avec d'infinies précautions j'ouvris graduellement la porte. J'avisai d'abord un petit coin du lit désert et bien clos sous ses rideaux blancs, puis un morceau de bougie qui expirait sur la table, et, par terre, des fleurs, une porcelaine cassée... Que pouvait-elle faire ?

J'étais si loin de concevoir la vérité que je ne sais comment je la vis sans trahir ma présence par un geste ou un cri.

Un jeune homme était là...

Près de la bougie mourante j'apercevais son visage nettement et en pleine face. Un homme dans la chambre de Rose ! Un ami sans doute... un amant peut-être !... Mais comment ne m'avoir jamais parlé... ? Depuis un mois que je suis loin, aucune de ses lettres n'en disait mot. Un ami ? un amant ?... Aurait-elle toute une vie que j'ignore ? Sa conduite se tranquille serait-elle feinte ?... Pourquoi ?

Au risque de me découvrir je pousse la porte davantage, et son profil incliné m'apparaît aussitôt. Ainsi posé il se détache sur le marbre noir de la cheminée comme un pur camée. Rose a dénoué sa chevelure, comme elle fait chaque soir. Son corsage est entr'ouvert, et les deux tresses d'or ramenées sur sa gorge suivent docilement la courbe de ses seins et à demi nus. Elle n'est pas étonnée, elle n'est point émue. La présence de cet homme auprès d'elle est consentie, sans doute habituelle...

Et soudain, à travers les mille détails qui absorbent mon attention, la lumière se fait place : le compagnon de Rose n'est-il pas un des pensionnaires de la maison ? Peut-être ce peintre dont elle m'a parlé, celui qui fit de son visage une esquisse qu'elle m'apporta peu de jours après son arrivée à Paris?...

Ses yeux ne quittent pas la jeune fille. IL observe, il suit ses moindres gestes, tandis qu'elle ne paraît même point, dans son calme, se soucier de sa présence. Et c'est cela qui me frappe, l'impassibilité de Rose en face de cette prière anxieuse et muette. Elle ne voit donc pas? Elle ne comprend donc pas ? J'ai presque envie de me jeter sur elle et de lui crier : « Mais regarde donc, ouvre les yeux, cet homme te désire... Si tu n'es pas complice de son trouble, sois émue de sa peine... à défaut de tes lèvres, donne-lui ton regard ou ton sourire...

Ah ! comme je la retrouve bien là! Et comme l'appel inquiet de l'amoureux est semblable à la vaine attente de l'amie ! Mais hélas ! ce qui n'est pour moi qu'une déception du cœur, qu'un obstacle fâcheux à l'évolution d'une idée, est peut-être pour lui une épreuve cruelle et durable !

Brusquement il se met à genoux devant la jeune fille. De ses mains tremblantes il effleure la gorge, puis il la baise doucement. Elle ne le repousse point, mais son air distrait et ennuyé décourage les gestes d'amour et fane les baisers au moment même où ils se posent sur sa chair. Alors il se relève à demi pour la contempler toute entière, et de toute son ardeur il réclame en silence le sourire qui consent et le mot qui permet.

Ah ! je n'oublierai jamais son regard, le beau regard animal, brillant, brûlant et vide comme une salle de fête que la foule a désertée ! Beau regard sans mensonge qui accompagne le don de la vie et semble en fuir le mystère au moment où il l'approche...

Il balbutia quelques mots de tendresse. Sa voix me troubla. Elle était grave et claire comme une cloche de bronze et d'argent. Elle était juste, car le désir le plus éphémère ne trompe pas. Au sens de ses paroles je connus que la jeune fille ne s'était point encore donnée.

Boudeuse et comme gênée par les douces prières, Rose ramena sur sa gorge blanche l'étoffe sombre de son corsage.

Ce fut pour le jeune homme comme un nuage qui passe sur un ciel magnifique. Il tenta d'écarter à nouveau le voile importun. Fût-ce la résistance de la jeune fille qui l'exaspéra ? Il la serra soudain contre lui, chercha ses lèvres, et la fit plier un instant sous la violence de son étreinte. Mais d'un mouvement brusque, avec une sorte de rage méchante, elle réussit à se dégager.

Alors je m'enfuis.

\* \*  
\*

Je ne me repris que sur le quai, en sentant le froid de la nuit sur mon visage. Ma jupe traînait, mes mains ne songeaient point à la relever.

Des remords confus se mêlaient à ma révolte. N'était-ce pas moi qui avait conseillé à la jeune fille l'impudeur qui admet le désir et la raison qui refuse de s'y soumettre ? N'avais-je point souhaité pour elle, avant tout autre richesse, le discernement qui mesure et choisit?...

Oui, mais ce choix de l'amour dont je l'avais entretenue, je ne le

concevais point dans la paix et l'insensibilité ! Il m'apparaissait, au contraire, comme devant être, pour le cœur d'une femme, la plus dangereuse et la plus douloureuse épreuve. La victoire de l'intelligence sur l'instinct et de la volonté sur le désir est le prix d'une lutte affreuse, anormale, en opposition avec la loi même de notre nature. Triste victoire baptisée de larmes, sainte préparation à la noble défaite qui doit couronner la vie d'une femme !

Au reste, ce n'était point son refus qui me révoltait, nous ne saurions juger un acte dont nous ignorons les causes, c'était sa manière d'être et son horrible indifférence ! La disgrâce de cette scène ne m'eut pas blessée, me disais-je, si la femme en avait ressenti la gêne ; si je l'avais vue résister à son propre désir, ou tout au moins déplorer celui qu'elle ne pouvait partager ; si je l'avais vue lutter pour un sentiment et souffrir pour une idée, qu'elle fût absurde ou folle !... Mais Rose n'avait pas eu de pleurs ni de compassion, et l'instinct aveugle, qui nous porte toujours au don de notre vie, ne l'avait point sollicitée.

Je revoyais toujours ce visage de marbre. J'entendais ces paroles impassibles. J'imaginai ce corps qui ne frissonnait point, cette bouche qui s'abandonnait sans se donner. Non, je ne lui avais jamais conseillé rien de semblable, car si légère qui puisse être la peine que nous causons et quelle qu'en soit la nature, nous ne sommes pardonnables que si la pitié la double en notre cœur. Je ne comprenais pas sa conduite. A quoi donc obéissait-elle ? Cette âme que j'avais préservée jalousement de tous principes et de tous préjugés, à quelles chaînes de faiblesses s'était-elle sournoisement attachée ? quelles limites secrètes s'était-elle assignées, malgré mon attention à ne lui en point donner ?

Je me sentais désolée, et cependant... cependant je marchais avec une certaine allégresse... Les larmes qui tremblaient au bord de mes cils m'importunaient comme une force qui mendie, car elles venaient surtout de mon exaltation. Mon esprit voyait clair et déchirait mon remords comme un voile inutile.

Non, je n'étais point responsable !... Notre pensée, une fois exprimée, ne nous appartient plus. Qu'elle nous quitte à peine mûre, parce qu'un hasard la cueille, ou qu'elle tombe à son heure comme la feuille tombe de l'arbre, nous ne savons rien de ce qu'elle deviendra ; et c'est à la fois la misère et la grandeur de la pensée humaine que d'être soumise aux formes infinies de chaque esprit et de chaque existence.

Je marchai longtemps sans me soucier de l'heure. Le ciel était beau, les étoiles vivaient ; au loin le Trocadéro mettait à la nuit une parure de brillants.

Et l'espoir peu à peu revenait en moi. Je ne voulais pas croire que, là-bas, dans la petite chambre où ma sollicitude avait amené la jeune fille, l'amour ne fût pas vainqueur. Rose s'éveillerait aux baisers. Ma Roseline aurait sa part de volupté et d'infini. L'amour triompherait. Il ferait ce que je n'avais pu faire, il animerait la beauté ! Et dans le silence nu j'entendais toujours les baisers qui tombaient, qui tombaient lourdement comme les

premières gouttes d'un orage.

## XI

Nous causons lui et moi, comme d'anciens amis, dans la petite chambre blanche. Entre les deux rideaux de la fenêtre haute tombe un grand rayon de soleil, une colonne de clarté mouvante qui vient mourir sur la table entre nous deux.

Distraitement je fais jouer mes doigts dans la fine poussière de lumière. Il me regarde, je n'éprouve pas le besoin de dire quelque chose ou de tourner la tête. Je n'ai le sentiment de la nouveauté de sa présence que pour m'étonner de ne la point sentir étrangère. Quand par hasard nous ne sommes pas du même avis, cela dure le temps de déplacer la pensée que nous considérons comme on déplace un objet pour en voir l'un après l'autre les aspects différents.

Dès le matin je suis venue à la pension pour voir Rose. La chambre était déserte. J'allais partir quand le jeune homme passa.

Il me reconnut, sans doute d'après les portraits que Rose lui avait montrés, et vint à moi spontanément. Son accueil était franc et naturel. Dans ses yeux et dans son sourire, comme dans ses manières, il y avait de l'espace. Pour justifier ma sympathie, je feignis de le connaître par la jeune fille comme il me connaissait lui-même, c'est-à-dire avec les détails les plus précis sur la situation, les occupations, la forme et l'apparence de la vie. Il ne s'expliqua donc point sur les choses que j'ignorais et nous causâmes aussitôt en toute intimité.

Quelle impression étrange et charmante ! Je me souvenais de tout ce que j'avais appris de lui dans la nuit précédente ; je savais son caractère, en ayant admiré la douceur et la patience dans l'épreuve suprême de l'amour refusé, du désir non partagé. Et maintenant il me parlait du plus profond de son âme, alors que je ne savais point ce qu'il était, ce qu'il faisait, ni pourquoi il était ici... Je voyais vraiment cet homme par le dedans, comme on se voit soi-même dans les coulisses de sa propre existence, et sans avoir jamais la notion juste du spectacle que l'on donne aux autres. Je notais les mouvements de cette vie avant d'en connaître la représentation.

Me parlant de ses occupations, il me dit, en souriant, le peu d'importance qu'il attachait à sa peinture.

– Elle n'est qu'un prétexte favorable à la vie de mon choix... Vous le savez, je n'ai point de plus grande passion que la nature, et j'aime forcément l'étude qui exerce mes yeux à la mieux voir, mes nerfs à la mieux saisir.

Il me dit ses années perdues à chercher dans les distractions communément proposées les joies que l'on y trouve d'ordinaire. Il me dit son existence de luxe et d'oisiveté jusqu'au jour où le destin contraire l'avait réduit à vivre d'une modeste propriété qu'il possédait à la campagne. Jour bienheureux, ajoutait-il, car de ce moment il avait compris qu'il était fait pour la solitude, la méditation, et tous les plaisirs tranquilles de la nature. Puis il me décrivit avec enthousiasme le charme paisible de sa maisonnette, et il eut des paroles d'amant pour exalter la grâce de sa rivière que de vieux

saules caressent et les merveilles de ses fleurs et de ses abeilles.

Alors je voulus savoir ce qu'il pensait de la jeune fille. Il la jugeait bien, mais, à travers l'amour, il appelait équilibre, douceur, égalité d'âme, ce qu'il appellerait un jour, en la jugeant à l'œil nu, froideur et indifférence. C'étaient là, sans doute, des nuances profondes, point de nature cependant à altérer les principes très sages qui assuraient son repos.

Il ne se faisait pas d'illusion sur la qualité de son intelligence. Mais pour lui, comme pour la plupart des hommes, la valeur intellectuelle de la femme n'étant jamais que relative, il ne s'arrêtait point à en considérer le plus ou le moins, et se plaisait à répéter :

- Elle ne gênera pas le silence de ma vie, et sa beauté l'ornera merveilleusement.

Il avait une façon de parler qui me plaisait. Il savait, par l'expression, mettre au point ses paroles. Si elles étaient affirmatives, sa voix se faisait hésitante ; trop graves, un fin sourire les éclairait. S'il s'exprimait avec ironie, la jeunesse de son regard corrigeait ce qu'il y a d'un peu amer dans la sagesse de l'ironie.

Je ne voulus pas songer que son succès auprès de Rose serait la fin de mes efforts. Rose ne deviendrait jamais la femme libre et complète que j'avais rêvée, capable de garder en amour et en toute circonstance sa vie personnelle. Hélas ! mon ambition avait évolué vers l'étude de sa nature : désormais je ne pouvais mieux souhaiter pour elle que ce destin simplement ornemental.

- L'aimez-vous ?

- J'ai été conquis tout de suite, dit-il, par sa beauté. Elle m'opposa que cet amour rapide devait être illusoire, et je m'efforçai quelque temps de le penser aussi. Mais bientôt la souffrance m'apprit la sincérité de mon amour. Est-ce fou, juste ou habituel ? Tant qu'un sentiment ne nous donne que la joie, nous ne savons pas le reconnaître, nous en doutons, nous en sourions comme d'une chose fragile et passagère. Mais viennent les angoisses, les larmes, les craintes, et c'est comme le sceau de la réalité qui se pose sur notre cœur. Alors nous croyons à notre amour.

Je répétais, songeuse et heureuse :

- Vous l'aimez vraiment ?...

- Oui, je peux le dire sans mensonge.

Il hésita un peu, et prononça très lentement, comme s'il prenait ses mots au milieu de ses souvenirs :

- Quand on est de bonne foi on doit avouer que l'amour qui enserre tous les mouvements de notre corps, suit également les mouvements de sa force et de sa faiblesse. Il a ses heures d'exaspération, c'est parfois une marée qui monte et qui envahit tout : le passé, le présent, l'avenir, la volonté, l'esprit, la chair. Puis tout s'apaise ; les flots se retirent, et l'on croit ne plus aimer. On aime encore cependant, mais avec une joie plus détachée. On est sorti de l'amour et l'on contemple son étendue.

Ma respiration était courte, et mes deux mains jointes sur la table se

pressaient l'une l'autre. Pour ma Roseline, mon cœur éclatait de bonheur. Il vit mon émotion et m'interrogea avec une sympathie plus vive.

Je répondis sans détour :

– Je me réjouis de cet amour qui vient vers Rose si simplement et si honnêtement.

Il me dit, en me serrant la main :

– Parfois, en lisant certains passages de vos lettres, j'avais peur que vous ne fussiez opposée à mes projets...

Je me mis à rire.

– Oui, vous avez vu là de beaux principes sur l'indépendance, et une révolte contre les femmes qui se donnent trop aisément, et mille choses plus ou moins contraires à votre espoir. Mais ne croyez-vous pas que nos principes sont justes surtout quand ils savent fléchir, et que nos meilleures convictions sont celles dont nous voyons à la fois et l'envers et l'endroit? La femme mieux que l'homme doit savoir chiffonner sa morale pour le bien des circonstances ; comme elle chiffonne ses dentelles pour le plaisir des yeux, légèrement, bonnement, et sans trop y attacher d'importance.

Il écoute mes paroles comme j'écoute les siennes, avec une joie surprise. Nous avons l'impression de jouer avec la même pensée, car elle jaillit d'une vie à l'autre sans jamais s'altérer.

En vérité, les êtres que nous voyons pour la première fois ne sont pas toujours nouveaux pour nous. Certes nous ne nous sommes jamais vus, mais nos sympathies, nos admirations étant communes, se sont rencontrées plus d'une fois, et, maintenant que nous causons, nos pensées se rejoignent aussi par la forme; car, sans le vouloir, nous regardons souvent les plus abstraites d'une façon objective, parce qu'il est peintre et que je suis femme.

Ah ! je ne connais pas de plus délicates surprises que ces rencontres fortuites qui vous offrent tout à coup un ami à un tournant de la vie. C'est comme un pays charmant que l'on aurait vu en rêve et que l'on trouverait dans la réalité, sans l'avoir même espéré. On parle, on rit, on se reconnaît, et l'on s'étonne surtout ! on s'étonne sans cesse, adorablement, et sans pudeur, ainsi que des enfants.

Nos récits s'entremêlaient comme si nous nous penchions tous deux sur les mêmes souvenirs. Nous parlions de ces amis d'une heure que le hasard nous donne parfois, et que la brièveté même de l'émotion imprime fortement en notre cœur. Ils y sont pour toujours, en quelques traits nets et justes comme des croquis.

– Par exemple, on est venu pour une affaire chez un être que l'on ne connaît point. On a frissonné d'ennui en passant le seuil. Malgré le devoir matériel que l'on accomplit, on estime que c'est un peu de temps perdu et gâché. Puis, on ne sait pourquoi, l'atmosphère nous est bonne. Dans l'appartement où l'on attend, on retrouve des choses familières, un tableau que l'on aurait choisi, des livres que l'on aime, une étoffe qui semble avoir été disposée par notre main. Et l'on oublie tout ! Le front contre la vitre on

regarde les toits, les rues, tout ce petit coin de paysage, compagnon d'une existence que l'on ignore et que l'on va effleurer, et le cœur bat très fort, car une sorte de préscience nous dit qu'un ami va paraître...

- C'est vrai, c'est vrai, et quelquefois même on l'a déjà rencontré dans le monde ; mais alors son esprit s'était montré dans une attitude spéciale, inaccessible, immobile, figé comme un objet de vitrine. Maintenant le voilà devant nous, chez lui, et tout est changé. Il y a là un sourire qui est bien fait de la même qualité de tendresse que les nôtres, un regard chargé de connaissances pareilles, un rire qui danse bravement sur de semblables périls, une raison qui a les mêmes ressorts. Et l'on cause, et l'on est bien, et pour peu que le soleil entre par la fenêtre, que le feu monte gaiement dans la cheminée, l'on imagine sans peine que toute la vie se pourrait vivre là, joyeusement et largement. Tout ce que dit l'un est salué par l'autre d'une exclamation heureuse... Oui, on a senti, on a compris de la même façon, et ce petit fait, bien naturel cependant, paraît extraordinaire tant il est rare !

Avec un mouvement bref, qui devait lui être coutumier, mon compagnon secoua la tête, pour rejeter en arrière sa chevelure épaisse qui, dès qu'il s'inclinait, assombrissait son front.

- Et bien souvent, dit-il, on ne se revoit plus, ou du moins, on ne se revoit plus comme cela... parce que le temps est trop rapide et qu'il nous faut suivre chacun notre chemin...

La petite fenêtre versait toujours entre nous son beau rayon de clarté, qui maintenant tombait d'un peu plus haut. Dans la fine poussière de lumière j'évoquais des visages d'amis à peine entrevus. Il y en avait dont les traits étaient presque effacés ; mais, au delà, comme on voit une image par transparence, j'apercevais nettement les idées, la vie, l'âme qui avait un instant palpité au niveau exact de la mienne.

Je repris très bas :

- On garde une gratitude infinie aux êtres qui nous ont donné de telles minutes !...

Puis certaine et heureuse de m'entendre en écho, je m'écriai :

- Les égoïstes devraient toujours être des reconnaissants et des sensibles, car la gratitude n'est autre que du bonheur prolongé par la pensée...

- Oui, c'est tout le secret des sensibles : avoir assez d'élan pour ne pas arrêter la sensation où la joie s'arrête.

- Avoir simplement, comme le coureur, un élan qui nous fait dépasser le point d'arrivée...

Ainsi nos propos se déroulaient comme les anneaux d'une même chaîne, et pourtant combien différaient nos deux existences ! La sienne était dépourvue de toute agitation et la mienne en avait encore besoin. Son intelligence était active, mais point soucieuses de paraître. Pour lui la méditation était le but, et comme j'admirais une modestie que mon orgueil encore trop vert m'interdisait, il reprit avec simplicité :

- Ne voyez pas ici de la modestie, les trop modestes sont bien souvent ceux dont l'orgueil est trop grand pour entrer dans l'apparence.

- Si j'étais homme ou déjà vieille, lui disais-je en riant, je choisirais votre destin, mais à présent il me faut bien satisfaire à ma jeunesse de femme et lui donner un peu des joies légères qui lui conviennent.

Il essaya de plaisanter, comme la plupart des hommes qui désapprouvent le soin que nous prenons à leur plaire en nous faisant plus belles ou plus glorieuses, mais au fond il aimait autant que moi la coquetterie et la frivolité féminines. Je m'écriai :

- Alors que vous êtes pleins de fierté pour avoir accompli un acte noble ou un travail précieux, comment les femmes ne seraient-elles pas heureuses de réaliser par leur forme un ensemble de grâce et de beauté? Il est bien probable que si Platon ou Socrate avaient été soudain transformés en belles et jeunes créatures, leur destinée aurait été différente de ce qu'elle fut ; il est même probable que la sagesse les eût amenés bien souvent à quitter leurs écrits pour venir contempler leurs charmes dans l'admiration des hommes !

Je lui citai cette parole d'une femme coquette : « Si la vie était plus longue, je donnerais autant d'heures à mon corps que j'en donne à mon esprit, et ce serait juste. Malheureusement il me faut choisir, et mon amour même de la beauté me fait aller à celle qui ne passe point... »

Nous aurions certes parlé encore durant des heures et sans nous lasser, mais tout à coup, nous songeâmes ensemble que Rose devait m'attendre chez moi, et je me levai aussitôt.

Au moment de partir, je lui dis :

- Le hasard fait que j'ignore votre prénom ; quel est-il ?

- Floris.

Floris ! ce nom peu connu en France, mais très usité en Hollande, m'étonna, et j'eus quelque peine à ne point dire : « Vous n'êtes donc pas Français? »

J'affirmai simplement :

- Floris ! vous aurez votre Rose !

## XII

En descendant l'escalier, je me disais en riant :

– C'est vraiment un des miracles de l'amour que cet homme puisse s'intéresser à Rose... Et cependant pour un sage, cette jolie fille tranquille n'offre-t-elle point une sécurité bien rare ? Insuffisante au regard de l'existence que je lui propose, aux yeux d'un amant, d'un homme qui n'attend de cette créature qu'un prétexte de rêves et de plaisir, ne sera-t-elle pas parfaite ?

Remplie d'allégresse, je redoublai mon pas. Bien que ce fût la fin de l'hiver, il gelait encore, et je me divertissais à entendre mes pieds frapper le sol. J'observais aussi les bruits de la rue ; ils avaient des angles nets, et, dans l'air dur, les choses vivaient en noir et blanc, comme dessinées à la pointe sèche.

Pendant un instant mon rêve s'attarda, puis soudain j'en pris conscience ; alors je dévalisai une boutique de fleurs et je sautai dans un fiacre pour arriver au plus vite près de ma Roseline.

Rose et Floris !... cet alliage délicieux comblait mon cœur. N'est-ce pas toujours un petit hasard insignifiant qui fait déborder nos impressions ? Puérilement, à la dernière minute, j'avais éprouvé le désir d'apprendre son nom, et j'étais ravie qu'il fût ensemble gracieux et ardent. Maintenant toutes mes pensées se groupaient, se rattachaient aux syllabes harmonieuses. Ses yeux curieux, sa chevelure noire aux lignes mouvementées et légères, ce cœur vibrant, cette intelligence profonde, mais un peu lasse, à la manière d'un arbre trop chargé de fruits, tout cela passait dans la vie sous le nom de Floris !

Alors je revoyais son visage, sa douceur, son charme réfléchi, et je ne doutais point du consentement secret de la jeune fille. Dans mon espoir, j'allais jusqu'à m'imaginer qu'elle avait voulu choisir sa vie toute seule, en dehors de mon influence ; qu'elle avait enfin compris que, pour me plaire, il lui fallait d'abord affirmer sa liberté, sans crainte de me blesser ou de me chagriner. Illusion, certes, mais il y a des heures où la joie force notre raison pour s'épanouir tout entière, de même que dans le chagrin notre désespoir va souvent au delà du réel pour s'épuiser plus vite.

Assise dans le salon, la jeune fille m'attendait. J'entrai en courant, comme une folle, sans savoir ce que je disais. Mes rires, mes fleurs, mes paroles, s'entremêlaient et tombaient sur elle comme une averse de joie. Tout ensemble je racontais ma nuit indiscreète, les émotions que j'avais dérobées, mes angoisses, ma vie suspendue à leur vie, puis ma causerie charmante avec Floris, notre sympathie, et enfin la certitude que j'avais du bonheur qui s'offrait à elle...

Alors je m'aperçus qu'elle ne disait rien et, m'excusant pour ma folie, j'essayai de lui exprimer en paroles graves l'avenir qui se proposait. Mais toutes ces impressions heureuses m'avaient éblouie, j'étais comme

quelqu'un qui passe brusquement du grand soleil dans une chambre. Des ombres descendaient et montaient devant ma raison comme devant les yeux qui ont trop regardé la lumière, et je ne pouvais que l'embrasser et lui répéter :

- Crois-moi, le bonheur est là, prends-le ! prends-le !
- Enfin, elle murmura d'un ton las :
- Non, je ne le puis...

Inquiète, je l'interrogeai :

- Un obstacle vous sépare peut-être ? Il te déplaît ?
- Non, je connais toute sa vie, je ne puis que l'approuver.
- Eh bien, alors ?

En vain, j'essayai d'obtenir une réponse précise. Son âme était fermée, murée, presque hostile. Se refusait-elle, comme elle s'était donnée autrefois, sans savoir pourquoi ? ou bien, et j'en avais l'intuition confuse, est-ce qu'une force cachée se dégageait de ce petit front bas et carré, pur comme un camélia, une force qu'elle-même ne connaissait point et que me révélerait sans doute un jour le choix définitif de sa vie ?

Je la fais asséoir, et, m'agenouillant près d'elle, je la questionne patiemment, doucement, comme on demande sa souffrance à l'enfant malade, afin de le soulager. Silencieuse, le regard vide, elle s'abandonne sur mon épaule. De ses mains indifférentes les fleurs sont tombées. Quelques-unes, les tiges emmêlées, s'accrochent encore à sa robe. Les œillets de sang, les mimosas, les tubéreuses, les narcisses, les jacinthes ivres de parfums, les boules de neige et les lilas blancs pleurent à ses pieds.

Me relevant lentement, je la regarde. Ah ! l'inconsciente qui laisse tomber les joies que le hasard dépose dans ses bras !

### Troisième partie

#### I

Si l'on juge mieux les êtres dans le recul du temps, c'est qu'ils nous apparaissent simplifiés. Les grandes lignes de leur caractère se trouvent dégagées des mille petites ratures que fait sans cesse l'observation soucieuse de vérité : elle va, vient, efface, revient, et finalement ne voit plus très clair.

Du jour où je séparai complètement ma vie de celle de Rose, son caractère m'apparut distinctement, et alors qu'à son tour, libre de descendre à son plan, il s'affirma. Jusqu'à ce moment, tout en m'appliquant à ne pas la contraindre, je l'avais invitée pourtant à choisir ses goûts et ses occupations à un niveau qui ne lui convenait pas.

Sa vue morale était bonne, juste, et point sotté, mais elle était courte et, en voulant lui faire voir la vie rapidement et hautement, comme à vol d'oiseau, je l'avais mise dans l'impossibilité de rien discerner.

Sa faute était de n'avoir pu changer ; la mienne d'avoir trop présumé de ses possibilités. Mon espoir avait tourné autour de son immobilité et s'était attaché à elle, comme le lierre s'enroule aux statues de pierre, sans rien lui communiquer de sa petite vie opiniâtre et verdoyante.

Et maintenant il y a six mois que nous nous sommes quittées, et je vais aujourd'hui la retrouver pour la première fois dans sa nouvelle existence.

Je regarde par la portière du wagon, et mes souvenirs passent avec les paysages d'automne... C'est d'abord le départ de Floris, lassé par l'attitude inexplicable de la jeune fille. Il s'en va peu de temps après notre rencontre, toujours philosophe et souriant, malgré sa déception. Et son passage dans cette aventure me laisse un enseignement qui oriente mes efforts dans une nouvelle direction : si la beauté de Rose lui fut une compensation suffisante à la médiocrité de son caractère, ne pouvais-je, moi aussi, accepter la jeune fille comme élément de rêve, comme prétexte de grâce ? Tout n'est-il point dans le simple fait de consentir ? Passive et silencieuse, ne deviendrait-elle pas dans ma vie un objet rare, une pierre précieuse ?... C'est à ne rien faire que la femme fleurit de toutes ses fleurs. a-t-on dit. Les femmes qui ne travaillent pas sont la beauté du monde. »

Je pris la jeune fille chez moi et pendant des semaines je donnai mes soins exclusifs à sa tenue et à ses manières. Je cherchai la perfection possible de ses formes. Ce fut en vain. Il y avait dans cette belle créature une incompréhension si totale de la beauté qu'elle se déformait sans cesse. C'est alors seulement que j'avais renoncé.

Je me souviens avec mélancolie des derniers battements de ma volonté. Cela s'accomplit dans le silence de mon cœur, et quelques temps encore la vie continua. N'eût-il pas été odieux de renvoyer Rose, comme l'on congédie un serviteur ? Et quel acte, quelle faute eût mérité cela ? Quand il m'aurait

été si doux de lui tout donner sans raisons, pouvais-je en trouver de bonnes pour lui tout retirer ?

Donc je ne lui dis rien; il n'y eut pas de ces affreuses explications qui hérissent de pointes les barrières hélas ! inévitables, que les dissemblances élèvent entre les êtres. Pour certaines gens aucun changement ne peut s'accomplir sans explications préalable. Ils semblent porter en leur esprit une sorte de plan géographique : au-delà des frontières qui bordent le territoire ami, il y a l'ennemi, et il suffit d'un mot, d'un geste, d'une opinion différente, pour que l'on se trouve brusquement en exil.

Hélas ! n'avons-nous pas assez de toutes les limites, démarcations, lois et jugements qui peut-être sont nécessaires à l'ensemble des hommes, et faut-il encore nous en imposer dans nos rapports affectueux ?...

Je n'avais pas le droit de m'ériger en juge et je n'aurais pu condamner. J'attendis. Et ma volonté s'étant détournée, les circonstances mieux que moi amenèrent peu à peu ma compagne à son véritable destin.

Elle s'ennuya. Elle n'était point faite en vérité pour être un objet de luxe. En dépit de ses longues robes harmonieuses, veloutées ou soyeuses, vingt fois le jour je la trouvais à l'office, debout devant une armoire ouverte, un pain sous le bras, un couteau à la main, beurrant avec complaisance de vastes tartines qu'elle coupait et mangeait lentement par gros morceaux, en regardant tout droit devant elle.

Elle s'ennuya, et je me trouvai impuissante à guérir un mal que je ne connais point. Je lui cherchai quelque emploi dans ma vie agitée. Elle écrivit des lettres, elle tint les comptes, ourla les tabliers. Bientôt elle fit les courses. Un jour elle ouvrit la porte...

Je me souviens de cet instant où elle vint m'annoncer avec sa douceur charmante qu'une personne m'attendait au salon. Je ne sais pourquoi ce détail insignifiant me révéla la vérité. J'eus honte de moi et je détournai mon visage pour qu'elle n'en découvrit point la rougeur... Pauvre petite, elle s'abaissait inconsciemment chaque jour davantage. Elle devenait ma chose... Je l'utilisais.

Aussitôt je m'occupai en secret de lui trouver une situation. J'hésitais, je cherchais; un hasard me servit. La fille des champs s'anémiait dans l'air de Paris, on lui ordonna la campagne. Elle connaissait en Normandie, à Neufchâtel, une famille qui acceptait de la prendre en pension pour quelques semaines. Elle partit et ne revint plus.

\* \*  
\*

Que faisait-elle là-bas ?

Elle m'écrivit bientôt qu'elle était heureuse qu'elle gagnait sa vie sans fatigue... Il s'agissait d'une petite boutique de lingerie tenue par une très vieille fille. N'ayant point de parents, elle avait pris Rose d'abord pour la seconder, peut-être un jour pour lui succéder...

Je ne m'étonnai point. D'ailleurs quand nous suivons l'évolution naturelle

des choses, leur conclusion survient si doucement qu'on la sent à peine. C'est la côte vers laquelle on marche : à chaque pas elle s'abaisse, et quand on y arrive, elle n'est plus qu'une ondulation légère de la route.

Bizarre nature ! Plus j'y songe, plus elle m'apparaît comme un exemple des dangers de la vertu ou du moins de ce qu'on entend par ce mot. Ne semble-t-il pas que, dans le plan des caractères, les vertus soient plutôt des buts auxquels on ne parviendrait que par le chemin des fautes ? Chaque vertu se dresse comme une statue d'or au centre d'un carrefour. On ne peut guère en connaître tous les aspects, si on ne l'a point envisagée des voies différentes qui conduisent à elle. Au bout de chaque sentier elle rayonne d'une façon spéciale.

Parce qu'elle les avait trop naturellement, Rose ne prit jamais conscience de ses qualités, et elle resta pauvre au milieu de tous les biens qu'elle ne savait discerner.

Ah ! si, moins sage, elle avait eu cette ardeur, cette flamme qui s'alimente de tout ce qu'e l'on jette sur elle pour l'éteindre ; si elle avait eu ce besoin d'excès qui nous instruit en nous faisant commettre mille sottises ; si elle avait eu enfin des défauts, des vices, des curiosités, combien son destin eût été différent ! L'équilibre du caractère est comparable à celui d'une balance, et l'on peut dire qu'en pesant plus lourdement sur l'un de ses plateaux, nos fautes élèvent nos qualités à leur plus haut degré.

Mais chaque minute à présent me rapproche de cette existence que je vais enfin connaître, et je regarde distraitement la campagne de Bray, la belle campagne que l'automne rougit. Par habitude mes nerfs épèlent quelques sensations que ma pensée ne formule pas. Je suis émue. Maintenant, sans idée, sans volonté, je vais de tout mon cœur vers celle qui me fut au moins un bel espoir et surtout un motif d'action.

## II

J'arrivai à Neufchâtel à l'heure favorable où le soleil pâlit, et tout de suite je fus ravie de la bienveillance de cette petite ville normande.

Les façades luisantes de peinture fraîche, les pigeons qui trottaient dans les rues, l'herbe qui pousse entre les pavés les fleurs sur les fenêtres et les portes, une propreté qui enrichit les moindres détails, tout cela est si calme et si vide qu'aussitôt notre vie s'y installe dans un cadre qui accepte également l'image heureuse ou triste que nous lui proposons.

Et cela me rappelle Bruges dont la paix absolue et soumise est une page blanche où s'imprime la vie du passant; à son gré entièrement joyeuse ou désolée puisque rien n'en précise le caractère.

C'est également le silence des petites villes flamandes et des rues sans voitures ni passants. Les jardins semblent artificiels, et dans l'encadrement des fenêtres ouvertes on aperçoit des intérieurs nets comme des images.

Dans la rue principale, une petite ruelle m'intrigue, caillouteuse et sombre. Elle monte et se termine par un bouquet d'arbres qui s'arrondit sur le ciel bleu. Pas de grille, pas d'entrée. Je m'y engage. Le long d'un grand mur, de vieilles plaques de foyer ont été accrochées, bas-reliefs en fer rougi, rouillé, fendu, autrefois léché par la flamme, maintenant lavé par la pluie.

Je m'attarde aux sujets : des écussons des armes, ou bien des allégories, des scènes d'amour à demi effacées. Ils sont curieux, ces souvenirs intimes ainsi exposés dans la rue, évoquant l'âme paisible des familles rangées autour de l'âtre... Par-dessus le mur l'air m'arrive tout chargé de senteurs pieuses. Je devine, de l'autre côté, des allées bordées de buis.

Alors je monte encore et lorsque j'arrive aux arbres c'est une surprise charmante. Le jardin public m'apparaît. Le jardin public ne garde-t-il point dans son ombre l'esprit même de la ville que l'on cherche, et n'est-ce point à lui ou à l'église que notre curiosité s'adresse toujours en premier lieu ? C'est la promenade ornée de bancs de pierre sur lesquels des vieux et des vieilles sont assis, bavardant tousotant, quelques mères qui travaillent, des enfants qui s'amusent, et, dans le centre, au carrefour des avenues, le kiosque où vient jouer chaque dimanche la musique militaire.

Il n'est pas compliqué le jardin de Neufchâtel : plusieurs allées ont été taillées dans un bois séculaire, et c'est tout. Point d'arbuste, seulement une corbeille de dahlias puérilement entourée d'une grille de fer. Mais tout son charme est dans la jolie situation qu'il occupe au-dessus de la ville. Entre les grands arbres dont les branches s'étreignent devant l'espace, on aperçoit les coteaux, les plaines, les prairies, les toits brillants et les clochers de la cathédrale qui fendent le bleu du ciel. Puis, au premier plan, je vois derrière les maisons les jardinets dont le souffle m'arrivait tout à l'heure. Ils sont là, en petits compartiments égaux, simples ou prétentieux, quelquefois humbles potagers, mais parfois aussi mosaïques ornées de grottes, de tonnelles et de boules de verre !...

Roseline m'a parlé d'un jardin qui égaie sa demeure. Si c'était l'un de

ceux-ci ! ... Là-bas une femme apparaît, grande, blonde. Elle se penche vers une fontaine, je ne distingue pas ses traits... Elle se redresse... Oh! non, sa taille est mal faite, sa chevelure semble terne et ses vêtements vulgaires. Ce n'est pas Rose qui se vêtirait ainsi de deux couleurs ennemies ! Ce n'est pas Rose qui...

Ma pensée se perd dans une défaillance exquise. La supériorité de la jeune fille me frappe au regard de toutes les existences que je pressens.

A côté de moi, sur le banc où je viens de m'asseoir, deux femmes jacassent, à la fois innocentes et mauvaises, dans leur besoin d'agiter sans relâche une langue qui ne sait point le repos. Plus loin une bonne ménagère rudoie son enfant ; une large bourgeoise lourdement ornée fait la roue dans une avenue ; un curé passe, et tandis que ses lèvres marmottent des prières, son regard, comme tenu en laisse par la crainte, rôde autour de moi ; une dévote le salue jusqu'à terre.

A chacun des petits faits que j'observe, une protestation s'élève dans mon cœur : Rose n'est-elle point libérée de tout cela ? Rose a désappris depuis longtemps la messe et le confessionnal, Rose a perdu le sens hypocrite de la pudeur, elle ignore la malveillance et respecte le silence, elle est insensible aux vanités.

Je lui ai souvent reproché son humilité extrême. Combien j'ai eu tort ! Je pense maintenant que cette humilité peut atteindre au même résultat que le véritable orgueil. Celui-ci regarde trop haut, celle-là trop bas. L'un et l'autre passent à côté des petites vanités de la vie, et par l'un ou l'autre nous y restons également insensibles.

Je me levai heureuse. L'heure était venue pour moi de retrouver la jeune fille. Je l'embrasserais avec reconnaissance. N'avait-elle pas élargi ma volonté jusqu'à lui faire admettre sa petite existence ?

\* \*  
\*

J'allais à travers les rues silencieuses, en quête du nom charmant et suranné qui devait me désigner la demeure de la vieille demoiselle. Rose m'avait dit que je le verrais écrit en lettres bleues au-dessus de la porte, et qu'en face se trouvait une boutique d'objets de chasse et de pêche dont l'enseigne attirait l'attention.

Je marchais donc d'un pas sûr, quand tout à coup, au détour d'une rue, je vis briller un grand poisson d'argent. Agité par la brise, il se balançait sur le ciel au bout d'une longue ligne. Bientôt je fus sur une petite place isolée. C'était là ! En face de moi les derniers feux du soleil rougissaient une maison très claire qu'une vigne ardente embrassait. A côté, dans la même lumière dorée, le nom d'Isaline Coquet souriait en lettres d'azur.

La boutique était blanche avec des volets gris perle, et sur le bord des fenêtres des plantes grasses se fleurissaient d'étoiles roses. Dans la montre, quelques bonnets empesés semblaient cancaner au bout de leurs bâtons.

J'entrai. Le mouvement de la porte éveilla une petite voix de sonnette rouillée, mais personne ne vint. Près du comptoir, sur un grand fauteuil Voltaire, des lunettes et un ouvrage étaient posés. Peut-être Mlle Coquet avait-elle fui en m'apercevant à travers la vitre ; Rose la disait timide et un peu effarée à l'idée de ma visite prochaine.

Et j'eus le plaisir de chercher ma Rose au hasard des mystérieux détours d'un corridor de province.

Les murs étaient immaculés, et les pavés rouges éclataient dans la pénombre. Je traversai une cuisine propre dans le moment où un coucou chantait cinq heures, et je me trouvai au seuil d'une petite pièce qui donnait sur un jardin.

Contre la fenêtre large et basse, Roseline était assise.

Le bruit de l'horloge étouffa sans doute celui de mes pas, car la jeune fille ne se retourna point. Une vague odeur de reposoir emplît ma poitrine, et je crus tenir dans mon souffle et dans ce rapide coup d'œil toute sa petite vie paisible.

Je n'apercevais de son visage qu'une joue et l'extrémité de ses longs cils. Ainsi placée devant la lumière, une buée d'or estompait les contours de sa belle chevelure, et je goûtai la courbe gracieuse et longue du dos qui s'incline sur l'ouvrage. Elle cousait à même des flots de mousseline blanche un peu raide, qui formaient autour d'elle des pics de neige à reflets bleutés. Je regardai la pièce au plafond bas avec ses murs blanchis à la chaux, et, sur les cordes, tendues d'un côté à l'autre, des guimpes, des jupons, des bonnets éblouissants et empesés. Sur un coin de la table un chat gris ronronnait et, près de lui, dans un pot bien lavé, un géranium rose étalait ses feuilles mates et ses fleurs vives.

Roseline cousait. A intervalles réguliers son bras droit s'élevait, tendait le fil et revenait à son point de départ ; geste égal et prisonnier qui symbolise l'activité permise aux femmes ! Mais ne devait-elle point le choisir entre tous ?

\* \*  
\*

Nous dînons dans sa chambre... Sa chambre, quelle surprise elle me réservait ! Rose l'avait arrangée elle-même, suivant les principes très simples que je préférais.

Sur les murs vierges des tablettes de bois peintes mettent des taches vives, les meubles sont rustiques, et les rideaux de percale blanche semée de pois mauves achèvent l'harmonie fraîche et naïve de la pièce. Combien tout cela est imprévu dans la boutique de Mlle Coquet !

Puis, sur la table de Rose, les livres que je lui avais donnés occupent la place d'honneur ; sans doute ils ne sont pas lus, mais il me paraît bon cependant de les retrouver ici.

Rose va et vient, de notre petite table à la cuisine. Elle est jolie, elle sourit. La lenteur de ses gestes n'est plus lasse, il s'en dégage simplement

un air de repos, un parfum de paix qui sied à sa beauté. Tout de suite son regard s'est attaché à moi, et comme autrefois il ne me quitte plus...

Mon dieu ! est-ce l'injustice de l'habitude qui m'empêchait d'y rien lire ? Maintenant, ces yeux boivent ingénument ma vie, comme les fleurs la lumière, ces yeux qu'aucune ombre ne voile, font monter sans cesse des larmes dans les miens. Elle s'en aperçoit et tendrement incline mon front sur son épaule en murmurant :

- Je t'attendais toujours, mais je n'espérais plus...

Ce tutoiement qu'elle me donne pour la première fois, comme si, n'étant plus soumise à aucun effort, elle s'abandonnait enfin aux douceurs de l'amitié, ce tutoiement et mon nom qu'elle répète avec amour, achèvent l'aménité de cette soirée.

Je me sens bien là. Ceux qui furent élevés en province ne perdront jamais le goût de son charme paisible. Elle courbe notre vie, comme nous courbons notre front dans nos mains pour songer au delà de ce qui nous entoure, et de son cercle étroit nous jugeons mieux de l'étendue qui nous est devenue nécessaire.

La nuit monte, les choses s'effacent. Dans le cadre de la fenêtre ouverte le ciel est d'un bleu foncé. Rose apporte la lampe.

- Elle fut la première compagne de ma solitude à Paris, me dit-elle, d'un air qui se souvient ; puis se mettant à rire... compagne de mon ennui, compagne de mes soirées si longues...

- Mais maintenant, chérie ?

- Ah! maintenant les jours sont trop courts, j'ai mille devoirs à accomplir, ma bonne petite vieille à soigner, mes clients à recevoir, mes fleurs, mes animaux ; puis, le soir nous avons souvent quelque visite, le curé, le notaire, les voisins...

Mais, craignant soudain de m'avoir fait de la peine, elle reprit câlinement :

- Avec eux, je parle de toi pour me consoler de t'avoir perdue. .. car c'est là ma seule tristesse.

\* \*  
\*

Quelques heures plus tard, assises l'une près de l'autre dans le jardin, nous regardions les étoiles paraître une à une. Nous étions enlacées, nos cheveux blonds se mêlaient. La fin de la ville était là, toute proche. Nous entendions les bruits de la campagne qui vivaient dans l'air transparent, et la voix de cristal des crapauds, cette petite note pure, en tombant goutte à goutte égalisait nos pensées. Nous étions tranquilles comme les choses, que pas un souffle n'agitait.

Rose disait son contentement et je ne me lassais point de respirer cette bonne quiétude. Je songeais à l'établissement de sa vie. Quelle leçon

précieuse s'en dégageait pour moi ! Rose était de celles dont le chemin doit être marqué d'heure en heure par un petit devoir quelconque. C'est ainsi, en se limitant, que de tels caractères parviennent à se connaître et à s'affermir. Elle disait d'un air joyeux « ma chambre » « mon jardin », « ma maison », et je souriais en pensant qu'autrefois je m'évertuais à détacher en cet esprit tous liens inutiles.

Comme je m'étais trompée ! Il lui avait fallu, pour prendre conscience de sa vie, la gagner et la reconnaître dans les choses mêmes qui maintenant lui appartenaient, égrener le long de ses jours des tâches médiocres, se créer des ennuis à sa taille, des difficultés que son bon sens pouvait aisément vaincre. Pas d'imprévu, point d'étendue. Pour tout événement la sonnette de la boutique annonçait l'acheteur, petite sonnette au timbre fêlé, bref, court, s'arrêtant net et sans prolongement, comme la voix même des petites âmes qu'elle agite...

En opposition à cette destinée modeste et vide, je considérais la mienne, difficile, agitée, si remplie et non moins illusoire sans doute ; je suivais en imagination celles de mes amies, et je pensais que la nature des femmes, des plus volontaires comme des plus simples, est trop délicate et trop compliquée, pour qu'il lui soit aisé de se maintenir en équilibre dans la liberté complète.

- Quand nous y arrivons, disai-je à Rose, c'est grâce à une attention, à une observation constante de nous-mêmes ; car la femme n'a jamais de véritable force morale. Seuls le dévouement et la bonté nous en prêtent, parce que nos facultés amoureuses n'ont pas de limites ; notre force est alors un emprunt que nous faisons dans les moments difficiles et par un miracle d'amour. La crise une fois passée, il nous faut payer... payer avec les intérêts.

- En effet, dit la jeune fille, dès les premiers jours à Paris, j'ai eu l'impression que je n'oserais pas me mouvoir dans la liberté absolue qui m'était offerte. tu ne m'en veux pas ?

- Comment t'en voudrais-je ? Nous avons erré ensemble, au hasard des circonstances, toutes deux éprises de sincérité, toutes deux animées de bonne volonté. Un esprit plus habile que le mien t'aurait sans doute épargné bien des petits détours. Mais peut-être ne furent-ils pas inutiles...

- Non, reprend sagement mon amie, car sans eux le choix de ma vie ne serait point si assuré...

Autour de nous la vie mystérieuse de la nuit s'éveillait peu à peu. Toutes les bêtes qui craignent le jour commençaient à s'agiter. Un hérisson frôla ma jupe. Dans l'herbe deux vers luisants appelaient l'amour de tous leurs feux. L'odeur du jardin s'exaspérait. Nos gestes et nos paroles déplaçaient un air parfumé. Rose se pencha vers moi.

- Une pensée m'inquiète : t'ai-je découragée ? d'autres mieux armées

que moi te trouveront-elles encore prête à leur donner la main ?

- Pourquoi pas, ma Roseline ?...

Et j'eusse voulu mettre mon âme entière dans le baiser que je lui donnai.

- Non, tu ne m'as pas découragée. La seule chose qui importe est de pouvoir choisir ce qui nous convient. Alors seulement il nous est possible de nous développer sans contrainte. Dans ton horizon limité tu es plus libre, chérie, que lorsque tu vivais près de moi, au gré de toutes les fantaisies dont tu ne savais point user. Tout est relatif, et la nature ne se trompe point. La tienne, en te plaçant ici parmi ces esprits que je devine, te donne le moyen d'être supérieure. Tu as senti qu'il te fallait vivre dans des conditions où l'effort et le mérite seraient de ne point changer, où l'action serait l'immobilité. Tu le sais, ma Rose, il y a toujours un point d'accord entre les êtres ; pour l'atteindre, si ce n'est toi qui t'inclines, ce sont les autres qui se hausseront... Avec ta beauté qui étonne les passants, cette douceur qui te concilie tous les cœurs, et cette âme qui a désappris également la malveillance et la prière, tu seras pour ceux qui t'entourent un nouvel exemple de vie.

Rose était assise sur une chaise plus élevée que la mienne, et cela me permettait d'abandonner ma tête sur les genoux de mon amie. Je ne songeais plus à regarder la splendeur de la nuit, car elle palpitait aussi dans mon cœur où chaque minute éveillait une étoile, et je pensais tout haut.

- Tu me demandais toujours le but de mes efforts ; comprends-tu maintenant que je ne pouvais expliquer ce que je ne savais moi-même qu'imparfaitement et que tu m'as révélé ?

Je réfléchis un instant et je lui dis :

- On ne peut rien vouloir pour les autres ni rien imposer, il faudrait seulement les aider à faire le champ libre devant eux et en eux...

Elle murmura :

- Je vous comprends.

Et je m'écriai :

- Ah ! ma chérie, combien je te suis reconnaissante ; en te cherchant, je me suis trouvée un peu plus, et il en est toujours ainsi, et c'est pourquoi, vois-tu, il faut aimer l'action. Si infime, si humble qu'elle puisse être, elle nous apporte à la fois la connaissance des autres et de nous-mêmes. Il semble qu'on jette ses forces dans un fleuve dont on ne peut prévoir les courants : on souffre, on est blessé, on lutte ; mais quand on revient sur la rive, on se sent augmenté et renouvelé.

Les mains de Roseline effleurèrent mon front et elle murmura doucement :

- Il ne manquait à ma paix que ton approbation ; maintenant je suis heureuse et je commence ma vie sans inquiétude.

### III

La jeune fille dormait encore, lorsque j'entrai dans la chambre tiède pour lui dire adieu. Au milieu des volets, une petite ouverture en forme de cœur laissait pénétrer le premier rayon du jour. Confiante, la chevelure abandonnée, les mains offertes, elle dormait comme effeuillée sur le lit. Je posai mes lèvres sur les siennes et, doucement, je m'en aillai.

En montant la côte qui sort de Neufchâtel, je regarde encore la petite ville qui sommeille éternellement dans sa paix et sa richesse. Là, près de la cathédrale, je devine la maison avec ses volets gris, sa façade blanche et ses bonnets empesés derrière les pots de fleurs. Au loin, les horizons verts, les coteaux bleus, s'achèvent dans le soleil qui commence, et je regarde, je regarde jusqu'au bout de ma vue, à travers mes cils qui scintillent de larmes.

Dans sa nature un peu végétative, dans son demi-sommeil de belle plante humaine, l'âme de ma Rose est saine, saine comme ces prairies, ces champs, cette terre normande qui me la donna misérable pour me la reprendre heureuse et libre. Certes, Rose n'a pu acquérir la force qui fait usage de la liberté : dans cette vie encore si jeune, la volonté est une branche morte où la sève ne va plus. Du moins, ce qu'elle possède, elle ne le perdra pas ; elle est de celles qui d'instinct retiennent leur souffle pour ne point ternir la vitre par laquelle un peu d'infini leur apparaît. Son âme ne pouvait embrasser un bonheur illimité ; il lui fallait ressentir des peines légères pour goûter de petites joies. Bien des gens sont semblables, qui discernent le bienfait de la lumière au sortir de l'ombre, mais ne savent le reconnaître dans la beauté radieuse des champs en plein midi.

Tandis que je remonte lentement, le soleil s'élève, le bois qui borde la route est encore mouillé d'aurore ; il m'offre son parfum d'automne, je le respire, je regarde ses ors, je pense à Rose, à son passé, à son avenir. Mais, au-dessus de ma songerie, une idée qui ne se formule pas semble s'étendre comme un ciel clair, sans dessin, sans couleur, sans commencement ni fin... et j'ai le sentiment secret que j'agirai encore.

J'irai vers de nouvelles inconnues. Je chercherai aux hasards des cœurs et des âmes ! Sans craintes, en dépit des blâmes et des rires, je prodiguerai ma foi pour obtenir celle d'autrui. Je ne m'attarderai pas au plaisir illusoire de retrouver la trace de mes forces. Nous pouvons verser notre influence hardiment, c'est un vin qui ne grise pas deux êtres de semblable manière ; et toujours nous ignorons quelle sera la nature de l'ivresse, féconde ou stérile, allègre ou morose.

J'irai vers de nouvelles inconnues ; je comprends à présent que je n'ai d'autre ambition que de les mettre à *même la vie*. Qu'importe ce qu'elles penseront, ce qu'elles aimeront, ce qu'elles voudront, si du moins elles ont acquis le goût et le moyen de penser, d'aimer, et de vouloir.

Arriverai-je jamais à dégager de cette volonté une méthode qui me permette d'agir d'une façon moins incertaine ?

Je ne le crois pas.

Dans une vie qui ne nous offre jamais rien de logique ni d'attendu, notre morale doit être semblable à une draperie qui se moule tout à tour sur les événements, les âmes, ou les choses. Qu'elle soit belle et souple, solide et légère, qu'elle se soumette au moindre souffle et change d'aspect en lui obéissant, n'exigeons pas davantage. Seul un principe essentiel d'humanité et de bonté peut servir d'appui à nos actes, sans jamais les borner.

L'effort est presque toujours vain. D'autre part la connaissance est le second regard qui nous fait distinguer l'ordinaire, là où nous avons d'abord entrevu le charme et la beauté.

Néanmoins, adorons par dessus toutes choses l'effort et la connaissance.

Agissons sans prétendre à plus que la petite vague qui se hausse et meurt contre le roc. D'autres viennent après elle, et c'est leur caresse légère qui, sournoisement, finit par mordre au granit.

**FIN**